

PIPOL 9

L'INCONSCIENT  
ET  
LE CERVEAU

RIEN  
EN COMMUN

BIBLIOGRAPHIE

*Ont participé à la constitution  
de la présente bibliographie :*

Anne Chaumont  
Hélène Coppens  
Matthieu Cornillie  
Éric Costers  
Anne Debecker  
Maud Ferauge  
Catherine Heule  
Sylvie Hulhoven  
Emmanuelle Jacquerie  
Justine Junius  
Marie-Claude Lacroix  
Juliette Parchliniak  
Anne Pignon  
Pascale Simonet  
Anne Weinstein

*Sous la coordination de :*

Pascale Simonet

# JACQUES LACAN

« Propos sur la causalité psychique », 1946, *Écrits*

**p. 159 :** « Vraiment, toute cette "activité psychique" m'apparaît alors comme un rêve, et ce peut-il être le rêve d'un médecin qui mille et dix mille fois a pu entendre se dérouler à son oreille cette chaîne bâtarde de destin et d'inertie, de coups de dés et de stupeur, de faux succès et de rencontres méconnues, qui fait le texte courant d'une vie humaine ?

Non, c'est plutôt le rêve du fabricant d'automates, dont Ey savait si bien se gausser avec moi autrefois, me disant joliment que dans toute conception organiciste du psychisme, on retrouve toujours dissimulé "le petit homme qui est dans l'homme", et vigilant à faire répondre la machine. »

« Ces chutes de niveau de la conscience, ces états hypnoïdes, ces dissolutions physiologiques, qu'est-ce d'autre [...] sinon que le petit homme qui est dans l'homme a mal à la tête, c'est-à-dire mal à l'autre petit homme, sans doute qu'il a lui-même dans sa tête, et ainsi de suite à l'infini ? »

« Ainsi je ne rêve plus, et [...] je vois fort bien qu'il y a en effet des croyances et un idéal qui s'articulent dans le même psychisme avec un programme vital tout aussi répugnant au regard du jugement logique que de la conscience morale, pour produire un fasciste, voire plus simplement un imbécile ou un filou. »

**p. 161 :** « Gardons-nous avec soin de transformer les mots en pierre ».

**p. 163 :** « Le vrai est "dans le coup", mais en quel point ? Assurément pour l'usage du mot, on ne peut se fier ici plus à l'esprit du médecin qu'à celui du malade ».

**p. 166 :** « Le langage de l'homme, cet instrument de son mensonge, est traversé de part en part par le problème de sa vérité ».

« Le mot n'est pas signe, mais nœud de signification. »

## Séminaire I - Les écrits techniques de Freud (1953-1954)

**p. 29** : « J'insiste sur le fait que Freud s'avance dans une recherche qui n'est pas marquée du même style, que les autres recherches scientifiques. Son domaine est celui de la vérité du sujet. La recherche de la vérité n'est pas entièrement réductible à la recherche objective, et même objectivante, de la méthode scientifique commune. Il s'agit de la réalisation de la vérité du sujet, comme d'une dimension propre qui doit être détachée dans son originalité par rapport à la notion même de la réalité ».

**p. 30** : « [Freud] décolle de la métaphore pseudo-anatomique évoquée lorsque [il] parle des images verbales déambulant le long des conducteurs nerveux. Ici, ce qui s'est stratifié autour du noyau pathogène évoque une liasse de documents, une partition à plusieurs registres. Ces métaphores tendent invinciblement à suggérer la matérialisation de la parole, non pas une matérialisation mythique des neurologistes, mais une matérialisation concrète – la parole se met à couler dans du feuillet manuscrit imprimé. La métaphore de la page blanche, du palimpseste, vient aussi à son tour. Elle est venue depuis à la plume de plus d'un analyste ».

**p. 78-79** : « S'il est vrai que notre savoir vient au secours de l'ignorance de l'analysé, il n'en reste pas moins que nous sommes, nous aussi, dans l'ignorance, pour autant que nous ignorons la constellation symbolique qui gîte dans l'inconscient du sujet. De plus, cette constellation, il faut toujours la concevoir comme structurée, et selon un ordre qui est complexe ».

**p. 89** : « [À propos du schéma de Freud dans la *Traumdeutung*] repris sous une autre forme dans la quasi dernière œuvre de Freud, l'*Abrégé de psychanalyse*. Je vous le lis tel qu'il est dans la *Traumdeutung*. *L'idée qui nous est ainsi offerte est celle d'un lieu psychique – il s'agit exactement du champ de la réalité psychique, c'est-à-dire de tout ce qui se passe entre la perception et la conscience motrice du moi. Écartons aussitôt la notion de localisation anatomique. Restons sur le terrain psychologique et essayons seulement de nous représenter l'instrument qui sert aux productions psychiques comme une sorte de microscope compliqué, d'appareil photographique, etc. Le lieu psychique correspondra à un point de cet appareil où se forme l'image. Dans le microscope et le télescope, on sait que ce sont là des points idéaux auxquels ne correspond aucune partie tangible de l'appareil. Il me paraît inutile de m'excuser de ce que ma comparaison peut avoir d'imparfait. Je ne l'emploie que pour faire comprendre l'agencement du mécanisme psychique en le décomposant et en déterminant la fonction de chacune de ses parties. Je ne crois pas que personne ait encore jamais tenté de reconstruire ainsi l'appareil psychique. L'essai est sans risque. Je veux dire que nous pouvons laisser libre cours à nos hypothèses, pourvu que nous gardions notre jugement critique et que nous n'allions pas prendre l'échafaudage pour le bâtiment lui-même. [...] Inutile de vous dire que les conseils étant faits pour n'être pas suivis, nous n'avons pas manqué de prendre l'échafaudage pour le bâtiment ».*

**p. 139 :** « La théorie des pulsions n'est pas à la base de notre construction, mais tout en haut. Elle est éminemment abstraite, et Freud l'appellera plus tard notre mythologie. C'est pourquoi, visant toujours au concret, mettant toujours à leur place les élaborations spéculatives qui ont été les siennes, il en souligne la valeur limitée. »

« Freud précise immédiatement que sa construction à lui n'a pas la prétention d'être une théorie biologique. »

**p. 143 :** « Reprenons d'abord le miroir concave, sur lequel, je vous l'ai indiqué, nous pourrions probablement projeter toutes sortes de choses dont le sens est organique, et en particulier le cortex. Mais ne substantifions pas trop vite, car il ne s'agit pas ici, [...] d'une pure et simple élaboration de la théorie du petit-homme-qui-est-dans-l'homme. »

**p. 181 :** « D'une part, l'inconscient est [...] quelque chose de négatif, d'idéalement inaccessible. D'autre part, c'est quelque chose de quasi réel. Enfin, c'est quelque chose qui sera réalisé dans le symbolique ou, plus exactement, qui, grâce au progrès symbolique dans l'analyse, *aura été*. Je vous montrerai d'après les textes de Freud que la notion de l'inconscient doit satisfaire à ces trois termes. »

**p. 218 :** « Dans la science, le sujet n'est finalement maintenu que sur le plan de la conscience, puisque le x du sujet dans la science est au fond le savant. C'est celui qui possède le système de la science qui maintient la dimension du sujet. Il est le sujet, pour autant qu'il est le reflet, le miroir, le support du monde objectal. Freud au contraire nous montre qu'il y a dans le sujet humain quelque chose qui parle, qui parle au plein sens du mot, c'est-à-dire quelque chose qui ment, en connaissance de cause, et hors de l'apport de la conscience. C'est – au sens évident, imposé, expérimental du terme – réintégrer la dimension de sujet. »

**p. 220 :** « D'une façon générale, l'inconscient est dans le sujet une scission du système symbolique, une limitation, une aliénation induite par le système symbolique. »

**p. 293 :** « Que veut dire Freud quand il énonce que l'inconscient ne connaît pas la contradiction, ni le temps ? Veut-il dire que l'inconscient est une réalité vraiment impensable ? Certes pas, car il n'y a pas de réalité impensable. [...] Ce que veut dire Freud quand il parle de la suspension du principe de contradiction dans l'inconscient, c'est que la parole véridique que nous sommes censés déceler, non pas par l'observation, mais par l'interprétation, dans le symptôme, dans le rêve, dans le lapsus, dans le *Witz*, obéit à d'autres lois que le discours, soumis à cette condition de se déplacer dans l'erreur jusqu'au moment où il rencontre la contradiction. La parole authentique a d'autres modes, d'autres moyens que le discours courant. »

## « Le séminaire sur “La lettre volée” », 1956, *Écrits*

p. 42 : « La mémorisation dont il s’agit dans l’inconscient – freudien s’entend – n’est pas du registre qu’on suppose à la mémoire, en tant qu’elle serait la priorité du vivant ».

p. 52 : « Il n’y a pas d’autre lien que celui de cette détermination symbolique où puisse se situer cette détermination signifiante dont Freud nous apporte la notion, et qui n’a jamais pu être conçue comme une surdétermination *réelle* dans un esprit comme le sien ».

p. 52-53 : « C’est de la structure de la détermination qu’il est ici question. La matière qu’elle déplace en ses effets, dépasse de beaucoup en étendue celle de l’organisation cérébrale, aux vicissitudes de laquelle certains d’entre eux sont confiés, mais les autres ne restent pas moins actifs et structurés comme symboliques, de se matérialiser autrement ».

## « La psychanalyse vraie, et la fausse », 1958, *Autres écrits*

p. 165-166 : « Que le substrat biologique du sujet soit dans l’analyse intéressé jusqu’en son fond, n’implique nullement que la causalité qu’elle découvre y soit réductible au biologique. Ce qu’indique la notion primordiale dans Freud, de surdétermination jamais élucidée jusqu’à présent. »

p. 166 : « À revenir à l’émergence (dans la génialité de Freud) de l’interprétation (*Deutung*) des rêves, de la psychopathologie de la vie quotidienne et du trait d’esprit, soit au registre de ce qui dès lors vient au jour de la connaissance et de la praxis sous le nom d’inconscient, on reconnaît que ce sont les lois et les effets propres au langage qui en constituent la causalité : causalité qu’il faut dire logique plutôt que psychique, si l’on donne à logique l’acception des effets du logos et non pas seulement du principe de contradiction. »

## « Subversion du sujet et dialectique du désir », 1960, *Écrits*

p. 816 : « La pulsion, [le sujet y est] d’autant plus loin du parler que plus il parle ».

**p. 41-42 :** « C'est parce qu'il y a du langage, comme chacun peut s'en aviser, qu'il y a de la vérité. Ce qui se manifeste comme pulsation vivante, ce qui peut se passer à un niveau aussi végétatif que vous voudrez, ou au niveau le plus élaboré dans le gestuel, au nom de quoi serait-il plus vrai que le reste ? La dimension de la vérité n'est nulle part tant qu'il ne s'agit que de la bagarre biologique. Une parade chez l'animal, même si nous introduisons cette dimension qu'elle est faite pour tromper l'adversaire, qu'est-ce que cela ajoute ? Elle est aussi vraie que n'importe quoi d'autre, puisque justement ce qu'il s'agit d'obtenir, c'est un résultat réel, à savoir que l'autre soit coincé. La vérité, cela ne commence à s'installer qu'à partir du moment où il y a du langage. »

**p. 42 :** « Si l'inconscient n'était pas langage, il n'y aurait pas d'inconscient au sens freudien. Il y aurait de l'inconscient ? Eh bien oui [...]. Ça aussi, cette table, c'est de l'inconscient. »

**p. 46 :** « L'appareil langagier est là quelque part sur le cerveau comme une araignée. C'est lui qui a la prise. Ça peut vous choquer, vous pouvez vous demander – " Mais alors, tout de même, qu'est-ce que vous racontez, d'où vient-il, ce langage ? " Je n'en sais rien, je ne suis pas forcé de tout savoir, moi. D'ailleurs, vous n'en savez rien non plus. »

**p. 64 :** « Ce n'est pas parce que le psychanalyste ne bouge pas, et la boucle [...] les quatre-vingt-dix-neuf centièmes du temps, qu'il faut considérer que c'est une expérience d'observation. C'est une expérience où le psychanalyste est dans le coup, et il n'y a d'ailleurs aucun psychanalyste pour oser même tenter de le nier. Seulement, il faut savoir ce qui se fait. Moins là que partout ailleurs, on ne peut méconnaître que le vrai ressort d'une structure scientifique, c'est sa logique, et non pas sa face empirique. »

**p. 97 :** « Comme je crois l'avoir fait sentir, il y a le plus étroit rapport entre l'apparition de la psychanalyse et l'extension vraiment régaliennne des fonctions de la science. Bien que cela n'apparaisse pas tout de suite, il y a un certain rapport de contemporanéité entre le fait de ce qui s'isole et se condense dans le champ analytique, et le fait que partout ailleurs il n'y ait plus que la science qui ait quelque chose à dire. »

**p. 102-103 :** « Tout ce qu'il peut y avoir d'expérience un peu éclairée indique que le sujet est dans la dépendance de cette chaîne articulée que représente l'acquis scientifique. Le sujet a à y prendre sa place, à se situer comme il peut dans les conséquences de cette chaîne. Il lui faut réviser à chaque instant toutes les petites représentations intuitives qu'il s'était faites, et qui passent dans le monde [...]. Il faut tout le temps qu'il remette tout l'appareil sur le métier, histoire même de se loger. C'est tout juste s'il n'est pas déjà foutu dehors de ce système. »

« C'est par là que dure le sujet. Si quelque chose nous redonne le sentiment qu'il y a un endroit où on le tient, où c'est à lui qu'on a affaire, c'est à ce niveau qui s'appelle l'inconscient. Parce que tout ça, ça rate, ça rit, tout ça, ça rêve. Ça ne rêve, ça ne rate, ni ne rit, autrement que d'une façon parfaitement articulée ».

**p. 131 :** « Qu'est-ce que la pensée ? La réponse ne gîte pas au niveau où l'on considère que son essence est d'être transparente à elle-même et de se savoir pensée. Elle est bien plutôt au niveau du fait que tout être humain en naissant baigne dans quelque chose que nous appelons la pensée, mais dont un examen plus profond démontre avec évidence, et ceci dès les premiers travaux de Freud, qu'il est tout à fait impossible de saisir ce dont il s'agit, sinon à s'appuyer sur son matériel, constitué par le langage dans tout son mystère. »

« Je dis "mystère" au sens où rien n'est éclairci concernant son origine, mais quelque chose est parfaitement dicible [...] concernant ses conditions, son appareil, et comment c'est fait, un langage, au minimum, ce que l'on appelle sa structure. »

**p. 133 :** « En tout cas, la pensée ne se présente assurément pas à nous pour l'instant sous la forme d'une fonction qualifiable à aucun degré de supérieure. »

« C'est au contraire une condition préalable à l'intérieur de laquelle on fait se loger comme elles peuvent toute une série de fonctions animales, depuis les plus supérieures, comme on dit, celles qui peuvent se situer au niveau du névraxe, jusqu'aussi bien à celles qui se passent au niveau des tripes et des boyaux, et que l'on appelle, on ne sait pourquoi, inférieures. »

**p. 133-134 :** « En d'autres termes, ce qui importe, c'est de remettre en question tout cet étagement d'entités qui tend à nous faire saisir les mécanismes organiques comme quelque chose de hiérarchisé, alors qu'en fait, c'est peut-être à situer au niveau d'un certain discord radical du cadre de peut-être trois registres que je désigne comme le symbolique, l'imaginaire et le réel. »

## « Radiophonie », 1970, *Autres écrits*

**p. 405-406 :** « Que le sujet ne soit pas celui qui sache ce qu'il dit, quand bel et bien se dit quelque chose par le mot qui lui manque, mais aussi dans l'impair d'une conduite qu'il croit sienne, cela ne rend pas aisé de le loger dans la cervelle dont il semble s'aider surtout à ce qu'elle dorme (point que l'actuelle neurophysiologie ne dément pas), voilà d'évidence l'ordre des faits que Freud appelle l'inconscient. »

p. 417 : « Pour le sujet, l'inconscient, c'est ce qui réunit en lui ses conditions: ou il n'est pas, ou il ne pense pas. »

p. 424-425 : « C'est Freud qui nous découvre l'incidence d'un savoir tel qu'à se soustraire à la conscience, il ne s'en dénote pas moins d'être structuré, dis-je, comme un langage, mais d'où articulé ? peut-être de nulle part où il soit articulable, puisque ce n'est que d'un point de manque, impensable autrement que des effets dont il se marque, et qui rend précaire que quelqu'un s'y connaisse au sens où s'y connaît, comme fait l'artisan, c'est être complice d'une nature à quoi il naît en même temps qu'elle : car ici il s'agit de dénaturation ; qui rend faux d'autre part que personne s'y reconnaisse, ce qui impliquerait le mode dont la conscience affirme un savoir d'être se sachant. »

p. 426 : « Mon épreuve ne touche à l'être qu'à le faire naître de la faille que produit l'étant de se dire. »

p. 437 : « Le sujet, à se réduire à la pensée de son doute, fait place au retour en force du signifiant-maître, à le doubler, sous la rubrique de l'étendard d'une extériorité extrêmement manipulable. »

p. 438 : « Détail au regard de ce qui nous intéresse : c'est que l'inconscient ne subvertira pas notre science à lui faire amende honorable à aucune forme de connaissance. »

p. 441 : « Très précisément, je n'ai articulé la topologie qui met frontière entre vérité et savoir, qu'à montrer que cette frontière est partout et ne fixe de domaine qu'à ce qu'on se mette à aimer son au-delà. »

*Je parle aux murs, 1971-1972, Paris, Seuil, 2011*

p. 23 : « Dans tout un monde animal, personne ne songe à s'étonner que l'animal sache en gros ce qu'il lui faut. [...] Si l'inconscient est quelque chose de surprenant, c'est que ce savoir-là, c'est autre chose. Ce savoir, depuis toujours, nous en avons l'idée, combien peu fondée d'ailleurs, puisqu'on a évoqué l'inspiration, l'enthousiasme. Le savoir insu dont il s'agit dans la psychanalyse est un savoir qui bel et bien s'articule, qui est structuré comme un langage. »

« Il apparaît ainsi que la révolution mise en avant par Freud tend à masquer ce dont il s'agit. Ce qui ne passe pas, révolution ou pas, c'est une subversion qui se produit dans la fonction, la structure, du savoir. »

p. 72 : « Je ne voudrais pas terminer en vous donnant l'idée que je sais ce que c'est que l'homme. Il y a sûrement des gens qui ont besoin que je leur jette ce petit poisson. Je peux leur jeter après tout, parce que ça ne connote aucune espèce de promesse de progrès... ou pire. Je peux leur dire que, très probablement, c'est un rapport tout à fait anormalique et bizarre avec sa jouissance qui spécifie cette espèce animale. »

« Cela pourrait avoir quelques petits prolongements du côté de la biologie, pourquoi pas ? Mais je constate simplement que les analystes n'ont pas fait faire le moindre progrès à la référence biologisante de l'analyse. »

## Séminaire XX – *Encore* (1972-1973)

p. 21-22 : « L'amour, c'est le signe qu'on change de discours. [...] Peut-être cela pose-t-il cette question que nul ne soulève, de savoir ce qu'il en est de la notion d'information, dont [...] la science tout entière vient à s'en infiltrer. Nous en sommes au niveau de l'information moléculaire [...] – messages qui s'envoient, s'enregistrent, etc. [...] Cette action s'étend jusqu'au fondement même de la pensée scientifique, à s'articuler comme néguentropie. »

« Est-ce là ce que moi, d'un autre lieu, de ma linguisterie, je recueille quand je me sers de la fonction du signifiant ? »

p. 23 : « Le sérieux [...] ce ne peut être que le sériel. Cela ne s'obtient qu'après un très long temps d'extraction, d'extraction hors du langage, de quelque chose qui y est pris, et dont nous n'avons [...] qu'une idée lointaine ».

p. 24 : « Dès qu'on substantive, c'est pour supposer une substance. »

p. 25 : « Il conviendrait peut-être d'interroger à partir de là où peut bien se caser cette dimension substantielle [...] qu'il faudrait écrire *dit-mension* [...]. D'abord, la substance pensante [...] nous l'avons sensiblement modifiée. Depuis ce *je pense* qui, à se supposer lui-même, fonde l'existence, nous avons eu un pas à faire, qui est celui de l'inconscient. »

p. 25 : « Le sujet est proprement celui que nous engageons [...] à dire des bêtises [...]. C'est avec ces bêtises [...] que nous entrons dans le nouveau sujet qui est celui de l'inconscient. »

« De là surgit un dire qui ne va pas toujours jusqu'à pouvoir *ex-sister* au dit. À cause de ce qui vient au dit comme conséquence. C'est là l'épreuve où dans l'analyse de quiconque, si bête soit-il, un certain réel peut être atteint. »

**p. 26 :** « N'est-ce pas là ce que suppose proprement l'expérience psychanalytique ? – la substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui se jouit. Propriété du corps vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit. Cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante. »

**p. 26-27 :** « Le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante. C'est tout à fait différent de la physique aristotélocienne [...]. Le signifiant, c'est la cause de la jouissance. [...] Si flou, si confus que ce soit, c'est une partie qui, du corps, est signifiée dans cet apport. J'irai maintenant tout droit à la cause finale. [...] le signifiant c'est ce qui fait halte à la jouissance. [...] L'autre pôle du signifiant, le coup d'arrêt, est là, aussi à l'origine que peut l'être le vocatif du commandement. »

**p. 27 :** « Toutes sortes de choses qui paraissent dans le règne animal font parodie à ce chemin de la jouissance chez l'être parlant ».

**p. 32 :** « Distinguer la fonction du signifiant ne prend relief que de poser que ce que vous entendez, au sens auditif du terme, n'a avec ce que ça signifie aucun rapport. C'est un acte qui ne s'institue que d'un discours, du discours scientifique. [...] Quand nous développons un discours, nous devons toujours tenter, si nous voulons rester dans son champ et ne pas rechuter dans un autre, de lui donner sa consistance, et n'en sortir qu'à bon escient. »

« Dire que le signifiant est arbitraire n'a pas la même portée que de dire simplement qu'il n'a pas de rapport avec son effet de signifié, car c'est glisser dans une autre référence. Le mot référence en l'occasion ne peut se situer que de ce que constitue comme lien le discours. »

« Le signifiant comme tel ne se réfère à rien si ce n'est à un discours, c'est-à-dire à un mode de fonctionnement, à une utilisation du langage comme lien. [...] C'est un lien entre ceux qui parlent ».

**p. 33 :** « Le discours du maître, *m'êtré* [...] d'où se produit ce discours de l'être – c'est tout simplement l'être à la botte, l'être aux ordres [...]. Toute dimension de l'être se produit dans le courant du discours du maître, de celui qui, proférant le signifiant, en attend ce qui est un de ses effets de lien à ne pas négliger, qui tient à ceci que le signifiant commande. Le signifiant est d'abord impératif. »

**p. 35 :** « La barre, c'est précisément le point où, dans tout usage du langage, il y a occasion à ce que se produise l'écrit. [...] Rien ne se supporte des effets de l'inconscient sinon grâce à cette barre – c'est ce que j'ai pu vous démontrer dans *L'instance de la lettre* ».

p. 37 : « Ce dont il s'agit dans le discours analytique, c'est toujours ceci – à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez une autre lecture que ce qu'il signifie. »

p. 41-42 : « Ce qu'on appelle révolution – est destiné, dans son énoncé même, à évoquer le retour. [...] Le signifié trouve son centre où que vous le portiez. »

p. 42-43 : « La subversion, si elle a existé quelque part et à un moment, n'est pas d'avoir changé le point de virée de ce qui tourne, c'est d'avoir substitué au *ça tourne*, un *ça tombe*. »

« C'est ce qui nous arrache à la fonction imaginaire, et pourtant fondée dans le réel, de la révolution. [...] Est-ce qu'il n'y a pas dans le discours analytique de quoi nous introduire à ceci que toute subsistance, toute persistance du monde comme tel doit être abandonnée ? »

p. 44 : « Suivre le discours analytique ne tend rien de moins qu'à rebriser, qu'à infléchir, qu'à marquer d'une incurvation propre [...], ce qui produit comme telle la faille, la discontinuité. Notre recours est dans la langue, ce qui la brise. »

p. 76 : « Le discours scientifique [...] a engendré toutes sortes d'instruments [...]. Vous êtes désormais, infiniment plus loin que vous ne le pensez, les sujets des instruments qui, du microscope jusqu'à la radiotélévision, deviennent des éléments de votre existence ».

p. 95 : « *L'inconscient, ce n'est pas que l'être pense*, comme l'implique pourtant ce qu'on en dit dans la science traditionnelle – *l'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien savoir de plus*. J'ajoute que cela veut dire – *ne rien savoir du tout*. »

p. 96 : « *Il n'y a pas de désir de savoir*, ce fameux *Wissentrieb* que quelque part pointe Freud.

« Tout indique – c'est là le sens de l'inconscient – non seulement que l'homme sait déjà tout ce qu'il a à savoir, mais que ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle. »

p. 96 : « La faute de la science [...] est d'impliquer que le penser est à l'image de la pensée, c'est-à-dire que l'être pense. »

« Pour aller à un exemple qui vous soit proche, j'avancerai que ce qui rend ce qu'on appelle *rapports humains* vivable, ce n'est pas d'y penser. »

« C'est là-dessus qu'en somme s'est fondé ce qu'on appelle comiquement *behaviourism* – la conduite, à son dire, pourrait être observée de telle sorte qu'elle s'éclaire par sa fin. C'est là-dessus qu'on a espéré fonder les sciences humaines, envelopper tout comportement, n'y étant supposée l'intention d'aucun sujet. D'une finalité posée comme de ce comportement faisant objet, rien de plus facile, cet objet ayant sa propre régulation, que de l'imaginer dans le système nerveux. »

**p. 96 :** « L'ennui, c'est qu'il ne fait rien de plus que d'y injecter tout ce qui s'est élaboré, philosophiquement, aristotéliennement, de l'âme. Rien n'est changé. Cela se touche de ce que le *behaviourism* ne s'est distingué, que je sache, par aucun bouleversement de l'éthique, c'est-à-dire des habitudes mentales, de l'habitude *fonda-mentale*. L'homme, n'étant qu'un objet, sert à une fin. »

« Il est clair que le nombre des pensées implicites dans une telle conception du monde, *Weltanschauung* comme on dit, est proprement incalculable. C'est toujours de l'équivalence de la pensée et du pensé qu'il s'agit. »

**p. 96 :** « Ce qui est le plus certain du mode de penser de la science traditionnelle, c'est [...] son classicisme – soit le règne aristotélien de la classe, c'est-à-dire du genre et de l'espèce, autrement dit de l'individu considéré comme spécifié. »

« C'est l'esthétique aussi qui en résulte, et l'éthique qui s'en ordonne. Cette éthique je la qualifierai d'une façon simple [...] *la pensée est du côté du manche, et le pensé de l'autre côté*, ce qui se lit de ce que le manche est la parole – lui seul explique et rend raison. »

**p. 97 :** « En cela, le *behaviourism* ne sort pas du classique. C'est *dit-manche* – le dimanche de la vie, comme dit Queneau, non sans du même coup en révéler l'être d'abrutissement. »

**p. 99 :** « L'âme – il faut lire Aristote – c'est évidemment à quoi aboutit la pensée du manche. »

« C'est d'autant plus nécessaire – c'est-à-dire ne cessant pas de s'écrire – que ce qu'elle élabore là, la pensée en question, ce sont des pensées sur le corps. »

**p. 100 :** « Qui ne voit que l'âme, ce n'est rien d'autre que son identité supposée, à ce corps, avec tout ce qu'on pense pour l'expliquer ? Bref, l'âme, c'est ce qu'on pense à propos du corps – du côté du manche. »

« Et on se rassure à penser qu'il pense de même. D'où la diversité des explications. Quand il est supposé secret, il a des sécrétions – quand il est supposé concret, il a des concrétions – quand il est supposé penser information, il a des hormones. Et puis encore, il s'adonne à l'ADN, à l'Adonis. »

p. 100 : « Il est vraiment curieux qu'il ne soit pas mis en cause dans la psychologie que la structure de la pensée repose sur le langage. Ledit langage – c'est là le tout le nouveau de ce terme *structure* [...] – comporte une inertie considérable, ce qui se voit à comparer son fonctionnement aux signes qu'on appelle mathématiques, mathèmes, uniquement de ce fait qu'eux se transmettent intégralement. »

p. 101 : « Ce n'est pas très étonnant qu'on n'ait pas su comment serrer, coincer, faire couiner la jouissance en se servant de ce qui paraît le mieux pour supporter l'inertie du langage, à savoir l'idée de la chaîne, des bouts de ficelle, autrement dit, des bouts de ficelle qui font des ronds et qui, on ne sait trop comment, se prennent les uns avec les autres. »

« Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça. [...] Ce n'est pas ça – voilà le cri par où se distingue la jouissance obtenue, de celle attendue. C'est où se spécifie ce qui peut se dire dans le langage. »

p. 101 : « La structure, pour s'y brancher, ne démontre rien, sinon qu'elle est du texte même de la jouissance, en tant qu'à marquer de quelle distance elle manque, [...] elle en supporte une autre. Voilà. Cette *dit-mension* – je me répète, mais nous sommes dans un domaine où justement la loi, c'est la répétition – cette *dit-mension*, c'est le dire de Freud. »

p. 104 : « Là où ça parle, ça jouit. Et ça ne veut pas dire que ça sache rien, parce que, quand même, jusqu'à nouvel ordre, l'inconscient ne nous a rien révélé sur la physiologie du système nerveux, ni sur le fonctionnement du bandage, ni sur l'éjaculation précoce. »

p. 105 : « L'économie de la jouissance [...] Ce qu'on peut en voir, à partir du discours analytique, c'est que, peut-être, on a une petite chance de trouver quelque chose là-dessus, de temps en temps, par des voies essentiellement contingentes ».

p. 125 : « Le savoir, c'est une énigme ».

« Cette énigme nous est présentifiée par l'inconscient tel qu'il s'est révélé par le discours analytique. Elle s'énonce ainsi – pour l'être parlant, le savoir est ce qui s'articule. »

« S<sub>2</sub>, j'appelle ça. Il faut savoir l'entendre – est-ce bien d'eux que ça parle ? »

« Il est généralement énoncé que le langage sert à la communication. Communication à propos de quoi, faut-il se demander, à propos de quels eux ? La communication implique la référence. Seulement, une chose est claire, le langage n'est que ce qu'élabore le discours scientifique pour rendre compte de ce que j'appelle lalangue. »

**p. 126 :** « Si la communication se rapproche de ce qui s'exerce effectivement dans la jouissance de lalangue, c'est qu'elle implique la réplique, autrement dit le dialogue. Mais lalangue sert-elle au dialogue ? [...] rien n'est moins sûr ».

« Si j'ai dit que le langage est ce comme quoi l'inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage, d'abord, ça n'existe pas. Le langage est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de lalangue. »

« Certes, c'est ainsi que le discours scientifique lui-même l'aborde, à ceci près qu'il lui est difficile de le réaliser pleinement, car il méconnaît l'inconscient. »

« L'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant. »

**p. 126-127 :** « Cet être donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de lalangue, par ceci, qu'il présente toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques. Ces affects sont ce qui résulte de la présence de lalangue en tant que, de savoir, elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé. »

**p. 127 :** « Le langage sans doute est fait de lalangue. C'est une élucubration de savoir sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec lalangue. Et ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage. »

« Lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont des affects. Si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est en ceci que les effets de lalangue, déjà là comme savoir, vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer. »

**p. 127 :** « Le langage n'est pas seulement communication, ce fait s'impose de par le discours analytique. À le méconnaître, il a surgi, dans les bas-fonds de la science, cette grimace qui consiste à interroger comment l'être peut savoir quoi que ce soit ».

p. 511 : « Je vous lance : « *L'inconscient – drôle de mot !* »

« Freud n'en a pas trouvé de meilleur et il n'y a pas à y revenir. Ce mot a l'inconvénient d'être négatif, ce qui permet d'y supposer n'importe quoi au monde, sans compter le reste. À chose inaperçue, le nom de "partout" convient aussi bien que "nulle part".

C'est pourtant chose fort précise.

Il n'y a d'inconscient que chez l'être parlant. Chez les autres, qui n'ont d'être qu'à ce qu'ils soient nommés bien qu'ils s'imposent du réel, il y a de l'instinct, soit le savoir qu'implique leur survie. Encore n'est-ce que pour notre pensée, peut-être là inadéquate.

Restent les animaux en mal d'homme, dits pour cela d'hommes, et que pour cette raison parcourent des séismes, d'ailleurs fort courts, de l'inconscient. »

« L'inconscient, ça parle, ce qui le fait dépendre du langage, dont on ne sait que peu : malgré ce que je désigne comme linguistique pour y grouper ce qui prétend, c'est nouveau, intervenir chez les hommes au nom de la linguistique. La linguistique étant la science qui s'occupe de la langue, que j'écris en un seul mot d'y spécifier son objet, comme il se fait de toute autre science. »

p. 512 : « Cet objet pourtant est éminent, de ce que ce soit à lui que se réduise plus légitimement qu'à tout autre la notion même aristotélicienne de sujet. Ce qui permet d'instituer l'inconscient de l'ex-sistence d'un autre sujet à l'âme. À l'âme comme supposition de la somme de ses fonctions au corps. Ladite problématique, malgré que ce soit la même voix d'Aristote à Uexküll, et qu'elle reste ce que les biologistes supposent encore, qu'ils le veuillent ou pas. »

« En fait le sujet de l'inconscient ne touche à l'âme que par le corps, d'y introduire la pensée. »

« [L'homme] pense de ce qu'une structure, celle du langage – le mot le comporte – de ce qu'une structure découpe son corps, et qui n'a rien à faire avec l'anatomie. Témoin l'hystérique. Cette cisaille vient à l'âme avec le symptôme obsessionnel : pensée dont l'âme s'embarrasse, ne sait que faire.

La pensée est dysharmonique quant à l'âme.

Et le "voûf" grec est le mythe d'une complaisance de la pensée à l'âme, d'une complaisance qui serait conforme au monde, au monde (*Umwelt*) dont l'âme est tenue pour responsable, alors qu'il n'est que le fantasme dont se soutient une pensée, "réalité" sans doute, mais à entendre comme grimace du réel. »

p. 514 : « Le bon sens représente la suggestion, la comédie, le rire. [...] C'est là que la psychothérapie, quelle qu'elle soit, tourne court, non pas qu'elle n'exerce pas quelque bien, mais qui ramène au pire. »

« D'où l'inconscient, soit l'insistance dont se manifeste le désir, ou encore la répétition de ce qui s'y demande, – n'est-ce pas là ce qu'en dit Freud du moment même qu'il le découvre ?

d'où l'inconscient, si la structure qui se reconnaît de faire le langage dans la langue, comme je le dis, le commande bien,

nous rappelle qu'au versant du sens qui dans la parole nous fascine – moyennant quoi à cette parole l'être fait écran, cet être dont Parménide imagine la pensée –,

nous rappelle qu'au versant du sens, je conclus, l'étude du langage oppose le versant du signe. »

« Comment même le symptôme, ce qu'on appelle comme tel dans l'analyse, n'a-t-il pas tracé la voie ? Cela jusqu'à Freud qu'il a fallu pour que, docile à l'hystérique, il en vienne à lire les rêves, les lapsus, voire les mots d'esprit, comme un message chiffré. »

p. 516-517 : « Ce que Freud découvre dans l'inconscient, je n'ai tout à l'heure pu qu'inviter à ce qu'on aille voir dans ses écrits si je dis juste, c'est bien autre chose que de s'apercevoir qu'en gros on peut donner un sens sexuel à tout ce qu'on sait, pour la raison que connaître prête à la métaphore bien connue de toujours [...]. C'est le réel qui permet de dénouer effectivement ce dont le symptôme consiste, à savoir un nœud de signifiants. Nouer et dénouer n'étant pas ici des métaphores, mais bien à prendre comme ces nœuds qui se construisent réellement à faire chaîne de la matière signifiante. »

« Car ces chaînes ne sont pas de sens, mais de jouis-sens, à écrire comme vous voulez conformément à l'équivoque qui fait la loi du signifiant. »

## « Conférence à Genève sur le Symptôme », 1975

« Ce dont il s'agit, c'est de prendre la mesure de ce fait que Freud [...] son hypothèse de l'*Unbewusstsein*, de l'inconscient, [...] il l'a mal nommée. »

« L'inconscient, ce n'est pas simplement d'être non su. Freud lui-même le formule déjà en disant *Bewusst*. Je profite ici de la langue allemande, où il peut s'établir un rapport entre *Bewusst* et *Wissen*. Dans la langue allemande, le conscient de la conscience se formule comme ce qu'il est vraiment, à savoir la jouissance d'un

savoir. Ce que Freud a apporté, c'est ceci, qu'il n'y a pas besoin de savoir qu'on sait pour jouir d'un savoir. »

« Qu'est-ce que c'est que ces rêves, si ce n'est des rêves racontés ? C'est dans le procès de leur récit que se lit ce que Freud appelle leur sens. Comment même soutenir une hypothèse telle que celle de l'inconscient ? – si l'on ne voit pas que c'est la façon qu'a eue le sujet [...] d'être imprégné [...] par le langage. »

« Nous savons bien dans l'analyse l'importance qu'a eue pour un sujet [...] la façon dont il a été désiré. [...] C'est bien ça, le texte de notre expérience de tous les jours. »

« La façon dont lui a été instillé un mode de parler ne peut que porter la marque du mode sous lequel les parents l'ont accepté. »

« C'est toujours à l'aide de mots que l'homme pense. Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine. »

« J'ai essayé à la façon que j'ai pu, de faire revivre quelque chose [...] qui avait déjà été aperçu par les vieux stoïciens. »

« Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est [...] dans ce *motérialisme* que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que de ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme. »

« Lisez un peu [...] l'*Introduction à la psychanalyse*, les *Vorlesungen* de Freud. Il y a deux chapitres sur le symptôme. L'un s'appelle *Wege zur Symptom Bildung*, c'est le chapitre 23, puis vous vous apercevez qu'il y a un chapitre 17 qui s'appelle *Der Sinn*, le sens des symptômes. Si Freud a apporté quelque chose, c'est ça. C'est que les symptômes ont un sens, et un sens qui ne s'interprète correctement – *correctement* voulant dire que le sujet en lâche un bout – qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre, ce que je vais appeler aujourd'hui, faute de pouvoir en dire plus ni mieux, la réalité sexuelle. »

« Freud a beaucoup insisté là-dessus. Et il a cru pouvoir accentuer notamment le terme d'autoérotisme, en ceci que cette réalité sexuelle, l'enfant la découvre d'abord sur son propre corps. Je me permets – cela ne m'arrive pas tous les jours – de n'être pas d'accord – et ceci au nom de l'œuvre de Freud lui-même. »

« Ce premier jouir se manifeste [...] chez quiconque. [...]. [C'est] quelque chose qui a le plus étroit rapport avec l'inconscient. [...] L'inconscient est une invention au

sens où c'est une découverte, qui est liée à la rencontre que font avec leur propre érection certains êtres. »

« S'il y a quelque chose qui s'appelle l'inconscient, cela veut dire qu'il n'y a pas besoin de savoir ce que l'on fait pour le faire, et pour le faire en le sachant très bien. »

« Il n'y a besoin que de savoir que chez certains êtres, qu'on les appelle, la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent – *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?* Et ils se le disent si bien que ce pauvre petit Hans ne pense qu'à ça – l'incarner dans des objets tout ce qu'il y a de plus externes, à savoir dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse, qui tombe par terre. [...] Son symptôme, c'est l'expression, la signification de ce rejet. »

« Freud s'est aperçu qu'il y avait des choses dont personne ne pouvait dire que le sujet parlant les savait sans les savoir. Voilà le relief des choses. C'est pour cela que j'ai parlé du signifiant, et de son effet signifié. Naturellement, avec le signifiant, je n'ai pas du tout vidé la question. Le signifiant est quelque chose qui est incarné dans le langage. Il se trouve qu'il y a une espèce qui a su aboyer d'une façon telle qu'un son, en tant que signifiant, est différent d'un autre. Olivier Flournoy m'a dit avoir publié un texte de Spitz. Lisez son *De la naissance à la parole* pour tâcher de voir enfin comment s'éveille la relation à l'aboiement. Il y a un abîme entre cette relation à l'aboiement et le fait qu'à la fin, l'être humilié, l'être *humus*, l'être humain, l'être comme vous voudrez l'appeler – il s'agit de vous, de vous et moi –, que l'être humain arrive à pouvoir dire quelque chose. Non seulement à pouvoir le dire, mais encore ce chancre que je définis d'être le langage, parce que je ne sais pas comment autrement l'appeler, ce chancre qu'est le langage, implique dès le début une espèce de sensibilité. »

« Le fait qu'un enfant dise *peut-être, pas encore*, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui quelque chose, une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritiques avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. C'est ça que lui laisse toute cette activité non réfléchie – des débris, auxquels, sur le tard, parce qu'il est prématuré, s'ajouteront les problèmes de ce qui va l'effrayer. Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage. »

« Est-ce qu'il ne vous vient pas à l'esprit que cette "réalité sexuelle" [...] est spécifiée dans l'homme de ceci, qu'il n'y a, entre l'homme mâle et femelle, aucun rapport instinctuel ? Que rien ne fasse que tout homme [...] n'est pas apte à satisfaire toute femme ? [...] Il faut qu'il se contente d'en rêver parce qu'il est tout à fait certain que, non seulement il ne satisfait pas toute femme, mais que *La femme* [...] n'existe pas. Il y a des femmes, mais *La femme*, c'est un rêve de l'homme. »

« C'est [...] par la révélation de la jouissance spécifique qu'il a dans sa fixation qu'il faut toujours viser à aborder le psychosomatique. C'est en ça qu'on peut espérer

que l'inconscient, l'invention de l'inconscient, puisse servir à quelque chose. C'est dans la mesure où ce que nous espérons, c'est de lui donner le sens de ce dont il s'agit. Le psychosomatique est quelque chose qui est tout de même, dans son fondement, profondément enraciné dans l'imaginaire. »

### « Joyce le symptôme I », dans *Joyce avec Lacan*

dir. Jacques Aubert, Paris, Navarin-Le Seuil, 1987

**p. 22-23 :** « Ce sont les hasards qui nous poussent à droite et à gauche, et dont nous faisons notre destin, car c'est nous qui le tressons comme tel [...] parce que nous parlons. Nous croyons que nous disons ce que nous voulons, mais c'est ce qu'ont voulu les autres, plus particulièrement notre famille, qui nous parle. »

« Entendez là ce *nous* comme un complément direct. Nous sommes parlés, et à cause de ça, nous faisons, des hasards qui nous poussent, quelque chose de tramé. Et en effet, il y a une trame – nous appelons ça notre destin. »

### « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*

**p. 565 :** « LOM, LOM de base, LOM cahun corps et nan-na Kun. Faut le dire comme ça : il ahun... et non il estun... (cor/niché). C'est l'avoir et pas l'être qui le caractérise. Il y a de l'avoïement dans le qu'as-tu ? dont il s'interroge fictivement d'avoir la réponse toujours. J'ai ça, c'est son seul être. Ce qui fait le f...toir dit épisétmique quand il se met à bousculer le monde, c'est de faire passer l'être avant l'avoir, alors que le vrai, c'est que LOM a, au principe. Pourquoi ? Ça se sent, et une fois senti, ça se démontre. »

« Il a (même son corps) du fait qu'il appartient en même temps à trois... appelons ça, ordres. En témoigne le fait qu'il jaspine pour s'affairer de la sphère dont se faire un escabeau. »

**p. 565-566 :** « L'S.K.beau c'est ce qui conditionne chez l'homme le fait qu'il vit de l'être (= qu'il vide l'être) autant qu'il a – son corps : il ne l'a d'ailleurs qu'à partir de là. D'où mon expression de parlêtre qui se substituera à l'ICS de Freud (inconscient qu'on lit ça) : pousse-toi de là que je m'y mette, donc. Pour dire que l'inconscient dans Freud quand il le découvre (ce qui se découvre d'un seul coup, encore faut-il après l'invention en faire l'inventaire), l'inconscient c'est un savoir en tant que parlé comme constituant de LOM. La parole bien entendu se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens. Le sens de l'être étant de présider à l'avoir, ce qui excuse le bafouillage épistémique. »

**p. 566 :** « Bien que de là, il ait déduit qu'il était une âme – ce que, bien entendu, "vu" sa biglerie, il a traduit de ce que cette âme, elle aussi, il l'avait ».

« Avoir, c'est pouvoir faire quelque chose avec. »

« La seule définition du possible étant qu'il puisse *ne pas* "avoir lieu" : ce qu'on prend par le bout contraire, vu l'inversion générale de ce qu'on appelle la pensée. »

« Il faut maintenir que l'homme ait un corps, soit qu'il parle avec son corps, autrement dit qu'il parlêtre de nature. Ainsi surgi comme tête de l'art, il se dénature ».

**p. 568 :** « L'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. [...] Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus* ».

« Relisez l'histoire, c'est tout ce qui s'y lit de vrai. Ceux qui croient faire cause dans son remue-ménage, sont eux aussi des déplacés, sans doute d'un exil qu'ils ont délibéré, mais de s'en faire escabeau les aveugle. »

# JACQUES-ALAIN MILLER

## « Le monologue de l'apparole »

*La fuite du sens, 1995-1996*

*La Cause freudienne, n°34*

**p. 8 :** « Telle que Lacan la propose au début de son enseignement, la structure est par excellence la structure langagière. »

« Nous nous sommes formés, rompus, accoutumés à cet objet-langage, qui, lorsqu'on l'aborde comme structure, implique une suspension, et même une forclusion méthodique du facteur temporel, du facteur diachronique. La perspective prise sur l'objet-langage est essentiellement synchronique, qui suppose, lorsque c'est référé à l'histoire, que l'on pratique une coupe, synchronique. On s'occupe d'un état de ce que Saussure appelait *la langue*. »

« Cette perspective est aussi essentiellement trans-individuelle – synchronique et trans-individuelle. Cette définition du langage implique qu'il ait un Autre, qu'il soit corrélatif d'un autre concept, le concept de la parole qui, elle, est essentiellement diachronique et individuelle. »

**p. 9-10 :** « L'énergie de départ, nécessaire au fonctionnement, à l'animation [du] graphe, est fournie par un vouloir-dire. [...] Et la phénoménologie de l'expérience analytique, élémentaire, vient à l'appui. Ce n'est pas la peine d'entrer si l'on ne veut pas dire. On croit vouloir dire, et quand on s'aperçoit, à l'intérieur, qu'on ne veut pas dire, qu'on se manifeste comme *ne pas vouloir dire*, eh bien l'analyste est là pour marquer que ce *ne pas vouloir dire* est tout de même un vouloir-dire. »

**p. 11 :** « La langue [...] ne paraît pas être une structure. [...] Elle comporte une dimension [...] irréductiblement diachronique, puisqu'elle est essentiellement alluvionnaire. Elle est faite des alluvions qui s'accumulent des malentendus, des créations langagières de chacun. »

**p. 12 :** « Elle comporte [...] une dimension, entre guillemets, "individuelle". Ce concept que forge Lacan réinclut ainsi l'invention de chacun comme apport à la communauté qui habite une langue. »

« Le phénomène essentiel de ce que Lacan a appelé la langue, ce n'est pas le sens [...], c'est la jouissance. Dans ce déplacement, cette substitution, c'est tout un panorama qui change ».

**p. 12 :** « De là , on aperçoit mieux de quoi il s'agissait dans cette machine du graphe du désir. [...] C'était une tentative prodigieuse, qui consistait à faire de la pulsion un mode de message, une demande sans sujet. [...] En plus, cette pulsion est dotée d'un vocabulaire propre à elle dans ce graphe, que Lacan écrit en parallèle au trésor de la langue. D'un côté le trésor de la langue, de l'autre le trésor de la pulsion. C'est vraiment marquer que la pulsion est dotée d'un vocabulaire propre à elle. Il y a tout de même un message qui se dirige de l'autre côté et qui se formule en termes de pulsion, et puis ici un effet de sens, extrêmement particulier, mais un effet de sens, spécial, paradoxal, limite. »

« Faire ça, c'était sans doute faire sa place à la pulsion comme vouloir-jouir, mais toujours sous la domination du vouloir-dire. C'est fait avec une subtilité extrême, et pas sans fondement. »

**p. 13 :** « L'*apparole* est un monologue. [...] Au niveau où il s'agit de l'*apparole*, il y a autisme. Il n'y a pas l'Autre, avec un grand A. L'*apparole* n'a pas pour principe un vouloir dire à l'Autre ou à partir de l'Autre. »

« Le blabla est une forme dégradée de la parole, mais c'est dans le registre de la parole, et pas de l'*apparole*. [...] Le blabla continue d'assurer la fonction phatique, la fonction de maintenir le contact avec l'autre. »

« L'*apparole*, elle n'a rien de phatique [...]. C'est ce que devient la parole quand elle est dominée par la pulsion et qu'elle n'assure pas communication, mais jouissance. Ce qui répond à la formule [...] *là où ça parle, ça jouit*. Cela veut dire, dans le contexte, cela jouit de parler. [...] Donc il y a [...] quelque chose qui se satisfait au niveau de l'inconscient ».

**p. 14 :** « C'est ce qu'il amène comme la jouissance de la parole, l'Autre satisfaction, celle qui supporte le langage et qui est distincte de ce qui serait la pure jouissance du corps non parlant. »

**p. 15 :** « Il faut donner une valeur radicale à cette expression [...] *la jouissance parle*. La parole s'anime d'un vouloir jouir. »

« Vous avez dit bizarre ? »

Intervention à Descartes, le 3 mai 1997

Quarto, 2003, n° 78

**p. 9 :** « On nous explique ici et là que [...] les neurosciences vont périmer la psychanalyse. En tout cas, elles ne vont pas la périmer du point de vue théorique.

Bien au contraire. Ainsi, à force de crédits, on commence à vérifier des choses élémentaires. Dans *L'International Herald Tribune* du 18 avril de cette année, après des recherches financées pendant des années, une conclusion s'impose : pour rendre l'enfant intelligent, "words are the way", "les mots, c'est la façon de faire". On vérifie – ce n'est pas rien qu'on vérifie d'une façon qui satisfait aux critères des neurosciences – l'impact étonnant des mots sur le développement du cerveau, des mots qui doivent venir, comme ils s'expriment, "d'un être humain, attentif et engagé". Le développement même des réseaux des neurones dépend de la parole adressée à l'enfant par un être humain attentif. Cela donne forme au *mind*, à l'esprit. »

« Au moins sur ce point – le seul point où cela ait une importance –, les neurosciences vérifient, d'une façon sensationnelle, ce qui, d'une façon certes plus empirique d'observation, était l'accent mis sur la fonction de la parole et du champ du langage, spécialement par Lacan. *L'homme neuronal* de Changeux a besoin d'un bain de langage pour devenir l'homme neuronal. »

## « La nouvelle alliance conceptuelle de l'inconscient et du temps »

*Les us du laps*, 15 décembre 1999

*La Cause freudienne*, n° 45

**p. 7 :** « Chez Lacan, l'inconscient a une affinité essentielle avec le temps. On ne peut pas se débrouiller de l'inconscient, sans y mettre le paquet et le temps. [...] J'ajoute tout de suite que [...] cela qualifie [...] l'inconscient phénomène, l'inconscient événement, l'inconscient en tant qu'il s'inscrit comme événement dans la trame du temps. »

**p. 7 :** « Il s'agit pour Freud [avec son "hypothèse de l'inconscient"] de sauver le caractère réel de l'inconscient en dépit du fait qu'il ne se présente pas en personne, mais seulement à partir d'une déduction qui n'en est pas moins certaine et indubitable. Le transfert pour Freud est d'un autre ordre. C'est ce qui permet d'avoir accès à cet inconscient déjà là et d'introduire des transformations dans ce quelque chose de réel qui est l'inconscient. »

**p. 8 :** « Le sujet supposé savoir de Lacan procède de ce que Freud appelle répétitivement l'hypothèse de l'inconscient, mais c'est pourtant une supposition d'une toute autre sorte, et d'abord parce qu'il s'agit d'une définition de l'inconscient à partir du transfert. Il s'agit de la perspective que donne le transfert sur l'inconscient, et, plus loin, qui entre dans la définition du statut de l'inconscient. C'est une définition à partir du moyen de sa découverte. »

**p. 8 :** « On note, dans la composition même de ce Séminaire [XI], l'écart freudien maintenu entre inconscient et transfert dans les *Conférences d'introduction à la psychanalyse*. [...] L'inconscient est introduit à partir de l'ordre symbolique, tandis qu'est avant tout mis en avant le caractère libidinal du transfert, conformément à l'orientation de Freud dans cet ouvrage. [...] la formule [...] "le transfert est la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient", nous avait au fond surtout frappés parce que nous étions ignorants de Freud. »

**p. 9 :** « Définir l'inconscient comme un savoir [...] c'est le prendre par le bout où il est un *automaton*. C'est pourquoi Freud met, lui, tellement l'accent sur la *Zwangshandlung*, l'action compulsive. C'est ça, la définition de l'inconscient comme savoir. Tandis que le définir comme sujet, c'est mettre au contraire l'accent sur, non pas l'*automaton*, mais sur la *tuchè*, sur la rencontre au hasard, sur l'imprévu, et même au-delà sur l'imprévisible. Prendre l'inconscient comme sujet, ce n'est pas du tout le prendre comme étant déjà là et portant des effets, mais le prendre au niveau de l'effet [...] comme quelque chose qui se produit et qui se manifeste de façon aléatoire. Et en ce sens, le sujet est un événement. C'est, dans les formations de l'inconscient, l'événement de l'inconscient. »

**p. 10 :** « La séance lacanienne [...] démontre une certaine pente à se structurer comme l'inconscient sujet, elle glisse à se structurer comme l'inconscient sujet. À l'intérieur de la régularité bureaucratique [...] se loge au moins des indices et des marques d'imprévisible ».

**p. 10 :** « Le tour de Lacan, c'est l'inconscient sujet, l'inconscient phénomène, c'est-à-dire celui qui apparaît dans la séance, ou si c'est en dehors de la séance, celui dont on rapporte dans la séance l'émergence disruptive. Ce qui compte, ce sont les termes "apparaître" et "phénomène", parce que cela désigne un aspect précis de l'inconscient. [...] C'est bien dire qu'il ne s'agit pas de l'inconscient freudien comme inféré. [...] L'inconscient de l'hypothèse freudienne, qui vaut comme quelque chose de réel dans l'hypothèse de la science, c'est l'inconscient du tableau noir, l'inconscient conclu. [...] À partir de la discontinuité. L'inconscient freudien est celui qui rétablit la continuité. »

«Lacan le prend par l'autre côté: la forme essentielle du phénomène de l'inconscient, c'est la discontinuité. [...] L'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet. Cela désigne l'inconscient sujet comme phénomène [...] que l'on peut noter \$. C'est de là que se justifie de poser [...] qu'il y a une temporalité de l'inconscient ».

**p. 11 :** « Notre petit inconscient savoir, celui que nous inférons, d'où vient-il ? [...] Il ne connaît plus personne. [...] Il est d'humble *extract*. Il vient de ces petits accrocs imprévisibles. Il est né dans la fange, mais il l'oublie. Et Lacan le lui rappelle. – *Tu n'es fait que de ces manifestations contingentes, ces petites interruptions, ces petites discontinuités, ces petits glissements. C'est quand le pied te manque que va s'élever le Golem de l'inconscient* [...]. C'est dans ce contexte que prend sa valeur de dire "l'inconscient n'est pas un être". »

« Et c'est vrai que le prendre par le biais du phénomène désubstantialise l'inconscient, le désontologise. Et comment mieux le dire qu'en repérant l'inconscient à partir du manque-à-être ? »

« C'est dans ce contexte-là que Lacan a pu dire que le statut de l'inconscient n'est pas ontique, mais éthique. [...] Il faut voir que cette éthique-là s'écrit sur le manque ontique. [...] C'est précisément dans ce manque-là [...] que devient nécessaire la décision, l'acte, la création comme *ex nihilo*, l'invention du savoir, parce que, dans ce manque, un engagement est nécessaire. »

« Lacan appartient [...] à la filière des penseurs décisionnistes, ceux qui mettent en valeur le caractère, dans le vide, de la vraie décision, qui va ensuite créer l'espace même où elle va s'inscrire. »

**p. 11 :** « Il faut en effet que l'analyste soutienne l'inconscient de son désir. D'où c'est très précisément la désontologisation de l'inconscient qui valorise le désir de l'analyste. [...] Et la question clinique est : y a-t-il là, naissance ou non du désir de l'analyste ? C'est-à-dire [désir] de soutenir, en effet, ce qu'il faut de fiction pour que l'inconscient se manifeste de la bonne façon ».

**p. 11 :** « Il faut l'éthique de l'analysant. [...] Il faut que vraiment il en veuille. Et comment vérifier que vraiment il en veut sans qu'il en bave ? [...] *The want to be* désigne que l'inconscient n'est pas, mais qu'il veut être quelque chose [...]. L'éthique la plus importante est l'éthique de l'inconscient. C'est le désir de l'inconscient d'être à distinguer du désir inconscient. [...] Cela traduit en termes freudiens ce qui se parle sous la forme du refoulé et du retour du refoulé. On présente cela à partir de la résistance et du refoulement comme des oppositions de deux forces mécaniques, mais c'est une affaire de désir. L'inconscient veut être, il est à l'état d'intention inconsciente. C'est pourquoi vous ne parviendrez pas à le situer si vous faites une bipartition concernant l'être, oui/non. »

« L'inconscient ne trouve pas à se loger dans une distribution statique. L'inconscient [...] dans le Séminaire XI, est un vouloir être, c'est-à-dire [...] pris dans une dynamique, dans le passage du virtuel au réel ».

**p. 14 :** « L'inconscient peut s'exercer dans le sens de la tromperie. [...] Mais [...] l'inconscient n'a pas statut de semblant. L'inconscient en tant que lié à la répétition qu'on en élabore, est affaire de réel, vise un noyau de réel, non assimilable, dont le modèle est le trauma, de telle sorte que la répétition est conceptualisable comme la répétition de l'évitement d'un noyau de réel. »

« [J.-A. Miller dessine un schéma constitué d'une flèche tournant autour d'un point.] C'est le schéma fondamental qu'avance Lacan dans le Séminaire XI et qui se retrouve exactement semblable s'agissant de la pulsion. La répétition d'un évitement, c'est-à-dire c'est la réalité psychique qui est là en souffrance et qui attend. »

« Si l'on pense l'inconscient avec la répétition, alors le transfert est en effet la mise en acte de la réalité, et non pas la mise en acte d'une illusion. Et la pulsion, qui est un *automaton* libidinal, dont le battement du sujet en ouverture et fermeture reproduit la structure, obéit aussi à cette structure, à savoir elle ne se satisfait d'aucun autre objet que de suivre sa trajectoire. »

## « Quand les semblants vacillent... »

*Les us du laps*, février 2000

*La Cause freudienne*, n° 47

**p. 8 :** « La solitude de l'analysant, faisant couple avec l'analyste [...] ferait penser que l'inconscient est de l'Un-tout-seul. *Un-con-scient*, un con qui, en plus, sait des choses. On pourrait traduire l'*Unbewusst* de Freud ainsi. »

« Le point de vue selon lequel l'inconscient est un discours nous oblige à réviser cette conception spontanée. Cela dit d'abord que l'inconscient est une combinatoire, parce qu'un discours est une combinatoire de termes et de places, et en tant qu'il est un discours, comme tout discours, l'inconscient est gouverné par un semblant. Il est gouverné par un signifiant-maître, ou par un ensemble de signifiants-maîtres [...] C'est là qu'il faut donner toute sa valeur à l'équivalence de ces deux discours. »

**p. 9-10 :** « Commentons ce schéma bien connu du discours du maître sur le versant discours de l'inconscient. Où est l'inconscient dans le discours de l'inconscient ? Il est partout. »

« [En \$] c'est l'inconscient-sujet, celui qu'on connaît sous les espèces de la vérité qui trahit votre intention. Inscrivons là le lapsus, la vérité qui fuse [...] et qui affecte spécialement ceux pour qui l'identification sociale est spécialement prégnante. »

« En  $S_1$ , il y a l'inconscient-maître, l'inconscient saisi comme ce qui vous commande. C'est ce qui opère quand on repère, précisément ce que peut avoir de compulsif un comportement. » « L'inconscient-maître [...] met spécialement en évidence, le surmoi. Et quand [Lacan] [...] veut donner à l'inconscient un caractère de réel, soutenable au regard du discours de la science, il n'amène pas le lapsus. Non, le lapsus [...] c'est un court-circuit [...], un neurone qui saute. Cela ne compte pas. [...] Il met en évidence des actions compulsives, répétitives, où le sujet apparaît évidemment comme commandé par plus fort que lui ».

« Ensuite [...] il y a l'inconscient en  $S_2$ , l'inconscient à la place de l'esclave. [...] On sait en effet à quel point Freud a mis l'accent sur le travail du rêve. C'est

l'inconscient que nous aimons [...] qui, avec un mot, arrive à faire naître une flopée de significations. »

« Le quatrième de l'affaire, c'est la finalité du système. [...] À savoir que tout ça, l'articulation de l'inconscient-vérité, de l'inconscient-maître et de l'inconscient-savoir, c'est fait pour jouir, c'était fait pour obtenir le *Lustgewinn*, un gain de plaisir. »

« L'inconscient freudien ne pense qu'à ça, ne travaille autant que pour délivrer ce gain de plaisir et essayer de le faire au moindre coût. C'est son économie. »

**p. 12 :** « [Freud] a produit le concept de surmoi, principe de ton inconscient, ressort de tes symptômes, agent du discours de l'inconscient. [Il] l'a d'ailleurs fait valoir comme l'emblème du discours de l'inconscient, comme son insigne. C'est la leçon qui est commune au discours du maître et au discours de l'inconscient. On gouverne l'homme par identification. »

**p. 12-13 :** « Du coup [...], dans le discours analytique, c'est  $S_1$ , ce que l'on produit qui fait figure de réel. C'est bien pourquoi quand Freud veut accréditer l'inconscient au regard du discours de la science, il amène des faits de surmoi, il amène des actions compulsives, où le sujet ne comprend absolument pas par quelle force il est agi. [...] Gardons bien en mémoire que c'est tout de même un faux réel. »

## Un effort de poésie 2002-2003

### Leçon du 13 novembre 2002

**p. 6 :** « "Défense", évidemment, ça n'est pas "refoulement". [...] Lacan laisse entendre [...] que l'inconscient, comme tel, est une défense contre le réel. [...] Il énonce dans sa "Note italienne" – [...] page 310 des *Autres écrits*, [...] –, que l'inconscient est un savoir inventé par l'espèce humaine pour pouvoir se reproduire, pour pouvoir continuer à se reproduire, pour réussir à surmonter le défaut du rapport sexuel. »

**p. 6 :** « Il dit exactement : "un savoir inventé par l'humus humain". [...] Il parle de l'homme comme *la plante homme*. »

**p. 7 :** « La plante homme, ça ne jouit pas de la motricité. Ça dit : les hommes poussent sur un certain terreau, [...] les idéaux sont relatifs au terreau natal. [...] Ça

soustrait à l'humain son individualité. Ça ne fait pas de l'humain, ce qui pousse sur un terreau : ça fait de l'humain le terreau lui-même. »

**p. 7 :** « L'humus [...] c'est la moisissure, [...] matière organique infra-individuelle. [...] C'est dans cette direction que tire le dernier enseignement de Lacan. [...] Dans son *Séminaire*, il pouvait faire de la parole rien de plus qu'un parasite de l'être humain [...], alors que dans son premier enseignement, il montre au contraire ce qu'elle doit à la structure. [...] Et c'est cohérent avec cet humus humain de parler de substance jouissante ou [de dire] que Lacan puisse joindre jouissance et parole – "là où ça parle, ça jouit" –, c'est-à-dire faire disparaître le "je". Quand il y a jouissance, quand il s'agit du plus opaque de la vie, ce n'est pas le "je" qui est là. Le "je", c'est un mot, et quand il y a "je", il y a, déjà, mort. [...] C'est cette vie en tant qu'incohérente qui est visée dans cet humus humain. »

**p. 8 :** « Comment se fait-il qu'il y a une régulation de la jouissance ? [...] Comment se fait-il que de cet humus humain [...] le lien social se tisse sous des modalités diverses [...] ? C'est dans ce contexte-là qu'est concevable une interrogation sur l'origine du signifiant [...] en tant que c'est ce qui compte pour *Un*, et par là sur même l'origine des chiffres dans la langue, dans le langage, sur l'origine du signifiant-maître, sur le surgissement du signifiant *Un*, comme tel, détaché de ce qui fait la moisissure qui se répand, sans qu'on puisse lui trouver une forme, sans qu'on puisse trouver à l'articuler. »

**p. 9 :** « La psychanalyse a su être un refuge contre le discours de la science et contre le discours de la science en tant qu'il gagne les différentes activités humaines, c'est-à-dire, en particulier, qu'il a gagné sur la médecine, et que la psychanalyse a pris en charge le résidu non scientifique de la médecine, [son résidu] non scientifisable, c'est-à-dire ce qui, comme le dit Lacan dans "Télévision", *ce qui, de la médecine opérait par les mots, ce qui de la médecine opérait par le transfert*. La psychanalyse a pris en charge ce résidu-là ».

**p. 9 :** « Sans doute la psychanalyse s'est-elle présentée à Freud comme scientifique [...], ça n'a pas empêché l'administration des Finances, qu'on ne trompe pas comme ça, de placer les psychanalystes avec les voyantes. C'est pertinent ».

**p. 9-10 :** « Le déterminisme analytique est de l'âge de la science. C'est qu'il a fallu à la psychanalyse, pour établir son sujet supposé savoir, faire fond sur le "tout a une raison", "rien n'est sans cause" de Leibniz. [...] Lacan a marché à fond là-dedans. [...] Mais, quelles que soient les constructions de l'âge de la science que la psychanalyse a pu apporter ou remanier, dans sa pratique, il en va tout autrement. Dans sa pratique, elle est évidemment antinomique au discours de la science. »

**p. 10 :** « Son sujet supposé savoir, la psychanalyse l'a soutiré au discours de la science, mais elle le met en œuvre d'une façon toute différente. Il est beaucoup plus vrai de dire que la psychanalyse a su faire revivre la parole des oracles à l'âge de la science. »

**p. 10 :** « La science élucubre un savoir qui se mesure au savoir inscrit dans le réel ou même qui se confond, qui veut se confondre avec lui. L'oracle a une vérité qui est d'un tout autre ordre. C'est ce que Lacan soulignait, par exemple, dans "Subversion du sujet", p. 808. [...] "Le premier dit décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité." Il faut dire que cette phrase est elle-même de cet ordre, de l'ordre d'un dit premier. [...] C'est que l'oracle ne se confronte pas à la réalité de la vie quotidienne, il donne corps à l'autorité comme telle de la parole. Autorité comme telle veut dire autorité obscure. L'autorité est obscure, parce que le dit – que ce soit dit – est comme tel une raison ultime ».

**p. 10 :** « Ce qui fait l'oraculaire, c'est une émergence nouvelle qui produit un effet de vérité inédit, un effet de sens inédit. [...] Ça suppose de se soustraire au mode de dire commun. Et c'est ce qui est le plus difficile à la psychanalyse d'aujourd'hui ».

## Leçon du 20 novembre 2002

**p. 15 :** « La jouissance n'est pas libre, n'est pas libertine. Au contraire, elle est appareillée à la répétition et le discours rationnel achoppe sur une limite *quasi* mystique, dit Lacan, qu'il définit [...] comme "le lieu où le symbole se substitue à la mort pour s'emparer de la première boursouflure de la vie". [...] C'est déjà, du symbole, du langage, faire le maître. [...] C'est dans cette voie que Lacan fera surgir l'expression [...] du signifiant-maître. C'est déjà là dans "le symbole s'empare" : il exprime la vie en même temps qu'il la fait expirer. »

**p. 16 :** « Quel que soit le goût que vous auriez, par hasard, pour la transparence que vous croyez telle de la logique, vous aurez affaire à la boursouflure. Lacan nous recommande, dans son écrit "La Chose freudienne" ceci à la page 436 : "Laisse la meute aller sans que ton pas se presse, Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens..." ».

**p. 16 :** « La première objection à faire à l'esprit des Lumières, c'est le mystère. "Le mystère dans la psychanalyse", on peut rêver de le dissiper. Il persiste. » Bien entendu si je dis "Le mystère dans la psychanalyse", c'est en écho au titre de Mallarmé, "Le mystère dans les lettres". Mallarmé [...] a eu affaire, comme Lacan, à ceux qu'il appelait les "malins" ».

**p. 16-17 :** « Mallarmé supputait que cette haine de l'obscur tenait à ceci : que l'obscur est en chacun *extime*, que chacun sait bien avoir affaire en lui-même à une part obscure qui le dévore, et que tous ces bavassages sur l'utilité directe, et sur la clarté qui s'impose à la science, [...] sont faits pour voiler, pour bercer, pour étouffer. »

« Il supputait que c'était précisément ce "quelque chose d'occulte et d'abscons, ce signifiant fermé et caché" habitant tout un chacun, qui était la racine de cette

intolérance à l'obscur [...] et qui portait à aboyer contre. Au contraire, il désignait qu'au cœur du sujet, il y a l'obscur et non pas la lumière. »

**p. 28 :** « Une fois qu'on est revenu de la médecine, [...] qu'on voit ça de plus loin, [...] peut-être qu'on finit par être sensible aux résonances ? On rend compte par la poésie de ce qu'on a rencontré dans le corps d'irréductible à la médecine scientifique. Pourquoi pas ? »

« C'est aussi évidemment le vieux combat de la bureaucratie contre le charisme. La bureaucratie qui a toujours l'avantage d'offrir, comme mode de gouvernement, d'offrir la sécurité alors que le charisme, c'est toujours l'aventure. »

## Leçon du 4 juin 2003

**p. 190 :** « Ce que Lacan peut isoler, laisser entendre, et déjà dans son *Éthique de la psychanalyse*, c'est que le lieu propre de la science la met en relation avec la pulsion de mort. »

« La pointe de son *Éthique de la psychanalyse* porte là-dessus. Il ne dit pas *pulsion*, il dit *désir*. Mais c'est de ça qu'il s'agit : "Le désir a été partout, anesthésié, endormi, domestiqué, trahi, et il n'y a qu'une seule activité humaine où le désir a pu trouver refuge et se donner libre cours. Il s'est réfugié – dit-il, dans ses termes de l'époque – dans la passion de savoir." »

**p. 191 :** « La science aveugle est animée là d'un désir qui est laissé libre et qui va, conformément à sa structure, dira-t-il plus tard, [...] à la destruction. Disons que la destruction, c'est la promesse même que comporte le *cogito* cartésien, c'est la promesse même que comporte le \$, c'est-à-dire la destruction. »

« C'est à cette aune-là qu'on peut jauger Freud. Il voit dans la science une protection, la promesse d'un avenir pacifique, là où nous sommes bien placés déjà pour vérifier ce qui s'accomplit de production d'angoisse dans le discours de la science. Et Lacan [...] souligne, en passant, que Freud ne parle jamais de la position du savant. »

« Quand il s'agit de la religion, il met bien en question la position du prêtre, mais le savant comme sujet, c'est tabou pour lui. C'est pourquoi Lacan s'amuse, lui, au contraire, à souligner ce qui apparaissait déjà à l'époque d'angoisse des savants, et spécialement des biologistes, en évoquant le fait que, à cultiver des bactéries comme ça, on pourrait bien finir par en relâcher quelques-unes capables de nettoyer le vivant de toute la planète ».

« Mais ça, c'est la promesse du *cogito*, d'un *cogito* coupé de l'Autre, coupé de la tradition, coupé de la vie. C'est ce que comporte la *table rase* de l'esprit

scientifique. Et coupé de la vie, dans la mesure où le sujet de la science comme sujet du signifiant est déjà mort. »

« Précisément, c'est parce qu'il se révèle en effet que le discours de la science a partie liée avec la pulsion de mort, que la religion se campe dans la position de la défense inconditionnelle du vivant, de la vie en l'homme, comme gardienne de la vie, faisant de la vie un absolu ; et ça s'étend jusqu'à la protection de la nature humaine. »

« Ce que nous vivons maintenant, [...] – comme Nietzsche pouvait dire : “*le désert croît*” –, Lacan faisait bien voir que le réel s'étend par la science. La science a commencé par respecter la nature, puisqu'elle mettait toute sa passion à en découvrir les lois ; les lois, c'est-à-dire : de quelle façon la nature tourne rond – et toujours à l'heure, pas prise dans les embouteillages – et capable de donner les formules de ce *tourner rond*. »

« Mais après avoir donné ces lois, la science a permis d'agir, de “maîtriser” et de “posséder”, comme disait Descartes. »

« Et dans cette production, il faut bien dire qu'elle a détraqué la nature. Ça donne naissance à beaucoup de mouvements, y compris sociaux et politiques. C'est là qu'après avoir découvert les lois de nature, elle s'est mise à la détraquer. Et c'est ça que Lacan appelle le réel : ce qui ne marche pas ». »

**p. 191-192 :** « C'est ça aussi qui donne son avenir à la religion par le sens. À savoir : mettre des barrières – mettre des barrières au clonage, à l'exploitation des cellules humaines –, mettre des barrières et inscrire la science dans un progrès tempéré. On assiste à un merveilleux effort, une nouvelle jeunesse de la religion, dans son effort de noyer le réel par le sens. »

**p. 192 :** « La psychanalyse, elle, n'est pas un narcotique, et ce n'est pas non plus le bon sens. La psychanalyse, c'est d'abord accueillir le réel, le réel nouveau, le réel qui est la production du discours de la science et qui n'a plus rien à voir avec la nature. Et, si j'osais lui donner ce titre, parodiant Heidegger, je dirais que l'analyste se fait “berger du réel”. »

## Leçon du 17 novembre 2004

**p. 1 :** « Je m'aperçois que la cohérence est un artifice. Et si ce titre me va, c'est qu'il donne le pas à la contingence sur la cohérence. [...] C'est une attitude qui peut se prévaloir d'être analytique, c'est en tout cas ce que comporte la règle analytique ».

**p. 5 :** « Du point de vue psychanalytique [...] le corps est comparable à un amas de pièces détachées. On ne s'en aperçoit pas tant qu'on reste captif de sa forme, tant que la prégnance de la forme impose l'idée de son unité. [...] Ce point de vue qui fait que un corps est Un, que c'est le corps vivant qui vaut comme le modèle de l'individu, [c'est] si je puis dire, l'individu en indivision, et ce mot d'*indivision* dit bien ce que l'individu doit à la vision, et [que] même la biologie en reste tributaire. »

« Alors précisément quand Lacan fait appel aux références biologiques dans son Séminaire de *L'angoisse*, ce n'est pas sans rappeler que la différence structurale reste primitive, et qu'elle introduit, dit-il, "des ruptures, des cassures, la dialectique signifiante" [p. 82]. Entendons ce que ça veut dire. C'est que le statut primitif du corps, c'est d'être en pièces détachées, contrairement à l'évidence du visible. [...] C'est ainsi que, très précisément dans [...] "L'étourdit", Lacan écrit ceci : "*le corps des parlants est sujet à se diviser de ses organes*". [...] Ça prend toute sa valeur par rapport à la référence qui, chez lui, est récurrente, à l'unité du corps vivant et, à la forme, à l'âme comme forme du corps vivant ».

**p. 6 :** « L'indivision du corps [est un] mirage dont il faut se déprendre pour saisir, comme on peut le faire dans l'expérience analytique, que les organes [...], il s'agit de leur trouver un sens, une valeur, une fonction, et puis la forme n'est jamais, n'est jamais ce qu'elle devrait être [...] Le phallus [est] l'exemple majeur de la pièce détachée dans la psychanalyse [...], pièce détachée qui devient signifiant dans le discours analytique ».

**p. 6 :** « La structure est toujours à référer à un morcellement initial, à un amas de pièces détachées. Et [...] la structure avant d'être système est division. C'est pourquoi la structure n'est jamais synthèse. Déjà [...] Lévi-Strauss, dans *L'Anthropologie structurale*, amène cette définition de l'inconscient dont Lacan s'emparera, celle d'un inconscient comme tel toujours vide et qui est l'opérateur qui impose des lois structurales, [...] à des éléments inarticulés, à un vocabulaire d'images, de telle sorte qu'il en fait un discours ».

**p. 7 :** « Déjà quand Lévi-Strauss amène cette définition de l'inconscient vide, on a bien là ces deux registres : la structure qui est un ordre, mais dont le

vocabulaire, la matière, lui est préalable, sous la forme d'un matériau qui est là d'avant. »

« On pourrait dire la structure a toujours un Autre, qui est là l'amas préalable de son matériau. »

**p. 7 :** « Il faut ici distinguer par exemple la structure-système, celle dont Lacan fera l'ordre symbolique, et la structure-division. Et, au fond, l'interrogation [...] de plus en plus insistante chez Lacan, c'est bien de savoir [...], à la fin de son Séminaire *Encore*, comment on passe de cette structure-division, de la division signifiante, des éléments à la structure-système. »

« C'est en quoi l'élément, garde toujours quelque chose de la pièce détachée. [...] Ça, Ça vise la structure-système. Et c'est à partir de là que Lacan introduit la différence entre le langage et la langue. »

**p. 7 :** « C'est bien sûr ce qui ouvre la voie à ce que Lacan va tenter avec ses nœuds et avec la définition inédite qu'il donne du *sinthome*, parce que cliver le langage [...] dans sa différence d'avec la langue, ça ne laisse pas indemne notre référence à l'inconscient dans la pratique analytique. [Cela dit] l'inconscient n'est pas une donnée, et, pour faire un court-circuit [...] la donnée primitive, c'est le symptôme ».

**p. 7 :** « Quand il écrit le *Sinthome*, au moins au départ, la différence du symptôme [...] et du *sinthome* répercute la différence du langage et de la langue. Ça indique un point de vue sur le symptôme où le symptôme n'est plus une formation de l'inconscient. »

**p. 7-8 :** « Il y a un modèle [...] que donnait Lacan pour penser les formations de l'inconscient. C'était un modèle précisément emprunté au registre de la vie, au registre végétal [...]. Il n'y a pas besoin de microscope [...], dit-il page 621 des *Écrits*, [...] pour reconnaître que la feuille a les traits de structure de la plante dont elle est détachée. [...] Elle est structurellement identique. Il va chercher sa référence à la plante [...] pour penser la formation de l'inconscient sur le fait que toutes les parties de la plante concourent à la même totalité finalisée de la plante. »

« Alors que [...] le *sinthome*, que Lacan invente après son Séminaire *Encore*, [...] c'est une pièce détachée, c'est une pièce qui se détache pour dysfonctionner, si je puis dire. C'est une pièce qui n'a pas de fonction, qui n'en n'a pas d'autres que d'entraver – apparemment, c'est comme ça qu'elle se détache – que d'entraver les fonctions de l'individu. Et dont il montre précisément que, loin d'être seulement une entrave, elle a, dans une organisation plus secrète, une fonction éminente. D'où l'idée qu'il s'agit dans l'analyse de lui trouver, de lui bricoler une fonction.

Lacan propose [...] que viser la vérité du symptôme, c'est l'alimenter. Au fond la représentation du symptôme, ici, [...] il l'emprunte au registre animal : le symptôme [est] une entité vorace [...] qui boit le vin de la vérité, de la signification ».

## Leçon du 24 novembre 2004

**p. 16 :** « Référent la consistance à l'imaginaire – il faut pousser ça au terme – ça veut dire que toute consistance est suspecte de n'être qu'imaginaire ; ce qui tient ensemble, voire le nœud lui-même, tout ce qui fait système est suspect de n'être qu'imaginaire. »

**p. 16-17 :** « Et c'est pourquoi Lacan [...], comme par surprise, peut poser la question de savoir si l'inconscient est symbolique ou imaginaire. Dans la mesure où [...] on le construit comme un système, est-ce que ce ne serait pas simplement une consistance imaginaire élucubrée, qui devrait être rapportée essentiellement à son trou plutôt qu'à se fasciner sur ce qui se répond d'un signifiant à l'autre ? Bien sûr, que les signifiants se répondent, bien sûr qu'ils sont à l'unisson !

Quant au réel, il est *ek-sistence*, ce qui veut dire qu'il vient en plus, c'est le troisième comme tel, celui qui fait tenir ensemble l'imaginaire et le symbolique.

Et c'est ça le nœud concret, le nœud de départ comme rapport de trois ronds.

C'est un ensemble, sans doute, mais qui ne fait pas système, l'ensemble du trou de la consistance et de l'*ek-sistence*. »

**p. 17 :** « Le corps, c'est ce que le droit décerne au sujet comme sa propriété, *habeas corpus*, ton corps est à toi! [...] Il le décerne au sujet de droit qui, du coup, se prend pour une âme. Il se prend pour une âme quand il s'exécute du monde et qu'il l'éprouve, qu'il l'endure, c'est-à-dire qu'il en souffre ».

**p. 18 :** « Le symptôme n'est pas à guérir, il est là pour qu'on en fasse usage. Et donc il n'y a aucune résonance qui soit de résignation, il y a au contraire l'idée qu'on fait avec le reste et que le reste est fécond, que le reste est le ressort ».

**p. 18-19 :** « Il [le Nom-du-Père] est léger au regard de ce que Lacan appelle le réel, qui, lui, n'est pas quelque chose de léger, qui est un bout, un trognon, comme il s'exprime, c'est-à-dire une pièce détachée, mais qui n'est pas dans la relation, et autour de quoi ce qu'on appelle la pensée tourne en rond. Quand on a réduit ce dont il s'agit dans l'analyse, la vérité qui s'aperçoit et qui pointe vers le réel, c'est que la pensée tourne en rond. »

« Et c'est ce que Lacan exprime en disant, que la pensée brode autour du réel. Il y a des formations de l'inconscient tant qu'on tient la main de Freud, mais quand on tient la main de Joyce, on prend cette perspective sur les formations de l'inconscient, que ce sont des broderies autour du trognon du réel, et l'analyse, c'est isoler le trognon, et pour cela, il faudra savoir laisser tomber la broderie. »

**p. 19 :** « Lacan dit de Joyce qu'il était désabonné de l'inconscient, mais est-ce [...] le propre de Joyce ? Être désabonné de l'inconscient, c'est le réel de tout symptôme. »

« C'est en ce sens que Lacan fait, du réel, sa réponse [...] à la découverte freudienne en tant qu'élucubration. L'élucubration freudienne, c'est que le symptôme est vérité et, dans le dialogue que Lacan invente avec Freud, il lui répond par le *sinthome* en tant que réel. »

## Leçon du 1er décembre 2004

**p. 21 :** « Ceux qui se laissent faire [sont] complaisants à être ouverts à ce que j'accroche quelque chose de [leur] inconscient. Je le constate, ça n'est rien de plus qu'un mot, au mieux une phrase, qui vous croche, de temps en temps, dans ce que je dis et alors, ça vous fait penser. [...] Penser, écrivons-le comme le fait Lacan dans le Séminaire du *Sinthome*, avec un « a », *p-a-n-s-e-r*, pour dire que la pensée est un emplâtre. Et le langage usuel conduit à dire un emplâtre sur une jambe de bois ».

**p. 21-22 :** « La jambe de bois ! [...] Voilà une pièce détachée, chacun marche avec une jambe de bois. La jambe de bois fait fonction aussi bien que la jambe vivante. [...] C'est ça qu'il s'agit de connaître, la jambe de bois autour de laquelle s'est formé votre corps, pour l'attacher, pour lui donner une fonction ».

« En vérité , dit Lacan, personne ne pense. Si on prend ça au sérieux, ça va très loin, c'est très réaliste : personne ne pense, mais on écoute, c'est une illusion de penser qu'on pense. »

**p. 22 :** « Pourtant, Spinoza, que Lacan a pratiqué depuis presque son plus jeune âge nous dit-on, Spinoza énonçait comme un axiome, puisque c'était son style de procéder ainsi, *l'homme pense*. Ça vaut pour chacun tout autant que vous êtes, *l'homme pense*. »

« C'est le second axiome du Livre II de *l'Éthique*. [...] Ça dit tout de même qu'il y a en l'homme de la pensée, qu'il est de la nature de l'homme de penser. »

« Et nous, nous savons, en plus, que ça l'encombre, cette pensée, ça peut l'empêcher de dormir, ça peut exiger qu'on l'anesthésie cette pensée, qui fait partie de sa nature. »

« Cette pensée a des modes, précise le troisième axiome, qui énumère parmi ces modes, l'amour, le désir et l'affect sous toutes ses formes. »

« Le quatrième axiome [...] c'est le plus lacanien ; le quatrième axiome rapporte ces modes de la pensée au corps ».

**p. 22 :** « Nous sentons, dit Spinoza, qu'un certain corps est affecté selon de nombreux modes. C'est très beau qu'il ne soit pas dit à qui appartient ce corps, il

faudra le déduire, qu'il y en a un qui pense que c'est son corps. Il est dit seulement qu'un certain corps est affecté. »

**p. 22 :** « Dans le Séminaire du *Sinthome*, Lacan est spinoziste, en ce que la pensée pour lui est indissolublement liée au corps, et à ce qui affecte ce corps. »

« Ce qui affecte le corps est à entendre comme un mode de la jouissance ; c'est par là que l'expérience psychanalytique, dans la perspective de Lacan, oblige à décerner au corps une autre substance dont il est le mode : la substance jouissante, pour le dire à la cartésienne. Penser est toujours penser le corps en temps qu'il jouit. Et par le seul fait que le corps jouit, la pensée rate. »

**p. 22 :** « Le ratage n'est pas un accident. Le ratage, c'est, chez le dernier Lacan, un concept qui fait la paire avec la jouissance. La jouissance est du corps, comme le ratage est de la pensée. Le ratage s'ensuit du corps et de sa jouissance. Et la jouissance du corps comme telle, rate ce qu'il en est dans l'espèce, rate la sexualité. »

« La béatitude, le *nec plus ultra* du bonheur [...] est exactement conditionnée par l'oubli de la sexualité ».

**p. 23 :** « Tout ce qui est affaire avec le sexe, dit Lacan, est toujours raté . [...] La pensée, y compris cette sorte de pensée que Freud a appelé inconscient, la pensée a affaire avec le corps, toujours, et par là avec sa sexuation. Et c'est pourquoi la pensée, fut-elle celle d'un professeur, rate toujours ce qui est en question ».

« Le ratage fatal de la pensée, c'est ce que Lacan appelle la débiliteé ».

« Dans cette perspective, qui est celle du *sinthome*, le corps est ce qui fait objection au sujet ».

**p. 24 :** « *Traumatisme*, qu'est-ce que ça veut dire ? Que la dysharmonie est originelle, que le son de la langue n'est jamais harmonique, [qu'il n'est] accordé à personne, que la dysharmonie ne peut pas être « *pansé e* » (avec un a), qu'elle ne peut pas être réparée, qu'elle ne peut pas être guérie, que la langue fait de l'être qui l'habite et qui la parlera, un malade, un handicapé, et que tout ce qu'il est permis de faire avec, c'est d'en faire une œuvre. Et ce serait ça, l'exemple de Joyce : du traumatisme et de ses conséquences subis de la langue, faire une œuvre ».

**p. 25 :** « Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez ! [dit Lacan] Mais enfin il faut l'entendre avec le sens à donner à ce mot de *penser*. Ça veut dire : on peut se satisfaire de ce ratage là, qui s'appelle le bonheur de vivre. En ce sens, l'analyse [...] c'est une voie pour trouver le bonheur à partir de son symptôme. Et à quoi tient ce bonheur quand on le trouve ? Dans l'analyse, ça tient à ce qu'on trouve du *vouloir dire* dans l'événement de corps. »

« Ce vouloir dire, c'est ce qu'on a appelé l'inconscient, dont le critère est toujours la finalité signifiante. Lacan l'énonce dans le Séminaire du *Sinthome*, et c'est précisément cette finalité signifiante qu'il mettra en cause dans le Séminaire de l'année suivante. [...] Dans l'analyse, on se soulage, dans la mesure où on apprend à lire l'événement de corps. Mais, il est seulement réaliste de reconnaître qu'on achoppe toujours sur de l'illisible. »

**p. 25-26 :** « On soupçonne ceux qui réussissent leur passe d'être des petits malins. [...] Ce sont des petits malins qui se sont peu ou prou dépris de la pensée, comme de ce qui fait sens et qui se sont accordés à l'impuissance de la pensée à s'accorder au fait du sexe ».

« Lacan dit dans le Séminaire du *Sinthome* : il n'y a de responsabilité que sexuelle. [...] Ça veut dire qu'on est en fait tenu de répondre du fait du sexe et qu'on ne le peut pas, qu'on ne peut [que] ne pas répondre ou seulement répondre à côté. »

« Ça veut dire que dans ce qu'on pense, on répond toujours à la sexualité et que la réponse qu'on donne est *toujours* symptomatique ; *toujours* veut dire qu'on n'en sort pas. »

**p. 26 :** « Le nœud découple l'écriture de la parole. Et dans ce découplage, le nœud lui-même se montre avoir la valeur d'un traumatisme. [...] La pensée est alors invitée à s'accoupler au nœud, c'est-à-dire à abandonner sa référence au corps. Et c'est pourquoi, ces nœuds reviennent comme autant d'invitations à penser hors de la référence au corps, c'est-à-dire hors de la référence à ce qu'il y a de plus imaginaire, c'est-à-dire hors de la forme ».

**p. 26 :** « Et Lacan multiplie, comme en vain, les apparences diverses de ce qui est le même nœud, le même nœud borroméen, à trois, [...] comme ci et comme ça, prenant des formes diverses qui ne font que commenter la même structure. »

« C'est, si l'on veut, une pédagogie, une douloureuse éducation de l'œil, de cet œil qui a fait du corps [...] par le moyen de l'abstraction, une sphère, qui est par excellence la bonne forme, et ici l'œil est conduit à une abstraction autre. »

**p. 27 :** « La psychanalyse s'offre à résoudre cette jouissance douloureuse par le sens. Mais, en rester à la jouissance résolue par le sens, c'est plat. L'invitation de Lacan dans son Séminaire du *Sinthome*, c'est qu'il faut laisser un relief [...] dans la mesure où chacun est *sans pareil*, et que sa différence réside dans l'opacité qui toujours demeure, et c'est ce reste. Ce reste n'est pas l'échec de la psychanalyse, ce reste est à proprement parler ce qui fait votre valeur pour peu que vous sachiez le faire passer à l'état d'œuvre. »

**p. 27 :** « C'est sans doute par là où chacun pêche, achoppe, clopine, mais c'est aussi, enfin ce qui fait pour chacun sa différence ou – puis-je employer le mot – sa noblesse. Lacan parlait du trait qui barre le S de son sujet comme d'un trait de noble bâtardise. »

« Eh bien, dans le Séminaire du *Sinthome*, cette noblesse de la bâtardise trouve sa devise : pas de sujet sans symptôme, y compris jusqu'à la fin des temps.

Et donc, ne rêvons pas, n'ayons pas comme idéal, seulement, simplement, de guérir. »

## Leçon du 8 décembre 2004

**p. 29 :** « Le ratage, disons que c'est le prix que doit payer la pensée pour sortir du mystère ».

**p. 31-32 :** « La perspective borroméenne relativise l'appui que Lacan [...] avait trouvé dans la science. Cette perspective va de pair avec l'idée que la science est futile au regard de ce dont il s'agit. Il ne s'agit pas de relativiser la science au profit de la religion, parce qu'elles font la paire. Même la perspective borroméenne tire les leçons de l'élucubration lacanienne du sujet supposé savoir. Elle fait voir, dans la science, la voie de retour de la religion, son double. Maintenant, on y est d'ailleurs en plein ! »

**p. 32 :** « Avant, quand on était religieux, on était sur la brèche contre le scientisme. Aujourd'hui, au contraire, le scientisme est très bien porté, on a fini par s'apercevoir de la solidarité de la religion et de la science. C'est d'ailleurs pourquoi [...] elles avaient pu être, un temps, en rivalité. Il y avait quelque chose comme un stade du miroir entre science et religion, et Freud a donné là-dedans, parce qu'il avait la religion de la science, et donc il promettait à l'autre l'avenir d'une illusion. »

**p. 32 :** « Il y a [chez Lacan] toute l'idée du retour à Freud mais, dit-il, la psychanalyse n'est pas une science, c'est une pratique. C'est là qu'on peut se sentir possédé par Lacan, au sens de "il nous a bien eus !" Ça peut s'éprouver comme un ravalement de la psychanalyse. Ce n'est pas du tout ça. Si ravalement il y a, c'est plutôt d'un ravalement, d'une déchéance de la science qu'il s'agit. »

**p. 32 :** « Comme Lacan a pu le dire peu avant son Séminaire du *Sinthome* : la science – j'ajoute – ne rencontre pas le mystère, *elle rencontre le paradoxe*. Ce paradoxe, Lacan l'épingle d'une façon tout à fait précise. La science, dit-il, *traite la matière comme si elle avait un inconscient*, c'est-à-dire comme si elle savait inconsciemment ce qu'elle faisait.

Cela met le doigt sur la croyance dont la science se supporte que le réel contient un savoir qui lui est immanent. C'est fait pour montrer que l'activité scientifique suppose que le réel sait ce qu'il a à faire. »

**p. 32 :** « C'est le sens [...] de ce qui a montré son efficacité dans la notion qu'il y a du savoir dans le réel. C'est le réel comme mystère de l'inconscient, et c'est en

quoi la science est pieuse. [...] Et la perspective borroméenne [...] introduit un autre réel auquel le symbolique est extérieur. »

**p. 32-33 :** « La psychanalyse demande à se référer à un autre réel que celui de la science. Elle demande de se référer à un autre réel que le réel épistémologique, – pour une raison très précise – c’est qu’elle met en évidence le sujet supposé savoir [...], et elle met en évidence ce qu’a d’exorbitant, dans sa pratique, cette supposition. Dans sa pratique, elle la dissipe, cette supposition, comme une illusion. [...] C’est un réel d’au-delà du sujet supposé savoir ».

**p. 33 :** « Peu de temps auparavant, [...] Lacan avait approché comme une sorte de premier réel, qu’il formulait : *il n’y a pas de rapport sexuel*, et déjà en disant cela, il isolait un trait contrevenant à l’idée qu’il y a du savoir dans le réel. Les planètes savent à quelle distance, elles doivent se placer les unes des autres, mais chez les corps parlants, on ne sait pas, ça n’est pas écrit. Les corps parlants ne savent pas ce qu’ils ont à faire dans le registre de la gravitation sexuelle. »

**p. 33 :** « Lacan traduisait l’absence de rapport sexuel [...] comme une déchirure du réel, il a écrit un trou dans le réel. Je cite, des *Autres écrits*, son petit écrit : “L’éveil du printemps” : *Freud a repéré que ce qu’il appelle la sexualité fait trou dans le réel.* »

« Le réel borroméen, le réel extérieur au symbolique, c’est [...] la généralisation de ce trou, du trou que Lacan a d’abord approché au niveau de la sexualité. »

« C’est cette généralisation que comporte l’énoncé, surprenant, qu’on trouve dans le Séminaire du *Sinthome* : *Le réel est sans loi, il ne se relie à rien.* [...] C’est un réel où il n’y a pas du tout de rapport. C’est l’amplification de ce qui a d’abord été approché dans cette déchirure au niveau sexuel. »

**p. 34 :** « Nous savons, que pour Lacan, l’image du corps c’est le modèle de l’image du monde. Mais l’accent que place la perspective borroméenne est distinct, [c’est] que le corps fonctionne tout seul, sans que nous ayons le moindre enseignement sur ce fonctionnement ».

« Tout ce que Lacan formule sur le corps vise à le constituer comme une entité isolée, si je puis dire. Et c’est pourquoi l’argumentation se tisse autour de cette phrase centrale : *le corps nous est étranger.* »

**p. 34 :** « Et c’est cet accent que Lacan retiendra quand il rédigera sa conférence “Joyce le symptôme”, et quand il dira : *l’homme a un corps, il ne l’est pas.* Qu’est-ce que ça veut dire, à quoi ça tend ? Ça tend à une disjonction du corps et de l’être. Cette disjonction est fondamentale, puisque dans la pensée d’avant le nœud, on identifie l’être et le corps. »

« C'est aussi ce qui est formulé dans *Encore*, l'être, c'est un corps, le corps est le premier abord de l'être. »

« Et précisément la perspective borroméenne, si elle introduit l'avoir, c'est pour disjoindre l'être et le corps, de telle sorte que la doctrine borroméenne défait, ce que Lacan appelait son hypothèse – que l'individu affecté de l'inconscient est le même que le sujet du signifiant – pour disjoindre le corps et le symbolique, de telle sorte que la conjonction devient un problème plutôt qu'une hypothèse ou un mystère. Et c'est pourquoi Lacan dira le *parlêtre*. »

**p. 34 :** « Le *parlêtre* c'est exactement un être non aristotélien, un être qui ne tient pas au corps, un être qui ne reçoit pas son être du corps qu'il serait, mais qui le reçoit de la parole, c'est-à-dire du symbolique. Le *parlêtre* a un corps, il ne l'est pas, et c'est pourquoi, il peut le laisser tomber et c'est ce que Lacan ira chercher dans l'exemple de Joyce. »

**p. 35 :** « L'image du nœud fascine, parce qu'elle impose l'idée d'un nouvel ordre, mais l'essentiel, c'est que les ronds ne soient pas attachés. Ce qu'on trouve dans le Séminaire du *Sinthome*, c'est la catégorie du détachement. Le corps détaché chez Joyce est le *sinthome* ».

« Le *sinthome* dont Lacan traite à partir du cas Joyce, c'est exactement un *sinthome* détaché de l'inconscient. On a répété la phrase selon laquelle Joyce est désabonné de l'inconscient. Qu'est-ce que ça dit, sinon que l'inconscient peut être détaché du symptôme ? »

« Si Lacan peut dire que Joyce donne l'abstraction du *sinthome*, c'est dans la mesure où d'un côté il est désabonné de l'inconscient, il ne se prête pas à la lecture analytique et que pourtant, on doit supposer sa jouissance. »

« C'est très important cette disjonction de l'inconscient et de la jouissance. [...] Il y a analyse quand on peut recourir au sens pour résoudre cette jouissance. Interpréter l'inconscient, faire exister l'inconscient en l'interprétant, suppose de mettre de la vérité dans le coup, une vérité certes spéciale, particulière. »

## Leçon du 15 décembre 2004

**p. 41 :** « Le dernier enseignement de Lacan [...] est plus réaliste de ne pas se régler sur le langage mais sur la langue, conçue comme une sécrétion d'un certain corps, et de s'occuper moins des effets de sens [...] que de ces effets qui sont affectés. »

« Le *sinthome* désigne précisément ce qui, du symptôme, est rebelle à l'inconscient ; ce qui, du symptôme, ne représente pas le sujet ; ce qui, du symptôme, ne se prête à aucun effet de sens [...] qui délivrerait une révélation ».

« Ce que j'ai appelé "l'esprit des nœuds" [est] en référence en sourdine à *L'esprit des Lois*. Évidemment, ça n'est pas tout de suite perceptible ».

**p. 41-42 :** « L'esprit des nœuds, c'est essentiellement le rappel de la disjonction qui fonde le nœud, la disjonction du symbolique, du réel et de l'imaginaire. C'est-à-dire le rappel que l'homme est composite, que ce n'est pas une substance, que ça n'est pas un être qui tient au corps ; ça n'est pas un être aristotélicien. »

**p. 42 :** « Composite veut d'abord dire qu'on opère avec un prisme. Le nœud, c'est un prisme, qui analyse, et qui distingue l'individu et le sujet, et qui met un point d'interrogation sur ce qui, pour lui, fait le réel, et qui suppose que ce qui lui donne une substance, c'est le *sinthome*. »

« Sur la piste de Joyce, ce qu'on rencontre d'abord c'est l'énigme [...]. C'est-à-dire un dit, dont on ne sait pas ce que ça veut dire. L'énigme comporte qu'il y a une certaine conjonction du symbolique et du réel qui se traduit dans l'imaginaire par la perplexité ».

« L'empire du signifiant-maître ne vous appelle qu'à l'identification ».

**p. 43 :** « Croire qu'il y a du sens dans le réel, c'est-à-dire que le symptôme veut dire quelque chose [...] c'est le contraire de l'art, c'est le contraire du savoir-faire ».

« Certes, il y a un fondement à ce vouloir dire du symptôme. Le fondement, c'est qu'il y a dès l'origine un rapport avec la langue. La langue pour chacun, souligne Lacan, est quelque chose qui est reçu, et non pas appris. La langue, c'est une passion, c'est souffert ».

**p. 43 :** « Il y a une rencontre entre la langue et le corps et de cette rencontre, naissent des marques, qui sont des marques sur le corps. Ce que Lacan appelle le *sinthome*, c'est la consistance de ces marques. Et c'est en quoi il peut réduire le *sinthome* à être un événement de corps, quelque chose qui est arrivé au corps du fait de la langue. Cette référence au corps, enfin, elle est inéliminable de l'inconscient. »

**p. 43 :** « Le rapport au corps, en tant que tel, c'est ça que veut dire la disjonction des trois ronds de ficelle, le rapport au corps n'a rien à faire avec quoi que ce soit qui permet de définir le sujet. »

« Qu'est-ce qui en donne le sentiment dans la langue ? Ah ! c'est à ça que je voudrais arriver, à l'illisible, à ce qu'on ne sache pas ce que ça veut dire. C'est à cette condition qu'on pourrait avoir le sentiment d'une jouissance propre au *sinthome* qui exclut le sens. »

## « Notre sujet supposé savoir » 2006

<http://ampblog2006.blogspot.com/2007/01/notre-sujet-suppos-savoir.html>

« Pour qu'il y ait psychanalyse, il faut qu'il soit licite, permis – et c'est ce qui heurte les pouvoirs établis d'autres discours –, de porter atteinte au signifiant-maître, de le faire déchoir, de révéler sa prétention à l'absolu, comme un semblant, et lui substituer à sa place ce qui résulte de l'embrayage du sujet de l'inconscient sur le corps, à savoir ce que nous appelons avec Lacan l'objet petit a. »

« Quand elle donne sa pleine puissance, la psychanalyse fait, pour un sujet, vaciller tous les semblants et organise leur déflation méthodique, y compris le semblant dont elle-même procède comme sujet supposé savoir [...]. Ce qui libère un signe d'ouverture, peut-être d'inventivité ou de créativité, qui est à rebours de la sentence du festin de Balthazar. Ce qui émerge au mieux, c'est un signe qui dit : *"Tout n'est pas écrit."* »

« Notre art du sujet supposé savoir fait objection au discours contemporain du maître, dans la mesure même où son discours désormais – c'est un déplacement par rapport au maître traditionnel – prend ses assises du savoir mis en position de semblant absolu. C'est ça qui est nouveau, parce que maintenant, de ce savoir semblant absolu, nous en sentons le poids, la presse, l'insistance. Le savoir semblant absolu est ce savoir chiffré, numérique, dont nous sommes assaillis. On interroge de nos jours inlassablement, et de toutes parts, le sujet supposé savoir, pour lui faire, si je puis dire, cracher du nombre. »

« Nous sommes entrés en guerre. Nous sommes entrés – il a fallu nous en apercevoir – dans une guerre du savoir, une guerre entre les sujets supposés savoir. Il y a notre sujet supposé savoir et il y a le leur. Et l'enjeu est vital pour nous, car le sujet supposé savoir, c'est le nom de l'inconscient en tant que transférentiel. Il n'y a pas l'inconscient d'abord et puis le transfert. La position même de l'inconscient, sa position opératoire, tient au transfert comme transfert de savoir. »

« Quand le maître d'aujourd'hui exige transparence et traçabilité, que pouvons-nous alléguer sinon l'opacité nécessaire à notre pratique, et que l'inconscient, qu'est-ce donc sinon une rupture de traçabilité, un dépistage, ou, comme disait Lacan, une méprise ? Eh bien, la maîtrise n'a que mépris pour la méprise. »

« On sait que bien des analystes ont déjà cédé à l'esprit du temps, en criant à tue-tête que l'inconscient freudien avait une réalité traçable au niveau neuronal – on attend de le repérer à l'IRM. C'est à nos yeux une voie de perdition où l'inconscient, bien entendu, est d'emblée escamoté. »

## Leçon du 14 novembre 2007

p. 3-4 : « Il y a en effet eu un moment où on s'est mis à désirer le "nouveau." [...] Le "nouveau", ça dure de moins en moins longtemps. Il y a quelque chose qui s'est accéléré dans le statut même du "nouveau", le *nous-veaux*, si je puis dire, que nous sommes à suivre, nous, comme des veaux, comme des veaux menés à l'abattoir. »

p. 10 : « L'analyse, c'est comme une sorte de retraite, vous êtes en retraite anticipée. Vous descendez du train, vous restez dans la salle d'attente, les trains passent. »

p. 11 : « Le moment où Baudelaire parle de la brutale dictature du temps, c'est le moment où la production prend les commandes de la civilisation et, du coup, la civilisation devient beaucoup moins civilisée ».

p. 14 : « *Par les temps qui courent*, [...] et là mon association d'idées est la suivante [...] ce qui m'est venu c'est : "*le désert croît*" [...]. Ce "*le désert croît*", c'est le désert de la quantification, c'est le désert de la dévastation, de ce que Heidegger appelle très bien la désolation, et il écrit [...] : « *La désolation de la Terre, de s'accompagner de l'atteinte du plus haut standing de vie de l'homme et aussi bien de l'organisation d'un état de bonheur uniforme de tous les hommes* ».

p. 15 : « Aujourd'hui, ce qui est attendu de nous, ça n'est [...] que l'action, l'action lacanienne. Aujourd'hui le discours de la quantification, de façon parfaitement explicite, cherche à s'emparer des émotions. [...] C'est s'emparer au tréfonds de l'être de la tristesse, et de recouvrir cette émotion intime d'une base infecte. »

## Leçon du 21 novembre 2007

p. 19 : « Je suis contre le fanatisme du chiffre ».

p. 19 : « Nous allons vers la désertification. C'est, si on veut cuber ça, c'est une protestation romantique. [...] Si je puis employer un langage marxiste ou un langage syndicaliste, c'est cela qui nous permet aujourd'hui l'unité d'action avec les humanistes : *L'homme contre le chiffre*. »

p. 20 : « Qu'appelle-t-on penser ? C'est une question philosophique mais qui a, évidemment, tout un écho clinique. »

p. 20-21 : « [À propos de la thèse de Deleuze, *Différence et répétition*, et son chapitre sur "l'image de la pensée"]

Il oppose [...] deux images de la pensée. Il procède par une antithèse de professeur, mais très efficace. D'un côté, l'image contemplative de la pensée. [...] Une image sereine de la pensée, une image qui est de l'ordre de la reconnaissance. [...] C'est la pensée en tant que double de la réalité, en tant qu'elle épouse la réalité et où son idéal – pour le dire en anglais *to fit* – est d'épouser les formes, c'est du sur-mesure. [...] C'est la pensée en tant qu'elle est faite d'enchaînements ».

« Et, de l'autre côté, il y a autre chose [...] : il y a des choses qui *forcent* à penser. [...] Ça vous force à penser parce que vous achoppez précisément. Et là, ce ne sont plus les images d'ordre et de conciliation et de réconciliation. Deleuze ne dit pas *reconnaissance*, il dit *réconciliation* [...]. C'est justement quelque chose qui ne ressemble à rien et qu'on ne peut pas reconnaître [...] et qui, donc, joue le rôle de cause, au sens de Lacan, de cause de la pensée ».

p. 22 : « Deleuze repère ce qui fonctionne [...] comme cause, petit a de la pensée, et qui est toujours lié à un achoppement, une déchirure de l'image contemplative, de l'image sereine de la pensée. »

p. 26 : « J'ai interviewé [...] le biologiste Jean-Didier Vincent, qui vient de sortir son *Voyage extraordinaire au centre du cerveau* qui est avant tout, entre parenthèses, un voyage extraordinaire au centre de son cerveau à lui, mais qui est un cerveau très distrayant, on ne s'ennuie pas une seconde. »

« Pour l'introduire, ce sont des réflexions sur l'inconscient et sur Freud. Il commence par expliquer son voyage à Vienne, en amoureuse compagnie, et par vous raconter un de ses rêves. [...] Il ne s'oblige pas à afficher les signes convenus de la scientificité. C'est aussi quelqu'un qui, en passant, parle du génie de Freud et de Lacan mais c'est pour qu'on n'aille pas lui chercher noise ! »

p. 27 : « [Le *cognitivisme*], c'est une doctrine d'imposture ».

« Ils ont réussi à arracher à l'État des milliards d'euros pour construire une usine à gaz qui s'appelle *NeuroSpin*. [...] On va regarder quelles sont les aires du cerveau qui s'allument quand il y a ceci ou ça, et ça va donner des résultats formidables, parce qu'on saura déterminer exactement quelles couleurs il faut donner au paquet de lessive pour qu'on ait encore plus envie de l'acheter. C'est écrit. Et en même temps, on vous promet que ça va vous donner les lois de la pensée ! [...] C'est une capture par l'imaginaire. Ils sont fascinés parce que, en effet, on a accès à des images qu'on n'a jamais vues. »

**p. 28 :** « Il faut rentrer dans les médias, parce que sans ça, on entre pas dans la *Wirklichkeit*, c'est comme ça. [...] Il faut entrer là si on veut que la pensée, ça ne soit pas une vapeur, que la pensée soit une force matérielle ».

« Et la pensée, c'est du symbolique, et c'est pourquoi je vous renvoie au début du texte de Lacan "Télévision" : *ne pas confondre la pensée et l'âme*. L'âme, selon la définition de Lacan est aristotélicienne. C'est le double du corps, c'est la forme du corps. Et franchement, il n'y a pas un mot dans le dernier livre de Jean-Didier Vincent qui dépasse ça. »

« Ce qu'il trouve avec son *Voyage extraordinaire au centre du cerveau*, c'est, entre guillemets, "l'âme comme forme du corps", et comment ça se passe en séquences, avec des circuits, hypothalamus, etc., éléments dont ne disposait pas Aristote, mais c'est dans le même cadre. C'est d'ailleurs pour ça qu'il a tellement de mal à situer le sexe, parce que pour lui, le sexe, c'est une affaire d'âme et de corps, au sens aristotélicien. »

**p. 29 :** « Le *Voyage extraordinaire au centre du cerveau* [...] bien sûr qu'on y trouve des choses merveilleuses, mais il est surtout extraordinaire par tout ce qu'on ne trouve pas au cours de ce voyage. Et comment trouverait-on le rapport sexuel ? Il n'existe pas. Alors, vous ne pouvez pas faire un voyage extraordinaire au centre du rapport sexuel ! [...] La phrase de "Télévision", qui dit bien ça, c'est : *la pensée est dysharmonique quant à l'âme*. La pensée n'est pas en harmonie avec l'âme, c'est une autre fonction qui désorganise les fonctions de l'âme-corps ».

« Et c'est pourquoi, malgré tout [...] dans son système, il n'arrive pas vraiment, le désir sexuel. Ça ne s'inscrit pas bien à côté des circuits hypothalamiques du désir de manger, ça ne marche pas [...] au niveau de l'hypothalamus. Engageons-nous : ça ne fonctionne pas de la même façon ».

« Alors, maintenant, la pensée. À cet égard, ce que Lacan appelle la pensée, la pensée, c'est du signifiant. Et, là, prenons au sérieux le terme dont Lacan épingle le signifiant, même dont il épingle le signe comme tel, à savoir le chiffre. Le mot qui a toute raison de nous retenir étant donné que nous faisons campagne contre le chiffre. »

**p. 30 :** « Lacan souligne, dans "L'introduction à l'édition allemande des *Écrits*" [...] l'ambiguïté du mot *chiffre*, disant : *là, il y a une embrouille* et, en effet, c'est une ambiguïté féconde, puisque *chiffre* au départ, ça désigne le brouillage du signifiant. Un message chiffré, c'est un message [...] dont on ne sait même pas comment il est construit, dont la syntaxe et le vocabulaire n'apparaissent pas, où le signifiant est opaque. »

« Or Lacan formule [...] : *le chiffre fonde l'ordre du signe*. Ah ! Ce n'est pas le chiffre contre lequel on appelle à la révolution, à la révolte. Le chiffre dont il s'agit, c'est le chiffre en tant que cryptage. [...] Le principe du chiffrage, c'est la substitution ».

« Quand Lacan dit le chiffre fonde l'ordre du signe, c'est dire le signe est fondé par la substitution. Le signe est ce qui est substituable. Et d'ailleurs Lacan [...] dit : *le signe du signe*, ce qui fait qu'un signe est un signe, *c'est que n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre* [...]. Ce qui l'occupe, c'est que précisément l'inconscient est une machine à chiffrer ».

**p. 31** : « Ce que dit Lacan, c'est que tout signe est un chiffre, d'emblée, c'est que tout signe comporte une opacité. Et ça, c'est la façon d'attraper le signifiant, il me semble, quand on est analyste ».

« Il faut apprendre à lire entre les lignes. Et, d'ailleurs, c'est toujours d'actualité ».

## Leçon du 28 novembre 2007

**p. 33** : « La psychanalyse est quand même fondée sur la langue, sur le fait qu'il y a un animal qui fait des bruits de bouche et que ces bruits de bouche – comment le dire simplement ? – sont autre chose que des pets ».

## Leçon du 12 décembre 2007

**p. 66** : « Il faut l'acte, explique Lacan. Là où il y a acte, il faut que l'inconscient soit fermé. Un vrai acte est corrélatif de la fermeture de l'inconscient, c'est en ce sens qu'il peut parler d'acte analytique. Et ça vaut pour tout acte. Si vous faites des lapsus, des actes manqués, une erreur de calcul, c'est que ça s'est rouvert. »

**p. 67** : « Le silence est assourdissant, pour l'instant, alors que se met en place *la grande machine à décerveler*, comme disait Jarry ».

## Leçon du 16 janvier 2008

**p. 80** : « La faiblesse de la polémique, c'est qu'elle est animée par un esprit d'indignation qui ne peut être fondé que sur un préjugé. Et, dialectiquement, si je puis dire, ça doit être suivi par l'élucidation ce qui suppose l'acceptation de ce qui est, au titre de faits. »

**p. 81** : « Nous sommes plutôt tentés d'incarner la domination, aujourd'hui, dans un discours, plutôt que dans un *Un*. Ce qui s'est présenté, sous les aspects polémiques, c'est la notion que ce discours dominant était celui de la quantification ».

« Le domaine de la science est celui de la quantité, c'est-à-dire, disait [Lacan], de ce qui est commun à des choses différentes. Cela met en valeur, en effet, ce que l'optique quantitative efface des différences par quoi on voit ce qu'elle a, si je puis dire, de progressiste. Elle est habitée par un certain *tous pareils*, spécialement manifeste dans la pratique de l'élection politique : un homme, une voix ; et, à certains égards, la montée en puissance de l'organisation démocratique de la société s'inscrit dans le discours de la quantification. »

**p. 81-82 :** « On ne date pas le discours de la science du commencement de la secte des mathématiciens, on le date du moment où les mathématiques ont eu une incidence sur la nature, c'est-à-dire qu'on date le discours de la science de la physique mathématique, de la conjonction entre mathématique et nature ».

« C'est [...] la place donnée au dit de Galilée : *la nature est écrite en langage mathématique*, ce qui a pour conséquence [...] de transformer la nature en réel et de la transformer en un réel qui contient un savoir. C'est ainsi que Lacan place le savoir scientifique comme savoir dans le réel. Évidemment ça n'est pas le réel, si je puis dire, d'au-delà. [...] ça n'est pas le réel ininscriptible au symbolique, que Lacan dégagera du pas d'après. »

**p. 83 :** « Il y a évidemment les incidences sur la société et il semble qu'il devient de plus en plus perceptible que les remaniements de la société sont à rapporter au développement et à l'accélération du discours de la science ».

**p. 84 :** « Ça prend forme de domination [...] sous les aspects de la quantification, de la demande de quantification, de quantification universelle. Cette demande de quantification universelle touche par exemple, très profondément – ça nous bouleverse, ça nous indigne – l'enseignement supérieur et la recherche. [...] C'est un combat qui nous installe dans une position de *retardateurs* ».

**p. 85 :** « L'homogénéité, à certains égards, apporte la paix. Le langage mathématique apporte la paix. La démonstration est supposée apporter la paix, puisque quand elle est impeccable, on n'a plus qu'à s'incliner. C'est une forme de domination pacifique de la démonstration ».

« La psychologie [...] n'a pas affaire à un réel. Elle est donc extraordinaire plastique et, constatant le mépris dans lequel elle était tenue comme discipline, c'est un vrai caméléon, elle a décidé d'adopter les atours du discours de la science ».

**p. 86 :** « S'il y a ces magazines [...] c'est que ça s'achète, c'est-à-dire que [...] l'homme contemporain aime à s'imaginer être une machine. À force de produire des machines, de manier des machines, d'être l'interlocuteur de machines, quelque chose s'est produit qui est de se prendre pour une machine ou d'aimer être traité comme une machine ».

« Nous sommes à l'ère de *l'homme de quantité*. L'homme de quantité, ça va jusqu'à la masse [...]. On voit bien que ça met en question ce que nous appelons avec Lacan le signifiant 1,  $S_1$  ».

**p. 86 :** « Le  $S_1$  [...] est quand même la forme initiale que Lacan a choisie comme indiquant, indexant le maître, c'est l'insigne, l'insigne unique, qu'on peut à l'occasion imaginer par des attributs du pouvoir : le sceptre, la couronne, le trône, mais aussi par des mots, [...] tenus pour absolus et qui s'imposent dans une sorte de sidération. »

« C'est la phrase [...] de la page 808 des *Écrits* : "Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité." Et si on prend, dit-il, un signifiant comme l'insigne de cette toute-puissance, c'est le trait *unaire* [...] qui est le noyau de l'Idéal du moi [...]. *Unaire*, ça veut dire *pas deux*. Il n'y en a pas deux pareils, et le signifiant-maître comporte cette exclusion du deux. L'exclusion du deux veut dire qu'il n'est pas comparable. Il n'est pas comparable, il n'est pas homogène, il est absolu, c'est-à-dire séparé ».

**p. 87 :** « Cet *au-moins-Un* ne se soutient qu'à part de tous les autres, se soutient comme inhomogène, précisément – L'homogène est du côté du *pour tout x* – et donc, au fond, se place comme l'incomparable ».

« La promesse du discours analytique est [...] le contraire du discours de l'évaluation, c'est : *tu ne seras pas comparé* ».

« Une fois que le discours analytique est installé, le sujet est incomparable ».

« Autant l'évaluation dévalue, autant le discours analytique tout naturellement, structurellement, valorise le sujet ».

« Que l'homme commence avec la comparaison et donc l'humanité débouche tout naturellement dans l'évaluation ».

**p. 88 :** « Le discours de la quantification trouve à s'incarner, à se monnayer [...] dans le marché. [...] Dans [ce] contexte [...] on comprend le dit énigmatique de Lacan dans son tout dernier enseignement : *la psychanalyse doit être une pratique sans valeur*. [...] Elle dit : c'est une pratique qui doit échapper à l'échelle de valeurs et au discours de la quantification. »

« Aujourd'hui, on constate quand même très largement, une éclipse, une éclipse sinon une disparition totale, définitive du maître comme incarné dans le signifiant-maître. »

« On adopte, dans la disparition de l'inhomogène, le style de la série. Dès lors le maître, ça n'est plus l'Un, ça serait plutôt le multiple ».

**p. 88** : « Nous avons affaire à une transformation du rapport du sujet à l'être ».

**p. 89** : « Désormais, le chiffre, le chiffre de quantification, le chiffre est la garantie de l'être. C'est l'incidence de la science sur l'ontologie. »

« L'utopie autoritaire est devenue la production normale du comité d'experts ».

« Le cognitivisme, la cognition, c'est à mettre en série avec ce qu'on appelait la connaissance et ce que Lacan et nous-mêmes, nous appelons le savoir. »

« Ce qu'on appelle la cognition, ce n'est pas si loin de ce que Lacan appelait le savoir. Simplement, sous toutes réserves, mais enfin c'est aussi supposé constitué, du représentable sous la forme d'éléments discrets. »

« Seulement il s'y ajoute la supposition que l'homme est tout savoir, c'est-à-dire que tout ce qu'il en est de l'homme, si c'est le terme de référence, passe sous cette forme. C'est-à-dire le point de vue cognitif, c'est celui de l'homme computationnel. »

« Le cognitivisme, c'est l'idéologie, ou c'est la croyance, parce qu'il faut bien dire qu'à ce niveau-là, c'est une orientation fondamentale, ce n'est pas une démonstration, c'est la croyance que l'homme est une machine qui traite de l'information. »

**p. 89-90** : « Le résultat, c'est l'identification de l'homme à la machine, à la machine informatique, la machine à information [...]. C'est une identification qui ne répugne pas. Pouvoir être chiffré, être une réalité chiffrable, ça vous ancre dans l'être ».

**p. 90** : « Si l'amour, vraiment, c'est corrélatif de 40 % de sérotonine en moins, eh bien c'est que l'amour, ça existe vraiment ! »

« Il y a un certain épanouissement de la personnalité, en tant que personnalité non pas qualifiée, mais quantifiée : je suis une personnalité quantifiée. Il y a là un type d'épanouissement qui est d'un modèle assez différent de ce qu'on envisageait auparavant. »

« Alors [...] tout ça n'a connu ce développement extraordinaire et maçonné notre maître actuel que parce que ce matérialisme mécanique qu'était le cognitivisme a trouvé son objet majeur : le cerveau et, donc, en effet, on conclut que c'est là que ça se passe, c'est Le lieu. »

« Le lieu qui est en effet un lieu carrefour. Lacan parlait du carrefour cé ré bral, le cerveau est un carrefour. »

« Et grâce à [...] l'imagerie par résonance magnétique qui permet d'imager l'activité neuronale, nous sommes dotés aujourd'hui d'un très puissant imaginaire

du symbolique. Il faut le constater, à tel point que maintenant, nous savons que le suffixe-maître, le signifiant-maître, le suffixe-maître, c'est *neuro-*. »

« Hier ou avant-hier, nous avons dans *Le Monde* la *neuro-économie*, avec courbe bibliométrique ; de plus en plus d'universitaires parlent de neuro-économie, c'est un fait. »

« La Fondation Carnegie [...] donne dix millions de dollars et c'est *parti, mon kiki!* [...] Alors ça consiste en quoi ? Cela consiste à observer l'activité électrique du cerveau pendant que vous prenez des décisions d'investissement. »

« Et donc, évidemment, tous les aspects de la vie humaine sont susceptibles d'être ainsi neurologisés, tout ça active le cerveau. »

« Alors [...] la *neuro-psychanalyse* est déjà née [...] la *neuro-psychologie* clinique est née [...] Toutes les activités humaines sont susceptibles d'avoir *neuro-* devant elles. Ne parlons pas de la *neuro-politique* qui doit certainement se pratiquer clandestinement pour savoir pourquoi on choisit un candidat plutôt qu'un autre. »

« Et donc la *neuro-religion* a déjà commencé, puisqu'on observe le cerveau pendant la prière et on constate que ça fait un bien fou aux neurones – il y a eu cette enquête – la croyance en dieu est également susceptible d'être imagée. »

« Et nous avons maintenant [...] – ça a l'air irrésistible – [...] le réel devenu *neuro-réel* ; c'est le neuro-réel qui est appelé à dominer les années qui viennent. C'est à nous de savoir comment faire avec ce neuro-réel. »

## Leçon du 23 janvier 2008

**p. 91 :** « Le chiffre, aujourd'hui, vaut comme garantie de l'être qui a toujours eu besoin d'une garantie. C'est aujourd'hui le chiffre qui fait la différence entre l'apparence, les semblants et le réel. Et il est vain [...] de s'insurger contre, ce serait dresser un barrage contre le Pacifique, alors que cette conception est aujourd'hui commune. [...] Ce n'est là même pas une prophétie, c'est une constatation qui se vérifie incessamment et par rapport à quoi nous avons à ménager sa place à la psychanalyse ».

« Des collègues praticiens [...] l'introduisent sous les espèces propres à ce qu'on appelle le cognitivisme, c'est-à-dire sous les espèces du suffixe *neuro-*, qui est la forme que prend le chiffre quand il vient s'emparer, vient capturer le psychique ».

« Alors je dis le chiffre [...] le mot est lui-même ambigu, puisqu'il emporte avec lui à la fois le sens qu'a le mot quand on parle de message chiffré et le sens du nombre. Et la psychanalyse a partie liée avec le chiffre au premier de ces sens, et ce que j'évoque, c'est la domination du nombre, la mystérieuse domination du nombre sur les esprits. »

« On nous explique que le XXI<sup>e</sup> siècle verra l'affirmation de la science mathématique de la pensée et cela, à partir de l'étude d'un organe du vivant qui est le cerveau. »

« C'est pourquoi ce que le cognitivisme appelle, curieusement – c'est le pluriel qui est curieux – “les sciences cognitives” [...] font partie de la science mathématique de la vie [...] C'est un secteur déterminé des sciences de la vie ».

**p. 91-92 :** « Cela traduit le mouvement qu'on a pu observer dans le dernier tiers du siècle dernier, à savoir [que] la psychologie s'est emparée de la biologie, elle s'est glissée, précisément, dans la neurobiologie. Elle a considéré que le répondant réel de la “*psuchè*” – à quoi se réfère le mot même de psychologie – c'était le cerveau et qu'on pouvait avoir, s'appuyant sur ceci, un accès direct à l'activité cérébrale par le biais de l'imagerie à résonance magnétique, et donc qu'on pouvait reprendre à nouveaux frais l'observation psychologique. »

**p. 92 :** « Donc le premier postulat, le premier axiome, c'est que le psychique est cérébral et, à partir de là, le cognitivisme se développe comme une philosophie de la neurobiologie, ouvrant des perspectives, faisant des promesses, des promesses d'épuisement, qui sont certainement qualifiées, c'est-à-dire modérées par la considération de la complexité de l'architecture cérébrale, mais qui prolongent les résultats dans des anticipations merveilleuses. »

« Alors d'un côté, c'est une philosophie, pour ne pas dire une idéologie, et d'autre part, le cognitivisme apporte à la neurobiologie et à l'observation des images, des questions psychologiques, à savoir : *que se passe-t-il dans le cerveau ?* [...] On peut, en effet, moissonner quantité de faits d'observation. [...] À partir de ces faits d'observation, on *infère* des processus mentaux qui seraient en cause et qui rendraient compte des observations. »

« Autrement dit, la psychologie est passée de l'observation des comportements à l'observation des neurones. Et elle ne renie pas son origine behavioriste ou pragmatiste, au contraire, elle pense poursuivre le même programme avec un instrument nouveau [...] l'IRM – l'imagerie à résonance magnétique – qui est son outil, l'outil essentiel de ses investigations. »

« Il s'agit d'une volonté. Une volonté anime le cognitivisme, celle de démontrer que la réduction de la réalité humaine au cerveau est légitime ; que l'homme est essentiellement un cerveau et que le cerveau est une machine à traiter de l'information ».

« On ne voit pas que la puissance du suffixe *neuro-* soit bornée par le domaine de la statistique. Rien n'empêche de descendre au un par un. [...] Nous allons voir prochainement une neuro-psychologie clinique. Au lieu de simplement avoir recours au grand nombre, on fera la description de l'activité cérébrale d'un sujet. »

« Toutes les pratiques auront bientôt une alternative cognitiviste qui rabattra leur façon de faire, leur perspective, sur l'observation cérébrale. »

**p. 92-93 :** « Nous sommes désormais entrés dans le monde annoncé par Nietzsche dans son *Zarathoustra*, c'est-à-dire le monde du "dernier homme" ou "des derniers hommes". »

« Je tenais donc cette année à faire un sort à ce passage qui figure dans le cinquième paragraphe du prologue de *Zarathoustra*. »

« Zarathoustra sort de sa grotte et vient parler au peuple. Et il parle au peuple, dit-il, de ce qui est le plus méprisable. [...] Il vient parler au peuple au nom de valeurs que l'on peut dire aristocratiques, de valeurs qui ne sont pas étalonnées sur une échelle, des valeurs qui sont absolues et il oppose ce qui est honorable et ce qui est méprisable. Et, au fond, ce qu'il considère comme le plus méprisable, c'est l'homme qui, une fois pour toutes, a cessé de se référer à cet absolu des valeurs et c'est ce qu'il appelle le "dernier homme" [...] Voilà, la dernière figure de l'humanité que nous offre son histoire, à moins de l'émergence bien problématique de ce qu'il appelle par ailleurs "le surhomme", celui qui s'arrache à ce statut de dernier homme. »

« Il le décrit comme [...] le temps du non-désir, pour autant que le désir est toujours dépendant d'un élément qui n'est pas homogène, alors que la demande a essentiellement partie liée avec la quantité. »

« Par excellence, on peut dire que par rapport à tout ce qui est de l'ordre de la création, le cognitiviste qui rabat tous ces phénomènes sur le neuro-réel, incarne assez bien ce dernier homme. *"La terre alors est devenue petite, et sur elle clopine le dernier homme, qui rapetisse tout"* ».

« *"Nous avons inventé le bonheur, disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil. Maladie et méfiance sont à leurs yeux péché"* ».

« On observe [...] la transformation de la maladie en péché au nom de la valeur "santé" ; et on nous explique [...] qu'aujourd'hui pour réussir, l'avenir est au peuple confiant. Ça me paraît tout à fait vérifier la prophétie de Nietzsche [...]. *"Pas de Pasteur, un seul troupeau ! Chacun veut même chose, tous sont égaux ! Jadis tout le monde était fou, disent les plus fins, et ils clignent de l'œil"*. »

**p. 93-94 :** « Dans l'essai néo-conservateur de Fukuyama [...] on trouvait, si mon souvenir est bon, la reprise de ce dernier homme comme l'essence même du citoyen démocratique ».

« Ces derniers hommes, quand Nietzsche en reparle à la fin de *Zarathoustra*, il les fait *adorateurs de l'âne*. [...] On peut ajouter : ils ne jurent que par le nombre. Cette adoration du nombre est prescrite par leur pré-compréhension du monde comme une réalité homogène, une réalité où tout est quantité, y compris la qualité ».

« [Les cognitivistes] se trouvent aux prises avec des "réalités qualitatives", [...] des réalités qui ne se prêtent pas immédiatement à la quantité [...] qu'ils classent

comme émotions [...] : la tristesse, la joie, l'amour. L'opération cognitiviste consiste à les rattacher à des réalités quantitatives. Et [...] on démontre que leur quantification est possible ».

« Là , c'est sur des neurotransmetteurs, demain ça sera [sur] l'activité électrique du cerveau. Peu importe la réalité quantitative à quoi on les rattache, ce qui compte c'est ce rattachement, cette homologation quantitative qui vérifie l'axiome selon lequel *tout est quantité*. »

« Il y a, au départ, une énonciation, il y a un désir qu'il en soit ainsi. Et ce désir [...] est lui-même susceptible d'être interrogé. C'est un désir de maîtrise, parce qu'il y a l'idée qu'on peut agir sur les quantités. On peut augmenter le pourcentage de dopamine, baisser celui de sérotonine. On peut, par des électrodes, agir sur l'activité électrique du cerveau. Donc c'est un désir de maîtrise et on peut dire un désir d'égalité. [...] Ça ouvre sur un monde où les différences ne sont que quantitatives. Et par-là, ça se prête, ça s'offre à la gestion des populations [...], ça paraît spécialement adéquat à l'âge démocratique ».

« À partir du moment où la biologie est devenue moléculaire et mathématique, [...] quelque chose a été franchi dans la logique du vivant qui, aujourd'hui, s'impose par ses conséquences majeures dans l'organisation du monde. »

**p. 95 :** « *Le Décalogue*, c'est quand même la grande formulation de la névrose de l'humanité. Lacan disait jadis que c'était le catalogue des lois de la parole. C'est la formulation de la névrose œdipienne qui a eu un succès sensationnel, sans doute en raison de l'architecture neuronale du cerveau. [...] On vous démontrera sans difficulté en quoi l'Oedipe est spécialement adapté à une frisure du neuronal ».

« *La Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen* [...] n'est [...] pas une déclaration des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen, ça échappe [...] à l'idéologie du donnant-donnant, dont on veut nous faire aujourd'hui l'*alpha* et l'*oméga* du lien social. Si, ça a marqué l'histoire du monde, c'est bien parce que c'est l'affirmation de droits, et que les droits ont ici le pas sur les devoirs. [...] Au fondement de la démocratie, il y a tout de même un absolu qui n'est pas relativisé par l'échange ».

**p. 96 :** « Si on s'interroge sur les ressorts des transformations dans le monde, ce qui pèse quand même le plus lourd, c'est le discours de la science, le plus lourd pour aujourd'hui et pour demain. Et on peut dire que nous sommes à l'époque où c'est tout à fait dénudé ».

« Les progrès du discours de la science et les nouvelles technologies, c'est le domaine de réalité qui rythme les transformations, des transformations qui se transmettent avec une rapidité remarquable à la vie quotidienne et au débat des sociétés. »

p. 96 : « Nous qui sommes les praticiens d'une technologie déjà ancienne, la technologie psychanalytique, nous sommes rejetés, que nous le voulions ou non, dans une position de conservation, sauf à annoncer nous-mêmes des innovations, ce que visiblement nous sommes tentés de faire quand nous touchons à notre dispositif ».

« Nous y touchons, à notre dispositif, par exemple dans des établissements que nous avons ouverts et qui pratiquent des cures à durée limitée [...] Ce qui est le plus frappant, [...] c'est qu'on n'entend plus la critique de déviationnisme. Or le XX<sup>e</sup> siècle a bruisé, dans tous les ordres du discours, des accusations de déviationnisme. C'est que, au siècle dernier encore, l'idée de respecter une orientation initiale ou d'en dévier, eh bien, ça souciait les gens. Et aujourd'hui, on peut dire que [...] l'innovation bénéficie d'un privilège en tant que tel ».

p. 97 : « Que nous voulions ou non, la pratique de la psychanalyse sera amenée à s'engager toujours davantage. Ce qui fera loi, c'est, comme le veut le discours de l'époque, c'est le résultat. Il n'y a pas, il n'y a plus de noblesse dans l'intention, la valeur est concentrée dans le résultat et ça suppose certainement, de notre part, une certaine conversion de notre position. »

p. 97 : « Il faut remonter à l'émergence de la science mathématique de la nature pour saisir les racines de l'emprise contemporaine du nombre. L'élaboration de cette science mathématique n'a pas été le fait [...] du physicien, elle a été le fait de penseurs. C'est ce que remarque Heidegger : à l'époque tous les chercheurs étaient philosophes ».

« Alors c'est là qu'il ne faut pas être positiviste. Le positivisme, c'est la conception selon laquelle, si je résume, un fait est un fait. Le positivisme, c'est la croyance à l'absolu du fait et alors les concepts apparaissent, dit Heidegger, comme de simples expédients. »

« En revanche, ce dont témoigne l'élaboration même de la science mathématique de la nature, c'est de la relativité du fait au concept. Comme le dit Heidegger : un fait n'est ce qu'il est qu'à la lumière du concept qui le fonde. Cet énoncé pourrait être de Canguilhem. C'est un énoncé, un principe d'épistémologie qu'il faut bien entendu appliquer, mettre en œuvre aussi quand nous nous interrogeons sur l'émergence et l'affirmation de la perspective cognitive et de la volonté qui l'anime. »

« Qu'est-ce qui fait la différence entre le discours de la science tel qu'il émerge au XVII<sup>e</sup> siècle et ce qui était la science dans l'Antiquité ou au Moyen Âge ? Il est frappant que [...] pour ce qui est de l'observation, [...] de l'expérimentation [...] et même de la mesure chiffrée, ce n'est pas ce qui fait la différence. [...] La différence est dans une autre attitude à l'endroit du savoir dont le caractère fondamental est ce que Heidegger appelle sa *prétention mathématique*. »

**p. 97-98 :** « Heidegger nous présente une lecture [...] du *ta mathemata* des Grecs. Qu'est-ce que c'est que *ta mathemata* ? C'est ce qui peut être appris et par-là, ce qui peut- être enseigné. [...] Lacan [...] a francisé *ta mathemata* en disant le *mathème* et en le définissant à la grecque comme ce qui peut être enseigné ».

**p. 98 :** « Lacan était conduit à dire que ce qui peut être enseigné par excellence de la psychanalyse, c'est un certain nombre de formules d'allure mathématique. Il a inventé de populariser le terme de mathème au moment où il mettait au tableau ses schémas des discours, schémas permutatifs de symboles d'allure mathématique. Donc il a lui-même élaboré une pseudo-mathématique de la psychanalyse [...] pour se conformer au *requisit* kantien [...] tout en logeant la psychanalyse sur la marge de la science ».

**p. 98-99 :** « Il ne s'agit pas seulement d'apprendre le maniement des choses, leur usage ; mais il s'agit, invente-t-il [*Heidegger*], dans *le mathématique*, de porter à la connaissance ce que depuis toujours nous savons et donc ce que, d'une certaine façon, nous portons déjà en nous-mêmes ».

« Le débat des platoniciens et des empiristes pour savoir si le nombre est inné ou s'il vient de l'expérience, cette question continue d'être tout à fait d'actualité pour la psychologie cognitive qui aimerait pouvoir démontrer les fondements de l'arithmétique dans la vie mentale. »

« Il s'agit pour Heidegger, au départ, dans le mathématique, de ce que nous pouvons apprendre au contact des choses, mais sans que ce savoir, nous l'ayons extrait des choses. Et, par-là, le mathématique serait le présupposé de tout savoir et le nombre serait venu à représenter le mathématique par excellence en ce sens là. »

**p. 99 :** « La version lacanienne concernant le nombre est de faire des nombres une exception dans le symbolique, c'est d'énoncer : *les nombres sont du réel*. Quand Lacan dit : *les nombres sont du réel*, ça veut dire : *ils ne sont pas de l'imaginaire, mais ils ne sont pas non plus du symbolique*. »

« On peut dire que ce ne sont pas des signifiants pour autant qu'un signifiant est fait pour porter des significations [...]. Les signifiants sont supports d'imaginaire. »

« Si on veut en faire des signifiants, alors ce sont par excellence des signifiants sans signifié. »

« Il est arrivé à Lacan d'appeler désespérément de ses vœux un signifiant nouveau, un signifiant nouveau qui n'aurait pas de signification et qui néanmoins opérerait. Eh bien on peut dire que le nombre fut jadis un signifiant nouveau, opérant sans signifié. »

« C'est cette vacuité de la signification du nombre qui, sans doute, encourage à l'idéologie de l'objectivité du fait chiffré. »

« C'est ainsi même que le nombre, qu'un chiffre est accrédité comme étant en lui-même sans signification, y compris quand il est issu de biais extrêmement marqués. »

« L'incidence de ces signifiants sans signifié que sont ces chiffres est de nature à faire virer les significations du discours d'une façon tout à fait immédiate ».

« Lacan corrige cette assertion en disant que – ce n'est pas tout à fait clair – les premiers nombres ont quand même un sens ; et on doit entendre ici l'essence mythologique qui affecte le nombre ».

**p. 100 :** « Lacan étend cette absence de sens à la science elle-même, jusqu'à énoncer que la science n'a aucune espèce de sens, comme le monde. Il reste en cela fidèle à l'énoncé de Bertrand Russell [...] que Lacan a cité plusieurs fois : *le mathématicien ne sait pas de quoi il parle*. Il manie, au fond – traduisons ça ici - il manie les nombres comme étant du réel ».

« Je voulais [...] au moins signaler ce que on peut tirer d'un texte [...] qui est la "Leçon inaugurale au Collège de France" de la première chaire de science cognitive qui ait jamais été créée, chaire de psychologie cognitive expérimentale. Le cognitivisme a trouvé, en 2006, une consécration universitaire par l'accession de Monsieur Stanislas Dehaene à la chaire, qui est sans doute la chaire de Jean-Pierre Changeux, neurobiologiste, sa chaire transformée pour son élève Stanislas Dehaene. Il est frappant que Changeux n'ait pas tellement voulu que ses élèves biologistes accèdent au Collège de France, il les a doublés en adoubant un psychologue, un psychologue de formation mathématicien, Stanislas Dehaene, dont la leçon inaugurale me paraît être une mine pour situer au plus haut niveau, le discours cognitiviste ».

**p. 100 :** « S. Dehaene commence par rappeler la définition par William James de la psychologie comme la science de la vie mentale. Il s'en recommande et ça rend d'autant plus frappant le titre de sa leçon inaugurale, "Vers une science de la vie mentale" ».

« Et donc on est passé de W. James à S. Dehaene [et] de *la* science de la vie mentale à *une* [science de la vie mentale] – et c'est un mouvement qu'on observe d'ailleurs tout au long de cette leçon inaugurale. [S.D.] ne dit pas qu'il va trouver *les* lois de la pensée, il dit *des* lois de la pensée. Et ainsi de suite. On a cette curieuse baisse de tonalité en même temps qu'on a l'affirmation de la prétention aux sciences cognitives de faire partie des sciences de la vie [...] qui s'appuient, en définitive, comme il l'explique – c'est sa phrase – *en exploitant toute la panoplie des méthodes de la biologie* ».

« Je crois que le verbe est très juste : le cognitivisme est un exploitant. »

« C'est un exploitant de la biologie et on ne peut même pas dire, il ne prétend pas même être un exploitant des résultats de la biologie, mais un exploitant de ses

méthodes et, au fond, pratiquement [...] elles se ramènent à exploiter l'imagerie magnétique ».

« Il est dit clairement que la neuro-imagerie, l'imagerie cérébrale joue un rôle central [...] et c'est par ce biais essentiellement qu'il se rattache à la biologie, c'est-à-dire qu'il lui emprunte cet instrument ».

« Les ambitions ne s'arrêtent pas au cerveau, puisque il pense également pouvoir travailler à l'intersection de la biologie du cerveau et de l'environnement, voire de la culture. [...] Au fond, le passage problématique, c'est celui, justement, qui va de l'observation cérébrale, d'un côté, aux réalisations de la culture de l'autre, et on a assez peu d'éléments qui font vraiment le joint, c'est-à-dire qu'on est constamment rabattu sur les données de l'imagerie ».

« Simplement c'est par la voie d'inférences extrêmement ténues et problématiques qu'on arriverait à ce qui est de l'ordre de la culture, ce qui n'empêche pas M. Dehaene de promettre que ce dont il s'agit dans sa chaire a pour ambition d'énoncer des lois générales de la pensée. »

**p. 101 :** « Cette promesse, c'est la promesse de pouvoir passer de ce qu'il observe de la vie mentale, c'est-à-dire de l'activité neuronale, [...] à des déterminations universelles concernant la pensée dans tous ses aspects : de la perception à la motricité, la mémoire, la perception du monde, le concept, l'émotion, l'intention, la décision, l'introspection, etc. Tout ça s'observe et tout ça répondrait à une syntaxe d'opérations dont il pourrait formuler les règles ».

« Et, cerise sur le gâteau, il pourrait également – ou il voudrait – déterminer la différence, pour le cerveau, entre une information consciente et une information inconsciente. »

« Lui-même s'aperçoit d'un certain excès d'amplitude dans son programme et reconnaît que pour beaucoup de gens, la psychologie, c'est une science molle et pas une science dure. Et il faut bien dire que tout ce qu'il énonce – c'est ça qui est frappant – est emprunté. C'est vraiment, c'est une exploitation de résultats, de la biologie, voire de la chimie, etc. »

**p. 101 :** « Ce qui lui sert de preuve, d'encouragement, ce serait la reconnaissance dont bénéficie la psychologie cognitive du fait de sa propre accession à une chaire au Collège de France. Je n'exagère pas, c'est une sorte de validation par la reconnaissance de la communauté scientifique ».

**p. 101 :** « Je le cite : *“La possibilité que les lois que la psychologie est susceptible de découvrir soient aussi solides et universelles que les lois de la physique.”* Je trouve ça grandiose ! Parce qu'il ne dit pas que les lois que la psychologie a découvertes, dont on pourrait discuter du statut, ce sont les lois que la psychologie est susceptible de découvrir ! Et il n'est pas impossible qu'elles soient aussi solides et universelles que les lois de la physique ! »

« À l'appui de ces propositions grandioses, vous avez [...] quelques pauvretés sur le ralentissement de la pensée dans certaines conditions ; vous n'avez rien qui ressemble le moins du monde à une loi universelle de quoi que ce soit. »

**p. 101 :** « Mais nous avons ici la formulation d'une ambition [...] modérée par le fait qu'en effet, il y a une architecture extrêmement complexe du cerveau, mais, au fond, la conviction essentielle du psychologue, c'est que là, il a un accès plus direct à ce qu'il appelle les mécanismes de la pensée [...] que par la seule observation des comportements. »

« Autrement dit, nous avons simplement l'ambition qui auparavant se réalisait par l'analyse des comportements – à savoir inférer la pensée qui est derrière et transférer. Et il croit que, parce qu'il va voir le neurone et l'activité du neurone, il sera plus près, plus directement lié aux mécanismes de la pensée, et parce que précisément, alors on encouragera le sujet, le cobaye en observation [...] à prendre des décisions et on regardera quels sont les neurones qui sont activés, les zones cervicales qui sont activées au moment de la prise de décision. »

**p. 102 :** « Et parce qu'on constate qu'il y a cette corrélation, alors on dit : la décision, ça n'est qu'une certaine activité neuronale et donc on en conclut à l'illusoire libre arbitre des décisions humaines. Et surtout, on en conclut que ce que avant on considérait comme des données subjectives sont susceptibles désormais d'un traitement objectif ! »

« C'est ça la grande ambition du cognitivisme, à travers ces différentes méthodes. *Dans la psychologie d'aujourd'hui, conclut-il, les données subjectives de la conscience sont des objets vécus illégitimes que la modélisation et l'imagerie mettent en relation directe avec les données objectives de l'architecture cérébrale.* »

« Voilà sur quoi il conclut sa leçon inaugurale, c'est-à-dire sur l'ambition de donner un statut objectif à la subjectivité par la modélisation mathématique et par l'imagerie cérébrale. »

« Cette ambition, il faut dire, à travers ces différentes modalités, anime le cognitivisme, qui ressortit d'une façon étonnante et à travers la multiplicité des recherches en cours, qui ressortit à une pauvreté essentielle, la *pauvreté d'une méthode d'inférence*, qui essaye de faire le saut, de faire le joint, entre des données d'observation et des processus, ce qu'ils baptisent *processus* et dont, il faut dire, la réalité à venir apparaît absolument fantomatique. »

## Leçon du 30 janvier 2008

**p. 103 :** « D'où nous sommes maintenant, il apparaît que le structuralisme n'a été qu'une transition pour en revenir à ce dont la philosophie phénoménologique était la critique et apparemment triomphante, à savoir ce que j'appellerais un scientisme. Le scientisme est aujourd'hui dominant sous les espèces du cognitivisme, en même temps que, ce qui du structuralisme a repoussé le scientisme, s'est inscrit sous le chef, non pas d'une discipline, mais d'un champ d'exploration, qui porte un nom que nous n'avons pas pratiqué ici, mais qui s'est imposé à partir surtout de l'écho qu'il a reçu aux États-Unis "le post structuralisme" et il a donné naissance, dans les universités américaines et puis à travers le monde, à ce champ, multiple, équivoque, que j'appellerais par son nom anglais les *cultural studies*. »

**p. 105 :** « Lacan signale [dans "L'étourdit", *Autres écrits*, p. 481] l'attrait que présente le mathème, ou que présente le nombre, ou que présente le champ mathématique, pour la pensée ; il accentue cet attrait ainsi en disant que la pensée y trouve le *nonsense* propre à l'être. La pensée trouve dans la mathématique le *nonsense* propre à l'Un. »

« On ne sait pas de quoi on y parle [...], c'est-à-dire, c'est un discours sans au-delà. C'est un discours qui, précisément, ne sert pas d'index à [...] une signification absolue. [...] Ce qu'il y a est entièrement contenu dans le discours lui-même. Et Lacan le formule ainsi – ce qui serait l'essence de la mathématique, à savoir un usage *nonsense* du langage – précisément au moment où il prend quelques distances avec la mathématisation ».

« Alors [...] cet usage équivoque de la référence à la science et aux mathématiques dans la science, [Lacan] a essayé de la rompre, de passer au-delà, et c'est sans doute l'indication, l'index le plus prometteur qu'il a laissé, en invitant à définir pour la psychanalyse un réel qui ne tiendrait qu'à elle. »

« Il l'a dit dans les termes suivants : *l'inconscient témoigne d'un réel qui lui soit propre*. »

« Cette formule, en elle-même, marque une prudence et en même temps une difficulté qui se concentre dans l'usage du verbe "témoigner". Il ne dit pas que l'inconscient démontre un réel, il ne dit pas l'inconscient nous force à définir un réel, il ne met pas comme sujet de la phrase la psychanalyse et son réel, mais disons que c'est l'orientation. »

**p. 106 :** « Il est allé dans la direction d'élaborer un réel qui serait propre à ce qui ne s'impose que du discours analytique, à savoir l'inconscient, et le même conditionnel – le conditionnel dont il a affecté *Un discours qui ne serait pas du semblant* –, se retrouve ici dans le subjonctif de *un réel qui lui soit propre*. »

« Ce réel propre, ce réel identifiant, ce réel particularisé, il l'a situé dans le champ de la sexualité. »

« Et c'est en quoi son élaboration du rapport sexuel a été ce qui a répondu au plus près à ce que j'appelais la pression du discours de la science sur ce qu'il pouvait développer. »

« Au fond, il a rémunéré le défaut sensible de la théorie analytique au gré du discours de la science par la carte qu'il a amenée concernant le rapport sexuel, avec les traits singuliers dont il a doté ce rapport sexuel. Ça devrait nous mettre sur la voie d'éclaircir par quel biais la quantité, la mesure, le chiffre, le nombre, précisément, sont advenus à l'homme. Lacan lui-même l'évoque, la configuration spéciale du rapport sexuel dans l'espèce parlante, chez les êtres parlants, qui pourrait expliquer l'accès qu'ils ont trouvé au nombre ».

« Pour anticiper un peu, ce serait l'inaccessible du rapport sexuel qui expliquerait l'accès, l'accès au nombre. »

« Du temps de Lacan, cette question pouvait paraître spéculative ; elle ne l'est plus aujourd'hui, puisque quantité, mesure et nombre [...], c'est là que l'époque va chercher ses signifiants-maîtres. »

« Alors, j'ai opposé déjà le nombre à l'insigne. L'insigne, ce que Lacan appelait tel, c'est le signifiant comme absolu, ou plus précisément un signifiant comme absolu. L'insigne, c'est le signifiant de l'incomparable, du *sans pareil*, de ce qui se soustrait à toute multiplicité, alors que le nombre, au contraire, est la voie par laquelle vient s'imposer à nous la comparaison. C'est la voie par où, quand on peut numériser, placer du nombre, compter. Tout s'avère comparable, non pas équivalent, mais homogène, et homogène sur une échelle de valeurs. »

**p. 106 :** « Le fait qu'il y ait un système mondial des échanges, du commerce, de la production, est contemporain de la montée au zénith des signifiants que je disais : la mesure, la quantité, le nombre. Donc, comme il y a là une réalité qui ne semble pas appelée à disparaître de sitôt, la joie de la polémique [...] ne doit pas faire méconnaître qu'il y a là ce qu'on peut sans doute appeler un réel. »

« À travers une théorie il y a les sectateurs de l'absolu ; et de l'autre côté, il y a ceux du relatif. Le relatif prend aujourd'hui la forme de la quantité, de la quantification et apparaît si puissant que ça rejette, dans l'ordre des valeurs aristocratiques, le culte du *sans pareil* [...] qui pourrait au fond se trouver lui-même [...] aussi moqué comme on moque l'évaluation, c'est-à-dire, les deux font la paire. Il y a comme une solidarité entre les deux, ce qui fait qu'il faudra trouver autre chose. Et d'ailleurs il va falloir trouver autre chose de beaucoup de choses. »

**p. 107 :** « Il n'y a aucune raison [...] que la clinique résiste au niveau du neurone. »

« Alors à ce propos, on trouve tout de même chez Lacan, une ressource qu'il faut remettre en circulation, une ressource concernant sa position et la nôtre, à l'égard de la perspective cognitiviste ; on trouve cette ressource dans son écrit qui s'intitule "Propos sur la causalité psychique" [*Écrits*, p. 151 et sv] ».

« Nous avons le manifeste de Lacan contre la neuropsychiatrie, [...] élaboré à partir d'une polémique avec son camarade Henri Ey, dont la théorie dite organo-dynamisme trouvait ses fondements dans l'application des principes de Jackson à la neuropsychiatrie. »

« À cette date, on parlait volontiers de trouble mental. Le langage du dysfonctionnement avait déjà cours. »

« La critique fondamentale de Lacan, à l'endroit de la neuropsychiatrie, c'est qu'elle cherche la genèse du trouble mental dans l'étendue [...] qui est celle qu'explore la physique mathématique, qu'il appelle la physique classique. »

« Ce qui fonde la neuropsychiatrie, c'est le recours qu'elle trouve dans l'évidence de la réalité physique. Une réalité physique foncièrement structurée comme l'étendue cartésienne, dite *partes extra partes* – des parties à l'extérieur des parties – pas d'empiètement, pas de chevauchement, une étendue qui est [...] sans cachette et à l'intérieur de quoi, ont lieu toutes les interactions que vous voulez. Lacan parle des interactions moléculaires. Si on passe au neuronal, on reste dans le régime de l'étendue *partes extra partes*, perspective qui reste celle du cognitivisme, dont, à l'orée de son enseignement, Lacan se déprend et déprend la psychanalyse. »

**p. 108 :** [À propos de l'exemple du malade neurologique de Gelb et Goldstein, atteint d'une lésion à l'occiput, p. 155 et sv des *Écrits*, Lacan interroge :] « Qu'est-ce qui fait la différence entre un malade qui souffre de cette atteinte neurologique et une psychose ? [...] Vous nous démontrez des déficits, des lésions et des déficits, mais ces lésions et ces déficits n'impliquent pas la folie. »

« La différence c'est – dans les termes qu'il emploie à l'époque – *la réaction de la personnalité*, qui n'est pas plus caractérisée que ça, mais qui a une valeur [...] de totalité significative. Ça conduit Lacan à moquer le concept même qui reste répandu, opératoire dans le cognitivisme, celui d'"activité psychique". L'activité psychique, dit-il, "c'est un rêve" – au sens de : *ça n'existe pas*. C'est un rêve de savant ou c'est un rêve de fabricants d'automates. »

« Ce qu'on appelle "activité psychique", ce serait le répondant des interactions moléculaires dans l'étendue *partes extra partes*, ça n'est que l'ombre [...] portée des interactions qui ont lieu dans la réalité physique. À quoi Lacan oppose alors une description p. 159 des *Écrits* [...] : [ce rêve] "peut-il être le rêve d'un médecin – là, le mot médecin vient en opposition à celui du fabricant d'automates ou du savant – [...] [qui] a pu entendre se dérouler à son oreille cette chaîne bâtarde de

destin et d'inertie, de coups de dés et de stupeur, de faux succès et de rencontres méconnues, qui fait le texte courant d'une vie humaine ?" »

« Autrement dit, là, nous avons comme carte forcée l'opposition entre l'activité psychique idéale – calque des interactions dans l'étendue physique –, et ce dont il s'agit réellement dans le concret de l'existence, auquel on accède par la chaîne de paroles, et en particulier par celle qui se déploie en analyse où nous avons un tout autre paysage que celui d'une "activité psychique", autre chose que les paquets de neurones s'illuminant à différentes places comme on peut aujourd'hui les observer à l'imagerie. »

« Cette légende-là, cette référence est un court-circuit [...] qui implique toujours que quelque part il y a une vigilance, quelque part il y a la vigilance d'un esprit de la machine, qui là fait répondre "le petit homme qui est dans l'homme", comme s'exprime Lacan. [...] Je dois dire que lorsque je lis nos cognitivistes modernes [...] sur la complexité extraordinaire de l'architecture cérébrale, on nous décrit à nouveau "le petit homme qui est dans l'homme". Simplement aujourd'hui on le fait centrer sur ce à quoi nous donne accès l'imagerie cérébrale. On nous donne un double fantomatique où s'intégrerait tout ce dont on ne nous présente que des morceaux disjoints. »

**p. 108-109 :** « Si on cherchait aujourd'hui les fondements d'un anti-cognitivism, il me semble qu'on pourrait les trouver dans cette critique par Lacan de la neuropsychiatrie, cette critique encore très marquée par la phénoménologie. »

« "Les propos sur la causalité psychique" de Lacan, ne sont pas encore de l'époque du structuralisme. Cette critique oppose à la réalité physique, au réel appareillé à la physique mathématique, la consistance d'un autre registre et qui est comme l'anticipation du réel propre à l'inconscient, qui est le registre du sens ».

« Lacan oppose à la neuropsychiatrie le vécu de la psychose, son vécu qui est affaire de signification et de langage. Il amplifie sa considération jusqu'à dire que dès lors qu'il y a langage, se pose le problème de la vérité. Donc sa critique de la neuropsychiatrie repose sur la différence entre [...] le déficit et la faille. »

« Le déficit est repérable dans la réalité physique [...]. On essaye de repérer à l'imagerie une activité insuffisante de telle ou telle zone, donc ce sont des déficits foncièrement physiques. En revanche, la faille dont il s'agit, c'est une faille signifiante. Lacan la traite ici comme faille entre le moi et l'être du sujet, mais dont il trouvera ensuite à construire des oppositions beaucoup plus raffinées, en allant jusqu'à écrire un sujet qui est en lui-même faille, le sujet barré, c'est le sujet-faille ».

« Et parce que le sujet est faille, tout se joue au niveau des identifications qui comblent cette faille, et c'est là que Lacan voit le dynamisme de la folie. Le dynamisme de la folie tient à l'attrait d'un certain nombre d'identifications où le sujet engage sa vérité et son être ».

« Alors ça le conduit, tout au contraire de la psychologie cognitiviste [...] à considérer que l'objet propre de la psychologie, c'est l'*imago*. »

**p. 110 :** « Nous avons comme l'esquisse d'un programme de la psychologie, un programme qui en fait [...] une psychologie sémantique, à l'opposé de la psychologie cognitiviste ».

« On trouve une fois dans ce texte de Lacan d'ailleurs l'adjectif "inquantifiable" qui est assigné à la distance inquantifiable de l'*imago* ».

« L'identification restera pour Lacan un vecteur tout à fait décisif dans tout son enseignement, dans la mesure même où le sujet tel qu'il le définit, dépris de la réalité physique, faisant trou, appelle des identifications ».

« Et précisément quand Lacan cherchera à montrer, dans le champ de la sexualité, le réel qui serait propre à l'inconscient, c'est encore par la voie de l'identification qu'il procédera. »

« En effet, les formules de la sexualité, ce sont des formules de l'identification sexuelle primordiale, et s'il y a deux identifications sexuelles primordiales, c'est dans la mesure où il n'y a pas de rapport sexuel. L'identification sexuelle vient à la place de rapport sexuel, le rapport sexuel étant ici mis à la place de la faille, marqué du sigle \$ . »

« Cette notion de faire sortir du réel à partir du langage [...] l'a conduit à privilégier la discipline de la logique mathématique et précisément, dans la logique mathématique, à privilégier les démonstrations d'impossibilité. [...] On peut faire de la logique, disait Lacan, un art de produire une nécessité de discours, mais qui est corrélatif, précisément, de l'achoppement sur des impossibles. Des impossibles qui permettent alors d'assigner du réel ».

« La tentative de Lacan s'inscrit dans la perspective du passage du symbolique au réel. Un passage qui, déjà dans la logique mathématique, remarquons-le, ne tient pas à la mesure, à la quantité et au nombre. [Un passage] qui est là et qui est d'un autre ordre ».

« Si Lacan a donné cette importance à la topologie, [...] c'est dans la mesure où c'est une géométrie sans mesure, sans la mesure. [...] Elle démontre qu'on peut faire de la science dans un espace qui n'est pas métrique ».

**p. 110-111 :** « C'est, fort du privilège accordé au réel issu du langage via l'écriture, que Lacan pouvait dire par exemple : *le biologique n'est pas réel*, ce qui est, si on veut, un coup de Jarnac [...] dont on pourrait aujourd'hui se servir comme d'un coup de Jarnac, à l'endroit des prétentions aux sciences de la vie psychique fondées sur le neurobiologique ».

p. 111 : « C'est un usage du terme *réel* qui lui permet de dire : *le biologique n'est pas réel* [...] – c'est ce qu'il dit dans le Séminaire XIX [...] – *le biologique, c'est le fruit de la science qui s'appelle biologie* ».

« Le réel, c'est autre chose, c'est ce qui est en rapport avec la fonction de la signifiante, c'est ce qui est en rapport avec le champ du langage. C'est dans cette veine qu'il a entrepris d'écrire – je cite sa parole – *d'écrire comme en mathématique la fonction qui se constitue de ce qu'il existe la jouissance sexuelle* ».

p. 111 : « Le coup de force essentiel [de Lacan] c'est celui de faire passer à l'écriture, la jouissance sexuelle. Là, il y a un rapport avec la biologie, sans doute, mais ce n'est pas avec la neurobiologie. Le rapport qu'il y a avec la biologie, c'est avec le *bio-* de biologie, c'est avec ce qui concerne la vie, et non pas supposément la cognition. C'est le rapport entre l'être parlant et ce qui le supporte de vivant ».

p. 111 : « S'il a dit *jouissance*, c'est qu'il entend par jouissance quelque chose qui n'est pas de l'ordre de cette activité que nous avons rencontré comme l'activité harmonieuse quand nous l'appelions "activité psychique". S'il a sorti et isolé le mot de jouissance, c'est parce que c'est, en soi-même, un terme qui est l'index d'un dysfonctionnement absolu. C'est que la jouissance dont il parle est en elle-même une relation dérangée de l'être parlant à son propre corps et il l'écrit, il fait passer cette jouissance à l'écrit, il la fait passer à l'écrit comme jouissance sexuelle, mais au sens où le sujet a rapport plutôt avec cette jouissance qu'avec le partenaire ».

« Elle est sexuelle, on peut la qualifier de sexuelle, à l'occasion, mais c'est au sens où elle fait plutôt barrage au rapport qu'il y aurait entre les deux sexes : comme il s'exprime — le rapport est avec grand *phi* plutôt qu'avec le partenaire, et c'est pourquoi la jouissance sexuelle est toujours marquée pour lui par des guillemets parce que, précisément, il entend qu'il n'y a pas de jouissance qui soit spécifiée par la binarité sexuelle ».

« Au fond, il n'y a pas d'activité de jouissance. La jouissance, on ne la connaît dans la psychanalyse que sous les espèces de \$, on ne la connaît que sous les espèces de la faille, du trébuchement, du ratage, et \$, c'est ce qui est inscrit à la place de ce symbole que Lacan n'a jamais écrit – enfin, il l'a écrit une fois dans le Séminaire XX, dont je me suis parfois servi – mais le \$, c'est ce qui vient à la place de ce qui serait la jouissance de l'activité de jouissance. »

p. 112 : « Au fond, ce qui travaille le dernier enseignement de Lacan, [...] c'est le rapport de cette jouissance intrinsèquement dysfonctionnelle avec le sens. Le *Il n'y a pas de rapport sexuel* de Lacan est corrélatif de *Il y a du sens sexuel* [...], et c'est ainsi que le chiffrage inconscient est en lui-même exercice éprouvé de jouissance. [...] Le non rapport est [aussi] corrélatif de la rencontre ».

p. 112 : « C'est un réel dont on peut dire à la fois qu'il est celui du non-rapport ou qu'il est le réel de la modalité de la rencontre, c'est-à-dire qu'il est le réel de la

contingence. On est évidemment là à l'opposé du déterminisme physique. On est é l'opposé de tout ce qu'a essayé, de tout ce qu'a calculé la physique mathématique ».

p. 112 : « [Lacan] nous a laissés à traiter, à faire avec, la contingence du réel, c'est-à-dire aussi avec l'invention et la réinvention sans aucun fatalisme. Et c'est pourquoi, en dépit du poids que pèsent aujourd'hui la quantité, la mesure et le nombre, tout ça reste à la merci de la contingence et c'est à nous de savoir l'exploiter ». é

## Leçon du 6 février 2008

p. 113 : « Si l'on voulait résumer la trajectoire de la théorie psychanalytique de Freud à Lacan, du tout premier Freud au tout dernier Lacan, on pourrait dire, en prenant en faveur l'assonance des mots : *du neurone aux nœuds* ».

« En effet, le *neuro-réel* que nous rencontrons aujourd'hui, Freud l'avait déjà élaboré avec les moyens qui étaient alors à sa disposition dans son brouillon de projet "Pour une psychologie scientifique", autour de 1895 ».

« Le point de départ de Freud, c'est, d'une façon parfaitement explicite, deux théorèmes dont on peut dire que nous les retrouvons en jeu dans les neurosciences qui se sont développées et imposées à partir de 1970. Ces deux théorèmes, Freud les place sous les espèces de la conception quantitative et sous le titre de "la théorie des neurones" ».

« Le point de vue quantitatif [...] s'impose pour Freud à partir de la psychopathologie, à partir de l'observation mentale, de l'observation clinique des pathologies mentales plus exactement, qui mettent en jeu, selon lui, l'intensité excessive de certaines idées ».

« C'est dans cet excès qu'il trouve le ressort qui fonde son recours à un principe dont il fait le principe de base de l'activité neuronale en relation avec ce qu'il symbolise du sigle Q, initiale de quantité, défini comme ce qui différencie l'activité du repos. Et donc sa référence, l'étalon, c'est ce concept d'activité, d'activité psychique, d'activité neurale, d'activité neuronale, que nous avons vu en action dans la description cognitiviste du cerveau. »

« Cette quantité, ce repère, ce symbole quantitatif, Freud prend soin d'indiquer – c'est considérable – qu'il désigne une quantité soumise aux lois générales du mouvement, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une réalité qui est d'ordre physique, qui est traitable selon les exigences du programme physico-mathématique, au fond, pour lui, sans aucun doute, quelque chose de matériel. On peut dire que cette visée

matérialiste habite la trajectoire de la théorie psychanalytique du neurone aux nœuds. »

**p. 113 :** « Certes, la matière nodale que Lacan dans son tout dernier enseignement manie n'est pas susceptible d'être désignée par le sigle Q. Sans doute si les nœuds obéissent à des lois, ce ne sont pas les lois générales du mouvement prescrites par la physique mathématique, mais on pourrait dire que les nœuds tiennent la place de cette quantité matérielle qui est, par Freud, posée d'emblée, lorsqu'il essaye d'élaborer une psychologie qui soit scientifique. »

**p. 114 :** « Pour qu'elle soit scientifique, il faut qu'elle traite de quelque chose de matériel et [Freud] s'est posé pour nous la question de ce qui fait la corrélation [...], fondée ou non, entre science et matière. »

« Ce quelque chose de matériel se présente sous deux aspects [...] très bien distingués par Strachey [...]. D'une part, cette quantité matérielle est qualifiée de flux ou de courant qui passe à travers un neurone ou d'un neurone à l'autre, mais elle est, deuxième aspect, également susceptible de demeurer dans un neurone ».

« On a pu vouloir y reconnaître l'électricité, mais rien dans les textes de Freud ne vient valider cette traduction. Au fond, sa nature reste inconnue et on peut, par la suite, la retrouver sous les espèces de [...] "l'énergie", l'énergie nerveuse, voire l'énergie psychique. La question, dès lors, se posant de savoir en quoi cette énergie psychique se distingue d'une réalité physique. Freud sera amené, avec son invention de la pulsion, à mettre en jeu un terme dont l'être même apparaît comme limite entre psychique et physique. »

« Alors, c'est évidemment déjà [...] une entité paradoxale, puisque c'est une quantité qu'on ne peut pas mesurer [...] et qui pourtant [...] augmente, [...] diminue, [...] se déplace, [...] se décharge. »

« Ce que Freud appelle la "théorie des neurones", où il trouve le second principe de base de sa psychologie scientifique, s'appuie sur ce qu'était alors une découverte récente de l'histologie [...]. Retenons que la découverte à proprement parler de l'inconscient a été précédée par cette assignation d'une base matérielle au phénomène psychique et à l'ensemble de la psychopathologie. »

**p. 114 :** « Lacan a lui aussi cherché une telle base matérielle [...]. La référence biologique de Freud a été par Lacan remplacée par une base matérielle qui est linguistique, qui est précisément le signifiant et le matérialisme du signifiant [...]. Et donc il y a [...] la recherche d'une base matérielle au mental ; on ne peut pas prétendre qu'elle soit étrangère à la psychanalyse [...] et elle traverse l'œuvre de Freud comme l'enseignement de Lacan ».

« Et, si l'on veut, allons jusque-là, la base matérielle de l'inconscient. »

**p. 115 :** « Ce concept d'activité [...] en fonction dans la conception cognitiviste [...] me paraît, en effet, crucial. [...] Déjà [cette activité] marque, elle pourrait marquer la distance où cette conception se trouve d'avec l'acte. On peut dire que tout ce qui est rapporté à l'activité [...] suture ou forclôt tout ce qui est du registre de l'acte ».

« L'activité, la référence à l'activité psychique, mentale, cérébrale, au fond, obéit [...] au postulat que le psychisme [...] double le cerveau – le psychisme est le double du cerveau – et que donc ce qu'on repère comme activité cérébrale vaut *ipso facto* pour le psychisme ».

« Il y a une problématique [...] permanente, présente à travers les auteurs [cognitivistes], une problématique à deux pôles qui sont la multiplicité et la synthèse. »

« Je prends par exemple là deux phrases qui se suivent de mon ami Jean-Pierre Changeux dans [...] l'introduction à l'ouvrage de son élève Dehaene sur *Les neurones de la lecture*. »

« J.-P. Changeux écrit cette phrase d'abord : *"Le développement fulgurant des méthodes d'imagerie cérébrale a rendu accessible l'identification des bases neurales de notre psychisme"*. »

**p. 116 :** « On peut valider la phrase de Changeux, à condition [...] [que] le terme *d'identification* [soit] pris au sens exact du mot *localisation*, ce que Changeux évite soigneusement, me semble-t-il, parce qu'on lui opposerait qu'il ne s'agit là que de la reprise, avec une technologie supérieure, de l'ambition de Broca. [...] Ça se corse avec la deuxième phrase. [...] Elles sont jointes dans son texte, elles témoignent du mode de raisonnement et elles creusent, à mon sens, un gouffre. *"Il reste cependant encore, [donc ça, c'est un ajout] nous n'avons pas tout fait ; à relier entre eux les multiples niveaux d'organisation emboîtés de notre cerveau"* [ce sont les niveaux qui sont emboîtés] ».

« Autrement dit ce qu'on a, ce sont des modules, des modules localisés séparément. Le "petit" détail qui reste encore à régler, c'est qu'il faut les relier entre eux et en faire une synthèse pertinente. [...]. Et en faire une synthèse pertinente nous permettra de comprendre les fondements neuronaux de la pensée consciente ou de la création. D'un seul coup, sous prétexte que ça reste encore à faire, nous avons comme sauté des bases neuronales du psychisme aux fondements neuronaux de la pensée ! »

« Cet abîme entre multiplicité et synthèse me paraît caractériser l'ensemble du style cognitiviste. D'où [...] la promesse cognitiviste qui est d'englober dans son enquête la pensée, la création et ce qu'ils appellent, désormais, la culture ».

« Et donc la culture entre dans le programme cognitiviste, et pas si mal, puisqu'elle est caractérisée comme un ensemble de signes, de signes matériels ».

« La recherche porte sur la reconnaissance de l'écriture et sur le pourquoi de la standardisation relative des signes et écrits à travers les cultures rapportées aux

propriétés, le plus souvent supposées, des modules neuraux. [...] On trouve là, [...] dans cet espace abyssal, une extraordinaire floraison d'hypothèses épigénétiques ».

**p. 117 :** « Je vois la même logique multiplicité-synthèse dans tel passage de S. Dehaene ».

**p. 117 :** « Nous avons à plusieurs reprises, dans ces ouvrages, un chant qui s'élève aux extraordinaires capacités de connexions transversales qui sont évidemment posées comme hypothétiques et conditionnelles, mais "évidemment" nécessaires, puisque ce sont, entre guillemets, "des facultés que nous avons", donc il faut bien que, quelque part, elles existent. »

« Ça permet à Dehaene d'énoncer l'hypothèse que la culture ou la compétence à la culture, que la conscience réflexive et l'existence d'un puissant réseau de connexions dans le cortex frontal ou pré-frontal, ce sont des phénomènes liés. Il ne va pas au-delà de la liaison, il s'arrête sur les bords de la causalité. »

« Donc nous avons [...] quand même un gouffre entre l'identification des bases et puis les hypothèses épigénétiques sur les sommets, et il n'y a, pour combler ce gouffre, [...] que des hypothèses. Il n'y a pas d'observation, sinon celle de la densité des connexions, du réseau de connexions dans certaines parties du cortex. »

**p. 118 :** « À vrai dire pour un philosophe, on ne voit pas qu'on soit ici très loin de cet atomisme que critiquait jadis, il y a bien longtemps, Maurice Merleau-Ponty, dans son livre [...] *La structure du comportement*. »

« Voilà très précisément l'hypothèse la plus précise qui doit compléter et en quelque sorte combler ce gouffre : c'est que le petit enfant comprend que les autres ont des intentions comme lui et c'est cette compréhension d'autrui qui donne accès à l'apprentissage culturel. »

« C'est donc une hypothèse sur autrui, c'est une hypothèse sur la lecture, le déchiffrement de l'intention de l'Autre, le déchiffrement de l'Autre comme sujet intentionnel. Donc on a ici, dans un développement cognitiviste, nous avons l'irruption d'autrui comme sujet intentionnel, que le sujet comprend. Cela s'accompagne de l'hypothèse complémentaire qu'il [...] doit y avoir un module spécialisé pour ça que nous finirons par voir à l'imagerie cérébrale. »

« On ne peut pas se défendre de l'idée qu'on a affaire, là, à un balbutiement, que la phénoménologie du stade du miroir est déjà beaucoup plus riche pour ce qui est du rapport avec l'Autre, et que le concept d'ordre symbolique est évidemment beaucoup plus précis que celui de culture dont fait usage le psychologue cognitiviste. »

**p. 118-119 :** « À l'époque d'ailleurs, [...] [Lacan] proposait [...] le stade du miroir comme une solution de la problématique multiplicité-synthèse. La multiplicité en question alors, c'était celle du corps morcelé et c'est par le miroir, que la forme totale du corps venait à être perçue et pouvait symboliser par-là la "permanence mentale". »

**p. 119 :** « Si rudimentaire que soit cette hypothèse cognitiviste, elle désigne ce qui fait trou dans leur construction, à savoir qu'il faut bien une porte d'entrée du cerveau dans la culture, dans l'apprentissage culturel comme ils s'expriment, puisqu'ils n'ont d'idée de savoir qu'à travers l'apprentissage et cet abîme, ils le comblent tout de même en désignant un rapport de compréhension globale avec l'instance de l'Autre. »

« Cette rencontre qui paraît indispensable à l'apprentissage culturel suppose que déjà pour lui-même, l'enfant humain soit un agent intentionnel. On est là, il faut dire, dans une extraordinaire fantasmagorie [...] sauf à avoir recours à la notion lacanienne d'ordre symbolique ».

**p. 119 :** « La base matérielle, pour le Lacan le plus classique, avant qu'il la défasse, c'était la structure du langage. Il pensait pouvoir démontrer qu'elle soutient le symptôme au sens psychanalytique où [...] le symptôme s'avère en relation avec une structure signifiante qui le détermine ».

**p. 120 :** « Le terme même de sujet que Lacan a apporté dans la psychanalyse a cette valeur, si on le considère par réflexion à partir du cognitivisme, il a cette valeur de rompre la relation de doublure entre ce qui est psychique et ce qui est organique. »

**p. 120 :** « D'une certaine façon, tout ce qu'on nous développe sous les espèces de l'activité neuronale et dans ses formes supposées les plus élevées, ses formes intégratives et recombinautes, voire réflexives, ce sont des genèses de l'âme aristotélécienne ».

« Dehaene [...] est sensible que le sujet est en position décomplétée [...]. »

**p. 120 :** « Le savoir dont il s'agit dans l'inconscient n'a rien à faire avec le savoir tel qu'il est mis en fonction dans le cognitivisme comme information qui fait l'objet d'un stockage de mémoire, qui fait l'objet d'un apprentissage ou qui fait l'objet d'une pédagogie. »

« Le savoir dont il s'agit dans l'inconscient [...] est logé ailleurs, il est logé dans le discours, et dans un discours où on interroge l'inconscient sur le mode, disait Lacan, qu'il dise pourquoi. C'est-à-dire, on l'interroge sur le mode du déchiffrement. »

« Le sujet de Lacan, c'est un sujet dont on peut dire qu'il est purement et simplement aboli dans la neuroscience, puisque pour elle, le postulat est aristotélécien, ce qui est psychique se déprend, est le double de l'organique ».

**p. 120 :** « On sent bien que même si Freud a emprunté à la biologie, [...] ça n'est pas à partir de la biologie qu'on peut isoler la pulsion de mort. On ne peut le faire que comme une fonction du discours, c'est-à-dire [...] sous les espèces de la fonction de la répétition. »

« Ça n'implique pas le moins du monde une négation du réel du corps, ça n'implique pas une négation même du réel du schéma mental, même s'il est imaginaire, ça implique, dirais-je en généralisant une proposition de Lacan, ça implique que les intégrations sont toujours parcellaires. »

**p. 120-121 :** « Lacan le dit à propos de l'image du corps [...] l'accès à la forme totale du corps n'annule pas le morcellement initial du rapport au corps, et donc l'intégration spéculaire n'est jamais totale, elle est contradictoire. [...] Loin qu'il y ait une fonction de synthèse mentale totale, l'intégration mentale est toujours parcellaire ; et ce que nous appelons sujet, c'est justement ce qui, de cette intégration, est parcellaire ».

**p. 121 :** « Et quand Lacan traite du Moi, c'est dans la ligne freudienne qui y voit un bric-à-brac d'identifications désassorties [...] à mille lieux du lieu de délibérations internes et réflexif qui fait l'objet de l'hypothèse cognitiviste. »

« Inutile de dire que ce sujet que Lacan recommandait de ne jamais incarner et même quand il le représentait sous les espèces de l'ensemble vide, on peut dire que c'était encore trop, ce sujet n'est certainement pas susceptible de s'incarner dans le cerveau. »

**p. 121 :** « À partir du moment où on admet qu'on ne peut pas boucler la connaissance scientifique du cerveau sans faire appel à la culture, il me semble qu'on est bien en peine de nier que le discours, le rapport à l'Autre par le discours, constitue un ordre de réalité qui est propre. Et même l'hypothèse dont on ne peut pas se passer du déchiffrement de l'intention de l'Autre est déjà le témoignage qu'on ne peut pas nier [...] la densité de réel qu'il y a dans le fait du discours, puisque [...] il est question de déchiffrement ».

« Tout le long de son enseignement, [Lacan] a adopté, et avec sa valeur de provocation, le langage causaliste, prêt à affronter sur son terrain le discours de la science, et jusqu'à isoler une cassure de la causalité, une cassure de la détermination ».

**p. 121 :** « [Lacan] a pensé [...] opposer au réel de la science, qui est un réel qui contient un savoir, le réel propre à la psychanalyse sous les espèces d'un réel qui ne contiendrait pas un savoir et que véhiculerait le savoir de l'inconscient, mais justement il en véhiculerait spécialement l'absence de loi, il véhiculerait précisément le trou de ce savoir-là ».

« Ce qui pourrait être considéré [...] comme une impuissance du discours analytique à formuler le rapport sexuel est, par Lacan, traité comme une impossibilité, et l'analyse devient le lieu propre où l'inconscient atteste de ce réel, qui est justement, qui n'est pas, c'est un réel, si on veut, sans savoir ».

**p. 122 :** « [Lacan] [...] fait du rapport sexuel un réel sans mathème [...]. Il n'est transmissible que par la fuite à laquelle répond tout discours. [...] Il est essentiellement transmissible par l'expérience analytique elle-même, me semble-t-il, c'est-à-dire par l'expérience même de la fuite ».

« Quand Lacan veut formuler [...] que l'inconscient est réel, il entend par-là que l'inconscient n'est pas imaginaire – [ce] qui était [...] la thèse à quoi conduisait ses "Propos sur la causalité psychique" –, que l'inconscient n'est pas symbolique au moins par sa phase la plus profonde, [mais] que l'inconscient est au niveau du *sans loi* et qu'il ne représente même pas le retour de la vérité dans le champ de la science [...], parce que comparée à ce réel, la vérité n'est qu'un mirage ».

« D'où , alors, le support qu'il a cru pouvoir prendre dans le nœud dont on peut dire qu'il a fait une matière de l'inconscient, la base matérielle de la psychanalyse, mais sous condition que, précisément, il ne se développe pas dans les normes du discours de la science ».

« Devant ces avancées d'observation ou de fiction, l'invitation [est] faite aux analystes de s'efforcer d'*ek-sister*, c'est-à-dire d'exister hors de ces normes, et n'étant pas interdit, par des opérations de commando, si je puis dire, d'en miner un certain nombre d'assises ».

## Leçon du 13 février 2008

**p. 123 :** « On peut d'emblée récuser l'équivalence posée par le cognitivisme entre ce qu'il appelle les états mentaux et les états physiques, mais il faudrait encore d'emblée considérer que cette équivalence postulée ne peut ouvrir que ce sur ce qu'un philosophe américain anti-cognitivist appelait une théorisation utopique par quoi il vise très bien cette faille [...] entre les bases neurales et les sommets de la pensée, faille qui est comblée par les hypothèses dont on doit reconnaître qu'elles ne sont pas, au moins à l'heure actuelle, susceptibles d'être testées. »

« Alors, qu'est-ce que c'est, au gré du discours scientifique, une hypothèse qui ne peut pas être testée ? C'est [...] une conception du monde et de la pensée ».

« On peut entrer plus avant dans cette conception en expliquant le sens du mot *état*, dans *états mentaux* et *états physiques*, [...] qui est directement emprunté à la théorie des machines de Turing et qui se réfère à un état de cette machine ».

« Cette correspondance, si essentielle à la conception cognitiviste, a été [...] posée par un philosophe [...], Hilary Putnam qui a enseigné aux côtés de Quine à Harvard. C'est lui qui a formulé, déjà dans les années soixante, ce qu'il a appelé [...] le *machine state functionalized*, le fonctionnalisme d'état de la machine. Ce théorème [...] ou ce postulat continue d'être le soubassement parfois non explicité des recherches ».

« Putnam lui-même [...] a démenti son hypothèse de départ en la remplaçant par une autre qui reste inscrite sous les espèces de la *multiple realizability*, réalisabilité multiple ».

**p. 124 :** « Le mot qui revient [...] et qui fait objection, c'est le mot *contingent*. Il faudrait tout de même s'apercevoir de ce que ce mot a de paradoxal dans la psychanalyse, même si ça fait partie maintenant d'une sorte de *doxa* bien à nous ».

« En effet, le mot de *contingence* est l'exacte antithèse du maître-mot que Lacan plaçait en tête de ses *Écrits*, à savoir celui de *détermination* ».

« L'écrit de "La Lettre volée" est une tentative pour illustrer que ce qui rend compte de l'automatisme de répétition freudien. C'est ce que Lacan appelle l'insistance de la chaîne signifiante ».

**p. 125 :** « Lacan, avec son apologue de « la Lettre volée » nous dit en quelque sorte qu'au cœur de l'inconscient il y a un automate ».

**p. 127 :** « À quelques éléments près, la tentative de Lacan [...] pourrait devenir une pièce versée au dossier pro-cognitiviste. Elle s'en distingue sans doute, parce que les liaisons syntaxiques que Lacan met en évidence dans sa construction, ne rendent pas compte d'une activité, mais de ce qu'il appelle une subjectivité primordiale. [...] C'est une subjectivité qui évidemment ne se rapporte pas du tout à la réflexivité, qui ne prétend pas mettre en évidence la genèse d'une conscience ou d'une conscience de soi ».

« Le mot *sujet* est là d'emblée et même *subjectivité* est là d'emblée, [tous deux] utilisés par Lacan tout à fait à distance de l'intention de signification cognitiviste, qui vise l'activité, la réflexibilité et la conscience. »

« Si Lacan reconnaît dans les trajectoires du graphe ce qu'il appelle un rudiment du parcours subjectif, c'est pour une raison très précise [...] déjà sensible à cet étage élémentaire. C'est qu'il y a exclusion de certains éléments. C'est qu'on ne peut pas arriver à un sommet à partir de n'importe quel sommet. C'est qu'il y a exclusion de signifiant. »

**p. 127 :** « [Dans le graphe] il définit le sujet comme une fonction [...] suspendue à ce qu'il appelle *de l'absence*. Cette présentation partitive de l'absence est assez frappante, il ne dit pas suspendu à *une* absence, mais à *de l'absence*. Il y a de

*l'absence*. Et de ce fait [...], il est obligé à répéter ce contour, il est obligé de répéter cette exclusion, l'exclusion de cette zone signifiante à laquelle il n'a pas accès. Autrement dit, *il y a de l'inaccessible* ».

**p. 127-128** : « Le sujet freudien est susceptible de refoulement, il est le sujet du refoulement. C'est ce que Lacan [...] traduit [...] en termes signifiants, parce que pour lui, c'est la structure de langage qui donne son statut à l'inconscient, il traduit le refoulement par son *de l'absence* ».

« On voit bien ce qui se présente pour la recherche cognitive comme un enjeu, c'est de chercher le lieu du refoulement ».

**p. 128** : « Il y a une insurrection contre le cognitivisme qui se fait au nom du sujet et dont la substance est en fait de la conscience de soi. Elle se fait au nom du sujet et de ce qui serait sa liberté, son autonomie, toutes valeurs qui sont parfaitement absentes de sa définition lacanienne ».

**p. 128** : « [Lacan] choisit de définir le sujet [...] par un certain mode de disparités apportées par le signifiant. [...] On peut dire que d'emblée le sujet, c'est une disparité. [...] D'emblée son concept [...] est lié à un contournement, le contournement d'une zone que je disais interdite, c'est-à-dire d'un trou [...]. [Il] continuera de déplacer sa théorie du sujet jusqu'au point où il reconnaîtra le sens le plus profond de cette absence, dans l'absence du rapport sexuel ».

« [Cet apologue de la "Lettre volée"] ouvre sur une pratique qui classe les phénomènes imaginaires comme des imprégnations, des données inertes, qui sont à distinguer du ressort symbolique de l'expérience. »

**p. 130** : « Le cognitivisme, si je voulais le traduire dans ces termes, met en fonction un grand Autre qui est à l'intérieur de l'organisme, et qu'il appelle le cerveau. Le cerveau tient la place du grand Autre, c'est le lieu d'une combinatoire dont le déchiffrement est en suspens, où les éléments sont neuronaux ».

« Ce qu'il appelle *culture*, c'est au fond le même Autre qu'il a récupéré à l'intérieur de l'organisme individuel, il le place aussi à l'extérieur, c'est-à-dire qu'il commence par faire du cerveau l'Autre de l'intérieur, si je puis dire, et ensuite il postule qu'il y a aussi cet Autre à l'extérieur, qui a même structure, qui est homologue, mais qui se distingue de l'organisme individuel par la mémoire qui y est déposée. L'accumulation des millénaires qui est là, donc, comme la masse qui accueille l'organisme individuel à sa naissance. »

« La seule chose qui esquisse le réel propre à l'inconscient, c'est le réel qui est dans l'absence, qui est dans ce qui fait trou, qui est dans le résidu de toute explication ».

« À la fin de son enseignement, [Lacan] ne met pas en valeur le mot de *détermination*, il met en valeur celui de *nécessité* et cette *nécessité*, sa principale

valeur est d'isoler un impossible c'est-à-dire quelque chose qui ne peut pas s'écrire à l'intérieur d'une syntaxe ».

**p. 132 :** « Dans son dernier enseignement, ça n'est pas que le signifié est déterminé, qui compte dans l'expérience analytique, c'est que *le sens fuit*. Et la fuite du sens [...], c'est un point de vue qui surclasse celui de la détermination du signifié par le signifiant ».

« Le sens fuit, le branche directement sur le trou et il y a une appartenance essentielle entre, non pas entre le signifié et le signifiant, [...] en tout cas celle-ci compte moins que l'appartenance du sens et du trou ».

**p. 133 :** « C'est à partir de là que le sens peut être dit toujours rabattu vers des tonneaux, comme s'exprime Lacan, tous plus futiles les uns que les autres au gré du trou essentiel caractérisé comme le réel propre à l'inconscient. »

« Et dès lors, avec la dévalorisation du symbolique, il y a celle de la science [...] dont Lacan peut dire qu'elle est futile, parce qu'elle bouche tous les trous. »

« On voit là la valeur éminente qu'il donne [...] à ce trou, en quelque sorte absolue, qui n'est pas le trou de tel ou tel contenu, de tel ou tel signifiant. C'est parce que [la science] bouche tous les trous qu'elle n'a aucune espèce de sens, ce qui met bien en valeur ce que j'appelais l'appartenance essentielle du sens et du trou. »

« À quel terme alors se raccrocher lorsque le signifiant et sa syntaxe apparaissent comme des tonneaux futiles, [...] comme des reclassements futiles, au regard du trou essentiel ? [...] La matérialité que Lacan a alors trouvée, c'est d'abord la matérialité du symptôme ».

« Il a construit, dans son dernier enseignement, le symptôme comme la matérialité propre à l'inconscient, comme donnant son statut à l'inconscient, non pas moins la structure du langage que le symptôme, et précisément pas le symptôme articulé à la structure du langage, comme au départ, [mais] le symptôme comme événement de corps. [...] C'est construire le symptôme comme la matérialité vraie où l'inconscient devient manifeste. »

« Et c'est ainsi qu'il peut, au fond, réinventer Socrate, préfigurateur de l'analyse, comme celui qui était fasciné par le symptôme – fasciné, dit-il, du seul symptôme. »

« Cette orientation, évidemment, [est une] orientation vers le réel, mais un réel distinct de tout ce qu'il avait pu isoler auparavant. Cette orientation vers le réel fait tomber la vérité comme telle, [fait tomber] le statut de la vérité dans le mensonge, dans la mesure où il n'y a pas de vériteé sur le réel. On ne peut pas dire vrai du réel, sinon qu'on ne peut rien en dire de vrai ».

« Et, du coup, la fin de l'analyse est en effet écartée de toute idée d'exhaustion combinatoire, elle est écartée de toute idée de démonstration à proprement parler, et, sinon, pour autant que ce soit possible, une démonstration de satisfaction. [...] Un témoignage de satisfaction que l'analysant se donne après le parcours où il a fait son épreuve [...] de l'absence. »

## Leçon du 13 mars 2008

**p. 137 :** « À quel niveau se situe l'inconscient ? Est-ce au niveau du langage ou est-ce au niveau de lalangue ? Est-ce au niveau du langage comme structuré ? Ou est-ce au niveau de lalangue qui déjà amorce, implique plutôt sa déstructuration, sa fluidification ? »

« Lacan a donné une réponse qui a commencé par être ambiguë, il a commencé à ménager la chèvre et le chou, jusqu'à basculer du côté de lalangue, c'est-à-dire ce que j'appelais la parole liquide. »

**p. 138 :** « L'inconscient n'est qu'hypothétique comme structure [...] au regard de lalangue ».

« C'est ce qui fait en cela la psychanalyse être non newtonienne, elle est obligée de feindre cette hypothèse ».

« *L'inconscient est une construction*, et on peut dire le moindre contrôle est là pour l'attester. Dans sa pratique, un analyste n'a affaire à l'inconscient que comme une construction dont il tente l'édification et qu'il essaye de vérifier, qu'il corrige, sans qu'il sorte cette construction du registre de l'hypothèse. »

**p. 138 :** « *L'inconscient est un savoir-faire avec lalangue*. Ça, Ça qualifie la pratique de l'analysant, et Ça le qualifie précisément en tant que ça échappe à ce qu'il énonce. Ça ne lui échappe pas comme un message à déchiffrer, auquel cas ça reste inclus dans l'énoncé. Si on prend au sérieux que ça lui échappe, il faut dire [...] ça qualifie des affects [...], ce qu'il appellera plus tard aussi des événements de corps [...], des affects qui restent énigmatiques et qui sont à rapporter à la présence de lalangue ».

« Il y a un écart entre ce que le sujet est capable d'énoncer et ses affects refermés sur leur énigme. »

« C'est au moins ainsi que j'entends ce que Lacan a pu formuler dans les termes suivants : [...] *les effets de lalangue vont bien au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer*. »

« Cette phrase-là [...] ouvre un champ non balisé par la structure de langage. Elle ne dit pas que ce que le sujet est susceptible d'énoncer nous permet d'atteindre tous les effets de la langue, mais au contraire que ce qui s'énonce ne nous permet pas d'atteindre tous ses effets. »

« Et [...] ce qui s'énonce même à être déchiffré par l'analyste ne nous permet pas d'atteindre tous les effets de la langue. Et donc même si c'est ici la parole à laquelle est imputée le ressort de ces effets, [...] ces effets sont tout de même repoussés hors du règne de l'énoncé. »

**p. 138-139 :** « L'inconscient, quand on le cantonne comme concept à ce que l'être parlant est susceptible d'énoncer, quand on dit que l'inconscient tient à ce que le sujet énonce, [...] l'inconscient, dans ces conditions, permet d'isoler les formations de l'inconscient. »

« Mais quand on l'élargit aux affects énigmatiques, l'inconscient inclut les événements de corps dont rien ne démontre qu'ils ont la même structure que les formations de l'inconscient. »

**p. 140 :** « Cette relégation du symptôme à l'événement de corps, à mon sens, veut dire que ce n'est pas une formation de l'inconscient, et qu'il tient, non pas au sujet du signifiant, mais au corps conçu comme un avoir qui vide, comme un avoir de LOM, comme un avoir du corps investi de libido. Et c'est pourquoi Lacan peut dire qu'il vide l'être, et [comme un avoir] du corps comme lieu de jouissance. »

## L'Un tout seul 2010-2011

### Leçon du 26 janvier 2011

**p. 22 :** « La tripartition permet d'exclure le réel, au sens de "Reale", ce qui ici veut dire au sens du donné, de ce qui est naturel. Ça exclut en même temps ce qu'il y aurait de substantiel dans le corps. Ça veut dire que ne paraît dans le champ freudien que "L'étourdit", que les tours du dit, le reste n'est pas pris en compte. On ne va pas s'occuper de *ah, vous me dites ça de votre père ? eh bien, allons interroger votre père [...]*!, ce qu'on fait très naturellement dans la thérapie familiale où il s'agit de se mettre d'accord sur ce qui s'est passé [...], de faire la part des choses. C'est un exercice de négociation, c'est une thérapie par négociation. On *deale*. L'exclusion du réel, c'est de dire que tout cela est très légitime, mais ça ne fait pas partie du champ freudien ».

« C'est traduit par *on se fie à ce que vous dites, on se fie aux mensonges que vous dites, on considère que les mensonges que vous dites sont plus précieux que toute les vérifications* [...]. L'exclusion du réel traduit bien quelque chose de concret, qui pour nous est tellement évident que, justement, il y a besoin de le conceptualiser ».

« Le symbolique [...] c'est un des noms du réel. C'est le réel comme *Wirkliche*, c'est le réel comme cause. Et tout ce qui reste comme image de Lacan dans l'opinion, ce par quoi il a marqué, c'est précisément comme celui qui a montré en quoi le symbolique était réel, en quoi c'était ce qu'il y avait de plus réel dans la psychanalyse et dans la constitution du sujet. »

**p. 23 :** « L'orientation hégélienne première de Lacan lui permet d'inscrire la psychanalyse dans le registre de la science, parce qu'elle lui permet de dire que le réel dont il s'agit dans la psychanalyse, c'est un réel structuré. Et il le dit sous la forme *l'inconscient est structuré comme un langage*, qu'on a répétée comme la formule lévitative. Mais ça n'a de sens lacanien qu'à condition de saisir que l'inconscient est réel ! Alors ça, évidemment Lacan [...] ne l'a lâché, écrit, que dans son tout dernier texte que j'ai longuement commenté jadis, sa "Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*", qui est le dernier des *Autres écrits*, et dans une parenthèse : "*l'inconscient s'il est ce que ..., soit réel*" ».

« Le choix hégélien de Lacan est tout à fait cohérent avec son structuralisme [...]. Pour Lacan, le *tout ce qui est réel est rationnel* de Hegel se traduit dans la proposition : *il y a du savoir dans le réel*. Ce qui est, au fond, le postulat scientifique depuis Galilée, que la nature est écrite en signes mathématiques. Et à cet égard, l'inconscient, pour Lacan, c'est une structure, c'est-à-dire un savoir, dans le réel ».

« C'est par là qu'il a pu penser que la psychanalyse rejoignait la science, et qu'il a fait appel à la topologie pour exhiber le réel de la structure. J'ai pêché ça dans le Séminaire des *Problèmes cruciaux* : "*La topologie que je construis pour vous est quelque chose qui est à entendre à proprement parler comme le réel. Fût-ce le réel dont l'impossible est une des dimensions, et peut-être la dimension propre et essentielle*" ».

« La topologie pour Lacan [...] n'est pas représentation, elle représente [...] des relations mathématiques, un savoir – et [...] ce savoir-là correspond à ce qu'exige la structure du langage. »

**p. 24 :** « Sa version du rationnel hégélien, c'est cette puissance combinatoire dont il fait le ressort propre de l'inconscient, c'est-à-dire le support de la causalité même dont il s'agit dans l'inconscient ».

« Il est essentiel pour Lacan d'accentuer le caractère combinatoire de la structure, c'est-à-dire, ses potentialités de déplacement, parce que c'est justement ce qui fait le joint entre structure et dialectique. »

« C'est par là aussi que tout en étant structuraliste, il peut dire que l'inconscient est histoire, parce qu'il voit l'histoire comme le déploiement d'une combinatoire ».

« Le drame de l'enseignement de Lacan – et peut-être aussi le drame du praticien – tient dans le décrochage du vrai et du réel, dans ce qui s'isole de *Reale*, qui échappe à la puissance du *Wirkliche*. C'est toujours ce qui revient à la même place – c'est la première définition de Lacan –, et quand il disait *le réel c'est ce qui revient à la même place*, c'était disqualifiant, ça revient à la même place et, comme les astres, c'est aussi stupide ».

**p. 25 :** « Il y a dans l'enseignement de Lacan la redécouverte que le corps a un statut que n'épuise pas l'imaginaire, que n'épuise pas la forme, que n'épuise pas la vision du corps ».

### Leçon du 2 février 2011

**p. 29 :** « Ce que Lacan a épinglé sous le nom de *sinthome*, c'est l'être de jouissance. L'être du désir se laisse convertir en être du savoir. Le fantasme est susceptible de révéler, traverser la cause du désir, mais l'être de la jouissance, lui, reste rebelle au savoir ».

### Leçon du 9 mars 2011

**p. 71-72 :** « C'est bien parce que le psychanalyste a affaire – à la différence du mathématicien – à une chose qui s'émeut par la parole, qui se *mobilise* [...] par la parole, que Lacan définit ce qu'il appelle la *Chose freudienne* comme une Chose qui prend la parole ».

**p. 72 :** « C'est précisément parce que la *Chose freudienne* parle qu'on peut parler avec elle, et que le psychanalyste est supposé être celui qui sait parler avec elle, qui sait la faire parler et parler avec elle ».

**p. 72 :** « La *Chose freudienne*, ça parle. Il en a fait le mot essentiel de la découverte de Freud, et en particulier, la découverte que *là où ça souffre, ça parle*. Pour le dire en termes plus techniques, le symptôme est structuré comme un langage, ou appartient à un ordre de langage, il est une parole qui appartient à un ordre de langage ; le symptôme est une parole refusée, une parole méconnue, une parole inconsciente qu'il s'agit de faire revenir. »

« Il y a un secret du *ça parle* de Lacan. Le secret du *ça parle* se traduit en termes métapsychologiques, si je puis emprunter aux deux topiques de Freud cette formule : *le ça n'est pas autre chose que l'inconscient*. Les deux se confondent, et le premier enseignement de Lacan est édifié sur cette confusion. »

« Ce qui est déterminant pour le sujet, c'est la parole en tant qu'elle crée, qu'elle fait être la vérité ».

**p. 73 :** « Lacan écrit la pulsion – tout de même entre une phrase et la pulsion freudienne, il y a quelque distinction –, il l'écrit *S barré poinçon grand D*, c'est une forme de demande où le sujet s'évanouit, la demande disparaît aussi – c'est le couteau sans lame auquel on a enlevé le manche – mais reste la coupure, et avec la coupure, nous regagnons le champ du langage ».

**p. 74 :** « La lecture de Lacan repose de façon tout à fait explicite sur la localisation du sujet de l'inconscient au sein du Ça. C'est ainsi qu'il commente le *Wo Es war*. Il l'a traduit : *Là où c'était*. Il souligne que, dans cette phrase, le *Es* freudien ne comporte pas l'article – ce n'est pas *das Es*, en effet –, il dit donc que Ça n'est pas un objet, le *Es* n'est pas objectivé, c'est d'un *lieu d'être* qu'il s'agit. Et ce lieu d'être, il aura l'occasion de l'argumenter comme étant aussi bien un lieu de manque-à-être, un vide, la clairière brûlée au sein de la forêt, c'est-à-dire, \$ ».

**p. 79 :** « C'est à partir du moment où inconscient et Ça ne sont pas confondus, [...] qu'il y a un écart, qu'alors la question commence à se poser de *comment le langage peut opérer sur la jouissance*. »

« Entre inconscient et jouissance il y a une sorte de médiateur, l'objet petit a, qui est en rapport avec le champ du langage et qui, en même temps, condense la jouissance ».

## Leçon du 16 mars 2011

**p. 93 :** « Mais il y a une hypothèse de Lacan en ce sens [...] p. 129 de *Encore* : "Mon hypothèse [et c'est en quelque sorte l'hypothèse minimale de la psychanalyse], c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même [que celui] que j'appelle le sujet d'un signifiant." Et d'ailleurs, d'une façon générale, ce que Lacan appelle le sujet, c'est l'hypothèse par excellence, c'est-à-dire ce qui se pose dessous. C'est ça que veut dire le [terme] grec d'*hypothèse*. Le sujet est supposé au signifiant, au savoir et cette supposition, c'est l'inconscient même. »

« Faites attention que c'est une supposition ontologique. La supposition de l'inconscient, c'est une supposition ontologique – qu'on l'écrive, qu'on lui donne le sens du manque d'être, sujet barré, ou qu'on parle d'être parlant, ou de *parlêtre* – et Lacan, quand il utilise le terme d'être parlant et de *parlêtre*, ne manque jamais de dire qu'il n'a d'être que de parler. »

**p. 109 :** « On pourrait jeter la suspicion sur la volonté de penser. Il ne serait pas difficile de soutenir qu'elle conduit à des élucubrations incertaines, à ce que Kant appelait *Schwärmerei* – des rêveries, illusoires, inconsistantes ».

« Ce qu'on pense pâlit auprès de ce qui se fait, ce qui se passe, ce qui a lieu. Et on pourrait même dire que dans la psychanalyse, ce qui a lieu se tient essentiellement au niveau du cas dans sa singularité, et que le concept, si c'est là la forme, l'instrument de la pensée, est impuissant à saisir cette singularité ».

« On pourrait prendre appui sur un dit de Lacan dont on ferait un slogan : *l'analyste ne pense pas*. Dans son acte, il s'efface, il efface sa pensée, il retient sa volonté de penser, et reste sa présence, il doit être là. Le minimum, c'est qu'il livre son *Dasein* ».

**p. 110 :** « La pensée, vue dans la perspective de l'expérience analytique, a des accointances avec le fantasme. On peut donc jeter la pensée avec l'eau du fantasme ».

« Je me contente d'opposer à tout ce qu'on pourrait développer à l'encontre de la volonté de penser ce que Lacan formule au titre d'un *tirer au clair* ».

« "Que dois-je espérer de la psychanalyse?" Et Lacan de répondre : "*La psychanalyse vous permettrait [...] de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet.*" [...] Il ne s'agit pas de se retrouver soi-même, mais d'organiser ce qui se présente. Et au-delà, il y a une dimension que l'expérience nue n'introduit pas. C'est celle que souligne Lacan dans les *Autres écrits*, p. 461 [...] : "*Il s'agit de structure, soit de ce qui ne s'apprend pas de la pratique*". Il y a là, soulignée, une discontinuité, un saut qui est à faire pour penser l'expérience au niveau de la structure. Encore faut-il savoir laquelle ».

**p. 110-111 :** « La psychanalyse est [...] une pratique. [...] Ça n'est pas une théorie, elle implique une mise en acte, elle est une mise en acte. Et sans doute, là plus qu'ailleurs, l'acte dépasse la pensée qu'on peut en avoir. [...] Penser l'expérience analytique, [...] ça suppose, ça exige un arrachement par rapport aux modes de pensée qui sont couramment en vigueur. Et je ne reculerai pas à dire que ça demande une ascèse proprement intellectuelle. Et c'est à ce titre que j'ai introduit la distinction de l'être et de l'existence comme préalable à la position du réel. »

## Leçon du 4 mai 2011

**p. 131 :** « Je fais néant de l'universel pour qu'on se focalise sur la singularité voire sur l'invention originale dont fait preuve le sujet ».

« Ce que Lacan, au dernier terme, appelle le père, c'est ce qui fait exception et existence par rapport à l'universalité. Le père n'est pas l'universel, c'est ce qui se tient hors de l'universel comme le singulier. L'universel est au niveau de la fonction, mais elle ne s'incarne, elle n'opère que dans la forme de la singularité. Cela veut dire qu'il convient de ne pas noyer l'existence par notre croyance au tout

– *cela vaut pour tous* – mais au tout, au point de vue du tout substituer celui de l’Un. »

« C’est l’indication que nous donne la jaculation de Lacan : *Yad’lun*. Je la prends [...] comme une invitation à sacrifier le totalitarisme de l’universel à la singularité de l’Un. Considérer le père – avec cet article défini qui le porte à l’essence – au niveau de l’Un le replace au niveau du symptôme. »

**p. 132 :** « Le symptôme n’est pas une question, le symptôme, c’est la réponse de l’existence de l’Un qu’est le sujet. »

« Dans tous les cas où il y a fantasme, où il y a question de l’être, où le sujet se pense seul à y répondre –, cette résolution tend au néant, à ce que Lacan appelle [...] le *desêtre*. La question de l’être, dans tous les cas où elle se pose, débouche sur le *desêtre*, c’est une résolution ontologique ».

**p. 132 :** « Mais au niveau du symptôme, [...] il n’y a pas de résolution par le *desêtre*. Le *desêtre* ne touche pas à l’existence. La voie que nous indique Lacan [...] les dernières années de son enseignement se centrent précisément sur le symptôme, c’est-à-dire sur l’existence et non pas sur l’être. Le symptôme n’est pas une formation de parole, si je puis dire, il est corrélatif d’une inscription, en ceci qu’il est permanent ; et ça le distingue [...] du rêve, du mot d’esprit, du lapsus, de l’acte manqué. Et par là, il oblige à aller au-delà de la fonction de la parole dans le champ du langage. C’est le symptôme qui oblige à introduire dans le champ du langage l’instance de l’écriture en raison de sa permanence. Et c’est bien ce qui a conduit Lacan à ne pas se satisfaire de dire de l’inconscient que c’était le discours de l’Autre mais à en faire aussi un savoir ; c’est bien ce qui l’a détourné de concevoir l’inconscient seulement en termes de vérité ».

« Mais le symptôme fait objection à ce qu’on puisse dire que tout de l’inconscient est au niveau de la vérité. Le dernier enseignement de Lacan au contraire prend son départ de cette résistance, et nous invite à repenser la psychanalyse à partir de là ; et d’abord l’inconscient, à en faire non pas seulement le discours de l’Autre, mais un savoir. »

**p. 132 :** « Il y a une autre définition du savoir qui ne passe pas par [...] cette donation de sens [...] impuissante à résorber [...] les restes symptomatiques. C’est [...] le savoir comme la seule itération de  $S_1$ , d’une identité de soi à soi qui se maintient et qui constitue le fondement même de l’existence. C’est ici que Lacan nous a invités à penser l’inconscient non pas à partir de ce qui donne sens, non pas à partir de la vérité, mais comme ce qui consiste en un signifiant qui peut s’inscrire d’une lettre ».

**p. 133 :** « Il n’a pas posé [...] d’emblée [...] que l’inconscient était à penser à partir de l’itération brute et non pas à partir de la donation de sens. S’il a pu dire dans son dernier écrit [...] des *Autres écrits* que l’inconscient est réel, c’est parce qu’il a choisi de placer l’inconscient au niveau du symptôme, et du symptôme qui reste après interprétation, du symptôme qui reste après vérité ».

**p. 134 :** « Il a un corps, et il faut en passer par la différence de l'être et de l'existence pour donner sa valeur à la différence de l'être et de l'avoir. L'avoir un corps est du côté de l'existence. C'est un avoir qui ne se marque qu'à partir du vide du sujet. [...] Il a marqué par le terme de *parlêtre* que ce sujet n'a d'être que ce qui tient à la parole, mais qui ne peut se poser comme tel [...] qu'à partir du corps, de son *a un corps* ».

« Ça suppose que ce corps est marqué par le signifiant [...], par la parole en tant qu'elle s'est inscrite et qu'elle peut donc être représentée par une lettre ; et c'est cette inscription qui mérite d'être qualifiée de l'inconscient freudien. [...] *Yad'lun* veut dire : il y a du symptôme ».

**p. 149 :** « L'inventaire des dits met en valeur [...] la contingence de ce qui survient et qui donne à l'inconscient ce que Lacan en un temps appelait sa figure, son dessein qui est aussi son armature signifiante, [soit] les termes dans lesquels vous condensez et pensez [...] ce qui vous arrive. Ces accidents, ce sont des accidents de signifiants en tant qu'ils causent des effets de sens, et ils tissent, autour de ce qui nous arrive, une structure de fiction véridique, c'est-à-dire de vérité menteuse à laquelle vous vous accordez pour intégrer à votre survie, à votre homéostasie, ces *tuchè* successives ».

**p. 149-150 :** « Lacan s'est trouvé [...] attaché à l'élément imaginaire véhiculé dans le discours. [...] Pour lui, la présence de l'imaginaire dans la réalité psychique fait poids, et c'est bien pour cette raison [...] que son enseignement théorique, lui aussi, s'est incessamment appuyé sur des images [...], des schémas, des mises en scène imaginaires jusqu'au noeud borroméen [...]. Au fond, c'est le poids même de la réalité psychique, celle qu'on a dans sa tête et qui n'a pas forcément de corrélat dans la réalité de tout le monde. Donc même lorsque sa vue est commandée par la causalité symbolique, la référence à l'élément imaginaire demeure en fait centrale ».

**p. 151 :** « La vérité, c'est une forme exténuée de la jouissance. La vérité, c'est un masque de la jouissance, c'est une formation de la jouissance ».

« L'inconscient, c'est un lieu d'être, alors que nous désignons par le *Ça*, avec Freud, un lieu de jouissance et le *Ça*, nous l'incarçons dans le corps. Ce que Lacan appelle le corps, c'est l'incarnation du *Ça* freudien, c'est le corps en tant qu'il se *jouit*. Et du côté de l'inconscient, nous logeons les fictions véridiques qui ne découvrent jamais qu'une vérité menteuse tandis que du côté du *Ça*, nous avons affaire à une existence où nous ne pouvons pas isoler de manqua- être ».

« Ce que Lacan a appelé la passe, [...] c'est le moment où une analyse livre au psychanalysant son être. [...] C'est le moment où on passe de l'inconscient au *Ça* ».

**p. 152 :** « Autrement dit, il y a un itinéraire de l'inconscient au réel ».

« Sans doute Freud a-t-il situé le réel au niveau de ce qui était un rêve pour lui, l'énergétique psychique, faite de réseaux où circule un certain nombre de nombres, et où se maintient une valeur constante, c'est-à-dire qu'il avait l'idée, tout de même, qu'il fallait à l'opération analytique, un fondement de réel qui soit hors sens, et qu'il l'avait trouvé dans le neurone ; et ce réel, on ne peut rien en dire, sinon par différence avec le sens, à savoir qu'il n'en a pas. »

« Lacan a proposé une autre idée du réel. [...] Il l'a représentée, cette idée, comme le nœud borroméen, et même comme des variations sur le nœud borroméen, appelant réel à la fois le nœud minimal et un des trois ronds de ce nœud [...]. Ce réel, au fond, se présente donc sous une face comme une articulation, comme une chaîne – c'est la triplique des trois ronds – comme une chaîne donc comme un savoir, car il nous suffit pour dire savoir d'y reconnaître une articulation. Et en même temps, il appelle *réel* un rond entre les trois. Là, ça n'est pas une articulation, c'est une entité trouée [...]. Le trou [...], il le pose par différence avec le néant cartésien [...]. Alors que le manque autour de quoi tourne le désir est au niveau de l'être, le trou est au niveau du réel. Et du trou, il fait l'effet majeur du signifiant. Le signifiant comme tel fait trou. »

**p. 162 :** « Le réel *ek-siste* à la fiction. Au regard du réel, la fiction est une vérité menteuse. Toutes ces affaires d'être, [...] d'identifications et de désêtre, sont, au regard du réel, une vérité menteuse, parce qu'il y a une jouissance qui ne se laisse pas négativer. Il y a une jouissance qui n'est pas dans le registre ontologique, qui [*lui*] est un registre de fiction ».

« À définir l'inconscient comme savoir, et non pas comme vérité, on met l'accent sur le fait que l'inconscient est fait de signifiants, de matériel signifiant, qu'on voit sortir au fur et à mesure que se poursuit l'analyse ».

« La bascule, c'est de considérer l'inconscient comme réel [...]. C'est un nouveau concept de l'inconscient [...] qui inclut le Ça, pour le dire de la façon la plus simple. Il se sert désormais du terme d'inconscient pour unifier l'inconscient et le Ça, et c'est pourquoi, par exemple, il pouvait dire dans "Télévision" [...] qu' "*un symptôme, c'est un nœud de signifiants, donc pas le retour d'une vérité refoulée, et qu'il est fait d'un nœud qui se construit réellement – voyez Autres écrits, p. 516, 517 – d'un nœud qui se construit réellement à faire chaîne de la matière signifiante, chaîne non de sens mais de jouis-sens*" ».

**p. 167 :** « La théorie analytique, c'est une sublimation de sens. Et c'est pourquoi Lacan faisait appel à une pratique sans vérité. [...] Une pratique sans vérité, c'est une pratique sans la fiction de la vérité, sans la fiction des universaux, c'est une pratique désublimentée. »

**p. 167 :** « La désublimation, la chute des idéaux et des universaux a commencé pour Lacan à partir de la sexualité féminine, lorsqu'il a pu dire : *La femme n'existe pas, il y a des femmes*. Eh bien, de proche en proche, il l'a étendue à toutes les catégories, et en particulier à celle du père. [...] Dans le même esprit [...], il peut

dire que *le vrai* [...], *ça fait plaisir* et [...], bien sûr, [*ça*] fait déchoir le vrai de sa qualité d'effet de vérité, pour montrer en quoi il est une affaire de libido. C'est la tension majeure de notre pratique entre logique et libido. »

## « Les prophéties de Lacan » 2011

[http://www.lepoint.fr/chroniques/jacques-alain-miller-les-propheties-de-lacan-18-08-2011-1366568\\_2.php](http://www.lepoint.fr/chroniques/jacques-alain-miller-les-propheties-de-lacan-18-08-2011-1366568_2.php)

« La science, c'est une frénésie. Elle a débuté doucement, à pas de colombe, au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle secoue désormais l'humanité entière, qui a mordu la pomme et en est chavirée. Les saccades se font de plus en plus rapides. Et impossible d'y couper, car la suprématie du "Un" provient du langage lui-même. Cette frénésie, Lacan l'assimilait à la pulsion de mort. Nulle nostalgie n'arrêtera ça, nul comité d'éthique. Nos conditions d'existence subiront des bouleversements à fendre l'âme, car l'âme a bien du mal à marcher du même pas. »

## *Je parle aux murs*, 4<sup>e</sup> de couverture, 2011

« La psychanalyse procède d'un savoir supposé, celui de l'inconscient. On y accède par la voie de la vérité (l'analysant s'efforce de dire crûment ce qui lui passe par la tête) quand elle débouche sur la jouissance (l'analyste interprète les dits de l'analysant en termes de libido).

En revanche, deux autres voies en barrent l'accès : l'ignorance (s'y adonner avec passion, c'est toujours consolider le savoir établi), et le pouvoir (la passion de la puissance oblitère ce que révèle l'acte manqué). La psychanalyse enseigne les vertus de l'impuissance : elle, au moins, respecte le réel.

Leçon de sagesse pour une époque, la nôtre, qui voit la bureaucratie, au bras de la science, rêver de changer l'homme dans ce qu'il a de plus profond – par la propagande, la manipulation directe du cerveau, la biotechnologie, ou encore le *social engineering*. Avant, certes, ce n'était pas bien, mais demain pourrait être pire. »

# ÉRIC LAURENT

## « Les dits de Freud dans les “Cinq psychanalyses” selon Jacques Lacan » 1966

*La Cause freudienne*, n° 34

**p. 20 :** « Gardons ça comme boussole anti-niaiserie : *“ils ne songeraient pas (ces garçons à ce que c’est que faire l’amour), sans l’éveil de leurs rêves”*, sans l’éveil du sujet de l’inconscient, du parasite qu’est le sujet de l’inconscient. Au lieu de confronter le garçon par son éveil, à l’érection du tout, Lacan souligne qu’il est ainsi confronté avec le réel en jeu, c’est-à-dire *“avouer que si ça rate, c’est pour chacun”*. C’est ainsi affirmer que la découverte de la sexualité par l’adolescent est une machine anti-universelle. »

« Le faux prestige de l’universel, c’est de croire que, puisque la science construit des formules nécessaires, on peut en déduire qu’il faut vouloir que, pour tous, ce soit pareil. La seule chose qui est pour tous, dans le sexe, c’est que ça rate pour chacun. Certes, tout le monde a son inconscient et son sujet de l’inconscient. Voilà ce que nous partageons avec la science, nous aussi nous avons un *pour tous*, mais il nous conduit au réel du ratage : *“Que ce que Freud a repéré de ce qu’il appelle la sexualité fasse trou dans le réel, c’est ce qui se touche de ce que personne, ne s’en tirant bien, on ne s’en soucie pas plus.”* (Lacan J., *Préface à l’éveil du printemps*, p. 10) ».

**p. 21 :** « Nous sommes [...] une communauté de *consensus* pragmatique essayant d’oublier que l’on n’arrive pas à dé finir ainsi ce que c’est qu’être homme ou femme. C’est ce que nos débats démocratiques et pragmatiques viennent à occulter. Lacan nous rappelle que certes nous sommes une communauté où l’Un se lie à l’Autre comme lien social, mais fondée sur cet oubli-là. Il ajoute [...] : *“J’ai indiqué le lien de tout cela au mystère du langage et au fait que ce soit à proposer l’énigme que se trouve le sens du sens.”* L’énigme c’est l’énigme phallique, le sens du sens, c’est le phallus qui vient boucler l’univers du sujet de l’inconscient qui fuit. [...] *“Le sens du sens, dit Lacan, est qu’il se lie à la jouissance du garçon comme interdite.”* C’est ainsi la question du phallus assurant le tout, où conduit gentiment le petit Hans, en ce point où jusqu’à la situation par Lacan du dit de Freud sur le phallus, ce qu’il y avait était le signal d’approche du réel et ses franchissements quasi hallucinatoires. »

## « Prologue » 2004

*La Cause freudienne*, n° 56, p. 7-9

« Le champ psy apparaît comme une des conséquences de la civilisation. Libéré, autonomisé, défait de ses croyances traditionnelles, déplacé pour des raisons économiques ou politiques, insécurisé par un rapport précaire au travail, revenu des utopies laïques, entouré par des solidarités familiales fragiles, confronté aux aléas de traumatismes imprévisibles, le sujet ne peut rester seul. Il soigne son angoisse par de nouvelles identités bricolées, des regroupements communautaristes, des pratiques religieuses inédites. Cela ne suffit pas. Dans ce nouvel âge, le sujet demande que l'on entende sa solitude, son angoisse. Il se fait jour une demande de psychothérapie de masse. Chacun réclame le droit de bénéficier d'un conseil particulier pour pouvoir encore croire en lui au décours des aléas de la vie et de la *"fatigue d'être soi"* qui peut l'étreindre, selon le mot d'Alain Ehrenberg. »

« La frontière du conseil et de la thérapeutique est difficile à définir. Du plus au moins directif, du plus au moins thérapeutique, du *coaching* qui refuse la dimension thérapeutique à ceux qui font de la psychothérapie une médecine parallèle, se définit un champ qui s'étend sans cesse. »

« Les pratiques issues de la psychanalyse font rupture avec ces pratiques diversement identificatoires. Elles ne visent pas à renforcer les identifications ; elles les mettent en question. Elles souhaitent isoler chez chacun ce qui fait le fondement de sa solitude irrémédiable. De cet irréductible, elle fait un socle qui permet au sujet de se tenir. Lacan a souligné que Freud a pu situer l'expression d'un "nouveau sujet" à propos du circuit de la pulsion, comme aussi à la sortie de l'Œdipe, "où après le refoulement du désir œdipien, le sujet sort nouveau". »

« C'est dans les moments de rupture que surgissent les appels et les manifestes pour du nouveau. Choisir le nouveau n'implique pas pour autant l'horizon de l'espoir. C'est un appel à Autre chose. Il suffit simplement d'entrevoir le fonds pulsionnel d'où surgit une volonté d'énonciation nouvelle et se détermine le projet. Le nouveau, comme les nouveau-nés, vient toujours de l'impossibilité à résorber la jouissance dans le discours. »

« Le vœu du nouveau peut venir de l'ennui, et nul mieux que Tchekhov peut-être n'a su dans un récit faire sentir la fin d'un monde et l'appel d'un nouveau qui se cherche dans les formes du fantasme d'une Ève future, maître terrible qui s'annonce. Le nouveau est toujours possible de structure, car il n'y a pas d'univers clos du discours. »

« L'absence de clôture n'autorise certainement pas l'absence de fin. Elle est ce qui la fonde. Nous n'aurions pas le sentiment de la fin si l'Autre pouvait fonctionner sans rupture comme un programme, comme un logiciel d'ordinateur. »

« Pascal Quignard sait profondément mêler le sentiment de fin et celui d'aurore incertaine dans une lyrique précise et sèche. [...] Le nouveau vient à la fois de l'ombre où se trame la répétition, et de l'origine où le langage fonde son mystère.

Le titre même de l'ouvrage, *Les ombres errantes*, fait se recouvrir l'errance du sujet et le point d'ancrage d'où il cesse d'errer, l'ombre d'où s'aperçoit le nouveau. En ce point, un désir peut venir au jour. »

« Notre sentiment de la nécessité du nouveau se fonde, au-delà de l'incessant renouvellement des objets techniques, sur l'incomplétude nécessaire du discours. Les fées qui se penchent sur le nouveau ont pour nom Gödel et son théorème d'incomplétude, Arrow et son théorème de l'impossibilité, Lacan et son S (A) qui donnent à notre rationalité un air respirable. »

« L'idéal du moi, comme le note J.-A. Miller, est une fonction qui met le sujet dans l'axe de ce qu'il a à faire. Il doit être possible d'être dans l'axe du désir de répondre au point de réel dont il s'agit dans le changement d'époque. Tout est nouveau dans l'époque qui vient, tout, sauf le signifiant nouveau. »

## « Les organes du corps dans la perspective psychanalytique »

2007

Quarto, n° 91

**p. 33 :** « La machine a besoin, pour fonctionner, d'un corps en acte, à qui il peut arriver des choses comme des infarctus, ou d'être bloqué en banlieue. Nous avons donc en même temps, une augmentation des pouvoirs du corps, mais aussi, des empêchements, des grèves, des embouteillages, tout ce qui nous empêche précisément de nous déplacer [...]. La civilisation est une amplification des organes, et, en même temps, elle installe dans le corps une relation avec le malaise de cette civilisation. Nous avons donc à la fois l'amplification et le malaise. »

« Avant Freud, la caractérisation de cette crise traversée par l'Occident était morale. On disait que la civilisation donnait un "plus" grâce à la science, un "plus" d'action sur le monde, mais que la science ne donnait pas un sens moral plus élevé. Il y avait donc augmentation de nos pouvoirs, mais il manquait le sens moral. »

« Freud s'inscrit en partie dans cette perspective. En même temps, il souligne l'effet d'accroissement de ces organes du corps. Mais au lieu d'accuser le sens moral du sujet contemporain, il situe la faute au niveau de la jouissance comme telle, au niveau d'une exigence de jouissance qui ne s'arrête pas. »

« L'organe du corps freudien, en même temps qu'il accroît les pouvoirs de connaissance du monde, ne donne pas l'assurance que nous avons un lieu pour vivre dans ce monde. »

« Le quotidien argentin *El Diario* [...] publie un article de José Pablo Feinmann [...] : "Freud disait que l'homme est un dieu avec des prothèses, un dieu qui se construit toutes sortes d'appendices pour étendre ses pouvoirs, les plus coûteux et les plus mortels étant ceux destinés à la guerre, à cet art évident de l'assassinat. Ces

appendices, à leur tour, se sont transformés en un commerce formidable, en une industrie incessante.” »

« Dans cette perspective [...] les organes incluent la pulsion de mort, puisqu'en augmentant n'importe quel pouvoir du corps, on augmente le pouvoir létal de destruction de ce même corps. »

« C'est dans cet esprit que Lacan reprend le problème à partir [...] des années cinquante. Le questionnement de la philosophie de l'époque sur ce corps incluait les développements neurologiques, surtout ceux [de] [...] Goldstein [...] [et] son collègue Gelb ».

**p. 33-34 :** « De son point de vue, Lacan considérait les prolongements des organes de la perception comme des moyens de se donner une représentation imaginaire du corps. Chacun, grâce à ses organes et à tous leurs prolongements, imagine sa position dans le monde. Du point de vue de la réalité, la connaissance supposée qu'ils nous donnent du monde témoigne seulement du fait "que tout ce qui est vivant en sait toujours assez, juste ce qu'il faut pour subsister. On ne peut rien dire de plus." Nous avons besoin, comme vivants, d'avoir une certaine représentation du monde pour survivre, mais cela ne nous donne aucune certitude que le monde comme tel existe. »

**p. 34 :** « C'est la critique que firent les idéalistes, Berkeley [...] et d'autres qui dirent que le fait de penser connaître le monde n'est pas une garantie qu'il y ait un monde comme tel. Ce pourrait être une illusion. Aucune amplification de l'organe ne nous permet de définir le monde auquel nous appartenons. »

« La réponse phénoménologique à l'idéalisme fut de dire que la certitude d'appartenir au monde, d'être vivant dans ce monde, ne vient pas de la représentation imaginaire que nous procurent les organes, mais bien de la présence au monde du corps lui-même. »

« Dans cette perspective, le corps lui-même est l'organe [...] supplémentaire, l'organe de tous les organes. Il permet, à cause de ce qui lui arrive, d'avoir la certitude que tout n'est pas rêve et que nous sommes bien des vivants présents dans le monde, dans la civilisation. »

« Ce problème traverse aussi le débat entre le positivisme logique de Carnap et la perspective de Popper. Carnap [...] eut une ambition incroyable. [...] Faire un petit trou dans la langue. C'était l'ambition de réduire tous les énoncés possibles dans la civilisation à une base de perception corporelle vérifiable. [...] Le problème central de cette construction fantastique était de réduire en fin de compte, tout ce qui se dit à la certitude d'une perception ».

**p. 35 :** « Popper dénonce l'illusion que produit la réduction des énoncés à une description qui met hors jeu la première personne. L'énoncé protocolaire réduit à des données physicalistes [...], opération où l'on met le sujet entre parenthèses, ne permet pas de vraiment supprimer la première personne et son devoir. Un philosophe décrit ainsi l'impasse : "la volonté de lever mon bras peut avoir un motif, mais pas de cause, au sens physique, et ce motif suppose la liberté". »

« Popper n'oublie pas que lever le bras implique une décision. Quelles que soient les déterminations, quelle que soit la réduction physicaliste, l'acte de volonté vient décompléter les énoncés, et cela ne nous permet pas d'éliminer le problème métaphysique de notre liberté. »

« [Ce] débat [...] eut une scansion fondamentale en 1953, avec la publication [...] de Quine sur "Les deux dogmes de l'empirisme" [...]. Quine nous contraint à constater justement que la nomination d'une perception n'est pas suffisante pour introduire une certitude ».

« Le problème connaît aujourd'hui un nouvel essor [...] à partir des neurosciences. À partir de 1983, la complexification du modèle chomskyen par David Marr permet l'invention d'un nouvel espace de recherche concernant le système de la vision, ce qui modifie ce que nous appelons l'organe. »

« D. Marr ne définit pas la vision à partir d'un organe biologique et de ses propriétés, mais à partir d'une reformulation de l'usage de l'organe. [...] Sa recherche vise à localiser les modes de traitement de l'information par le réseau neuronal dans son fonctionnement le plus large. Cela suppose donc des zones du cortex, de la vision bien sûr, mais aussi du centre des émotions. [...] L'individu mobilise un très grand nombre de ces zones dans l'acte de voir. [...] Tout cela définit un module ; c'est la nouvelle définition modulaire des organes ».

« Après cela, [...] on a développé des modules pour tout. [...] [Un auteur] a expliqué l'existence de Dieu par une erreur de perception, un dysfonctionnement du module cognitif. [...] Il y a donc des modules pour tout, c'est ce que Jerry Fodor a dénoncé le *modularism gone mad*, le modularisme devenu fou ».

**p. 36 :** « Avec l'amplification du signal donné par les atomes d'hydrogène avec un très puissant champ magnétique, on peut avoir une précision vingt fois supérieure au système IRM classique. Tous les idolâtres de l'image sont enchantés. Ils pensent détenir des appareils photographiques qui vont permettre de photographier la pensée. »

« Le ministre de l'éducation et de la recherche français alors en charge du projet, Gilles de Robien, écrit en 2006 : "La France sera dotée d'une plate-forme d'imagerie médicale de l'homme, unique au monde. Le projet NeuroSpin, d'un coût de près de 100 millions d'euros, en cours de construction par le CEA à Saclay, offrira un grand équipement d'une finesse inégalée, ouvrant de nouvelles voies de recherche sur des affections comme l'épilepsie ou la schizophrénie... 17, 5 millions d'euros ont été ainsi alloués en 2005 spécifiquement au projet de recherche en neurosciences par l'ANR, auxquels s'ajoutent près de 14 millions d'euros pour les technologies de la santé. Dotée de cette énergie nouvelle, la recherche française trouvera peut-être la réponse à l'une des plus grandes énigmes de l'humanité: comment naissent nos pensées ?" »

« La naïveté des formulations scientifiques nous ramène loin en arrière, vers le moment comtien, celui d'Auguste Comte. Pas le moindre écho dans ces pages

frémissements du fait qu'aux USA, certains psychiatres se détournent, déçus, de l'utilisation massive de l'IRM dans le domaine de la santé mentale. "Les technologies de l'image n'ont pas été à la hauteur des espoirs qu'elles ont autorisés dans les années nonante – intitulée la 'Décade du Cerveau' par l'*American psychiatric association* – lorsque de nombreux scientifiques ont cru que l'imagerie du cerveau allait expliquer les mystères de l'esprit humain... Il existe un sentiment croissant que la recherche à partir de l'imagerie est très loin d'être à même de fournir à la psychiatrie quelque chose qui ressemble à des tests clairs de la maladie mentale que nous espérons." [Benedict Carey, « *Secret of brain scans difficult to decipher* », *Le Monde*, 29/10/2005, p. 6] NeuroSpin sera-t-il le prochain Concorde ? »

« Avec ces appareils, on vérifie qu'il y a un niveau de réaction du corps que l'on peut capter par des images IRM avant même que le sujet n'en ait la moindre conscience : il s'agit du niveau subliminal du traitement de l'information. »

« On [en] a fait toute une philosophie. [...] Cette philosophie du retard fondamental de la conscience est une sorte d'existentialisme dévoyé ».

« Tout cela est fait pour nous rassurer. [...] Nous sommes en relation constante avec le monde sans le savoir. »

**p. 37 :** « C'est cela que Lacan vise dans son Séminaire, *L'angoisse*, lorsqu'il dit que toute discussion sur la causalité se réduit en fin de compte à une certitude corporelle. [p. 250-251]. »

« L'expérience du psychanalyste, c'est que, précisément, quand Popper et Carnap discutent sur le fait de lever le bras, nous savons que, dans l'hystérie, il y a des bras qui peuvent être paralysés, [...] hors d'usage pendant un certain temps, insensibles, alors que toutes les déterminations fonctionnent et sans aucune perception subliminale. »

« Nous savons aussi que, dans la psychose, un sujet peut avoir le sentiment que son bras est instrumentalisé par l'idée qu' "on lui a fait faire cela". Même au niveau d'une paranoïa normale, nous avons l'idée que nous pouvons être instrumentalisés par une volonté mauvaise. »

« Cette paranoïa [...], comme cette hystérie [...], contiennent l'obsession que dans sa relation avec ses organes, le sujet peut perdre le contrôle. Ce sont des angoisses de perdre ses organes. »

« C'est l'angoisse justement qui nous prive de l'usage fonctionnel de nos organes. L'angoisse est le moment où, malgré tous mes recours au déterminisme, il y a quelque chose qui se perd de manière fondamentale dans mon corps. Cette perte de l'usage du corps renvoie à la perte qui se produit dans le corps, lorsque se produisent des affects tels que l'émotion, l'émoi, l'embarras. Lorsque le corps est troublé ou émotionné, la fonction des organes se perd dans un excès d'émois. »

« Il y a un moment de suspens dans ces façons qu'a le corps de souffrir. Ce sont des moments de certitude qui correspondent au moment où le monde, précisément nous envahit d'une manière telle qu'aucune fonction d'organe n'est à la hauteur de ce qui est demandé à ce corps. »

« La question “que veut le monde de moi ? Que veulent-ils de moi, de mon corps ?” a une réponse dans l’angoisse dans laquelle j’éprouve une sensation corporelle, un événement de corps. »

« Elle correspond au moment où je perd l’usage d’une, de plusieurs, ou de toutes les fonctions possibles des organes décrites par ces perspectives scientifiques. Dans ce manque radical, j’ai donc la certitude d’exister et que le monde existe. »

« En ce sens, l’angoisse est l’inscription fondamentale, l’unique certitude qui me permet de sortir du paradoxe sceptique. C’est la sémantique particulière de l’angoisse, dans la perspective que nous propose Lacan, qui inscrit d’une façon inoubliable notre présence au monde. »

« Cette inscription ne peut se réduire à un apprentissage, à un conditionnement, auquel Eric R. Kandel, [...], tente de réduire notre comportement. [...]. Kandel considère que l’angoisse se réduit à l’incapacité de répondre selon le conditionnement antérieur. »

**p. 38 :** « Le point fondamental est que toute perspective d’inscription des apprentissages pour rendre compte du sujet achoppe sur deux problèmes. »

« Le premier problème est qu’il n’y a pas, avec cette réinscription infinie des comportements, de possibilité de s’assurer qu’effectivement un sujet agit selon un conditionnement. Il agit toujours avec une multiplicité de réécritures [...] telle qu’il est impossible de définir, dans les termes d’une règle précise, à quel conditionnement est assigné un comportement, si ce n’est au niveau le plus basique. »

« Le deuxième problème, c’est ce qui, en linguistique, se présente comme le problème de l’infini de la production et de la reconnaissance des phrases. Comment penser la relation du sujet avec la langue à partir d’un conditionnement, lorsque quelqu’un est capable de reconnaître des phrases qu’il n’a jamais entendues ? »

« Ce qui en linguistique se nomme [problème de “compétence”] est bien plutôt une faille que Lacan a appelée *épistémomatique*. Le savoir ne peut se penser que comme inscrit à l’intérieur du corps. »

« Dans cet hiatus *épistémomatique*, la perception la plus sûre que nous ayons est celle de l’angoisse. C’est cette perception qui permet de nous réveiller de ce qui, sinon, serait le rêve scientiste [...]. Un rêve où nous pourrions nous considérer comme des machines [...] on pourrait en changer les pièces défectueuses [...], nous assurant ainsi d’une présence normalisée au monde ».

« Ce qui se réalise [...] dans ce rêve, c’est la transformation de notre monde en une société de vigilance. [...] Voilà le nouvel écran omniprésent de la société des images et de la transparence. En fin de compte, le corps identifié avec précision par la biométrie donnerait à chacun de nous une transparence. Nous serions chacun, assigné à une place dans le fonctionnement général du panoptique du rêve scientiste. »

« La bonne nouvelle, c’est que, grâce à l’angoisse, rien de tout cela ne va fonctionner ! »

**p. 9 :** « Les grandes idées vagues produisent ce lien commun qu'est une civilisation, où le malentendu finit par être le plus élargi, le plus étendu possible. Cette extension même nous permet de nous parler entre nous. Lorsqu'il faut une précision, apparaît la science. Celle-ci crée aussi une langue, mais ne vise pas le lien social. »

**p. 10 :** « Certains pensent que le temps est venu de la traduction des processus subjectifs en termes de réseau neuronal. [...] Ce qui est perdu dans cette prétendue traduction, c'est l'inconscient. On y perd le sujet de l'expérience analytique et l'objet de la psychanalyse ».

« L'inconscient ne relève d'aucun apprentissage. Il est ce qui manque ou excède tout apprentissage possible. »

« Après les apprentissages de la journée, le rêve s'éveille à partir de ce qui n'a pu être appris, être dit, être pensé. L'inconscient est un mode de la pensée délivrée de l'apprentissage comme de la conscience. C'est son scandale et sa particularité. »

« L'inconscient ne se laisse pas réduire à un système d'apprentissage, à des traces d'apprentissage. Les traces présumées entrent dans un dispositif topologique tel qu'elles ne peuvent être inscrites sur une surface comme celle du cortex neuronal. Seule la topologie de la lettre peut en rendre compte. »

**p. 10-11 :** « La topologie de Lacan s'oppose à la conception d'un système de traces s'inscrivant sur une surface orientable. Peu importe ici que l'on pense les connexions synaptiques soit en termes connexionnistes, soit sur le modèle du réseau des téléphones mobiles (GSM), soit en termes de constellations constituant un système de positionnement global. L'une ou l'autre perspective s'oppose à celle d'un inconscient compris comme dépôt des équivoques de toutes les langues possibles. »

**p. 11 :** « L'équivoque est un des noms de l'impossibilité de déduire un sujet des traces de chaque expérience. Relation impossible car le sujet finit toujours par se connecter par erreur à d'autres traces ! »

« Un sujet déterminé par les équivoques implique une rupture avec l'apprentissage. On se heurte constamment à l'impossibilité de remonter jusqu'à ce qui serait la trace originelle. Autrement dit, on rencontre toujours la *tuchè*. Celle-ci n'est pas une trace d'apprentissage, c'est une rencontre manquée, comme Lacan le dit. Il y a toujours une équivoque concernant ce qui a eu lieu. »

« Non seulement, il n'est pas possible de remonter à la trace originelle, mais un nombre fini d'apprentissages ne peut générer un nombre infini d'équivoques, de phrases, de langues, etc. »

« La propriété de la plasticité neuronale loin d'autoriser le dépôt de toutes les traces possibles marque d'impossible le programme visant à réduire l'expérience à sa trace. »

« Ce qui est perdu dans l'optique cognitiviste, « *lost in cognition* », est l'originalité de l'inconscient freudien. Précipité de la parole, il trouve son lieu dans une écriture et non dans ses traces. Son lieu est hors corps. Pourtant il s'articule au corps des êtres vivants par des expériences de jouissance qui restent inoubliables. »

**p. 12 :** « Le cognitivisme recouvre des programmes très différents. Le cognitivisme de Chomsky est une chose, les thérapies cognitives, autre chose. La réflexion de Lacan dialogue et s'oppose avec le programme Chomskyen. Penser que les langues ont en commun ce qui permet l'émergence de la science est tout à fait différent de penser qu'elles ont en commun la grammaire générative comme organe de la langue. »

« La perspective lacanienne consiste plutôt à poser nettement que ce qu'il y a de commun entre les langues n'est pas une grammaire commune, mais la possibilité de la science. Ce que les langues naturelles véhiculent, c'est le nombre, et c'est le nombre qui permet ensuite l'émergence de la science. »

**p. 13 :** « Pour le psychanalyste d'orientation lacanienne, la coupure lévi-straussienne entre nature et culture se déplace. Lacan propose autre chose. L'opposition animalité-humanité se dépasse pour la psychanalyse grâce à l'opposition entre le vivant et l'être parlant. »

**p. 14 :** « Il s'agit [...] de distinguer ces deux plans : celui de l'*objectivité* scientifique et celui de l'*objectalité* de la psychanalyse. Il y a donc hétérogénéité entre *objectivité scientifique* et *objectalité psychanalytique*. En effet, l'objet *a*, le fameux objet construit par Lacan comme *Dasein*, être du sujet, n'est pas démontré par la science. À partir de l'objet *a* et du symptôme, nous devons interroger l'effet de la science sur le mode de production du sujet et du régime de ses certitudes. Les principes de la pratique analytique lacanienne fondent l'interprétation sur l'expérience d'un réel propre à la psychanalyse, et non sur sa conformité avec les objets produits par le discours scientifique. »

**p. 36 :** « Il y a d'un côté place pour le renouvellement de l'inscription des synapses et en ce sens, on ne se sert jamais deux fois du même cerveau. Mais de l'autre côté, il y a l'impossibilité radicale de réduire l'inscription subjective à un système de traces dans la mesure où le lien entre trace et expérience ne cesse de se réécrire. »

**p. 37 :** « C'est bien parce que le lien avec l'expérience biologique se perd qu'une identification non biologique peut se produire. Le système langagier fonctionne comme suppléance à cet hiatus. »

« C'est bien parce qu'il n'y a pas de mémoire biologique qu'il peut y avoir une mémoire de l'inconscient. C'est en ce sens que Lacan a pu parler non pas d'une coupure somato/psychique, qui séparerait le psychisme du corps, mais d'une coupure épistém/somatique. Il y a d'une part ce qui s'inscrit dans le corps, et d'autre part le savoir qui se dépose de cette expérience. La discontinuité biologique fait que le sujet s'accroche au signifiant dont l'accrochage à

l'expérience se dérobe. Plutôt que de dire que "nous sommes génétiquement programmés pour être libres" comme nos auteurs, nous pourrions dire que "nous sommes génétiquement programmés pour être aliénés au signifiant". »

**p. 42 :** « L'inconscient freudien permet de distinguer radicalement deux niveaux de l'expérience. D'abord, celui des traces de l'expérience d'un organisme qui perçoit la réalité par les organes qui lui en donnent une image : "l'insertion du vivant dans la réalité qui est ce qu'il en imagine et qui peut se mesurer à la façon dont il y réagit" ».

« [Ensuite] celui ci : "le lien du sujet à un discours d'où il peut être réprimé, c'est-à-dire ne pas savoir que ce discours l'implique. Le formidable tableau de l'amnésie dite d'identité devrait ici être édifiant... l'énigme ne s'en distingue que mieux le sujet n'y perde aucun bénéfice de l'apparis" [Lacan J., « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres écrits*, p. 334] ».

« Dans son dernier enseignement, l'inconscient est défini comme forme du savoir qui agit directement sur le corps de l'être parlant. Il est rupture de la représentation du sujet dans le système signifiant. C'est un savoir de l'inadéquation entre le système linguistique et la jouissance du corps, une mémoire de points de coupure en quelque sorte. Le corps en sort morcelé d'autant de trajets marqués de trous. "Je dis [...] que le savoir affecte le corps de l'être qui ne se fait être que de paroles, ceci de morceler sa jouissance, de le découper par là jusqu'à en produire les chutes dont je fais le (a)." [Lacan J., « ...ou pire », *Autres écrits*, p. 550.] »

**p. 42 :** « Ce n'est pas à partir de représentations d'événements ou de stockage de la mémoire de ces événements que la jouissance se produit. Le manque de disponibilité d'un signifiant signale l'irruption d'une jouissance qui a dérangé l'inscription. "L'inconscient n'est pas subliminal, faible clarté. Il est la lumière qui ne laisse pas place à l'ombre, ni s'insinuer le contour. Il représente ma représentation là où elle manque, où je ne suis qu'un manque du sujet." [Lacan J., « La méprise du sujet supposé savoir », *op cit.*, p. 334, note 1] »

« Comme nos théoriciens de la cognition, Lacan fait confiance au hors sens et se méfie du sens. Mais c'est à l'envers de la représentation conçue comme stockage. Le lieu du sujet est lieu de la perte et de sa rencontre, ou *tuchè*. L'inconscient n'est pas trace d'un apprentissage, il est jeu avec le signifiant qui manque. "Quand [...] l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. On le sait, soi." [Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, p. 571] C'est le fondement de l'incommensurable. »

« Ce qui est en jeu dans cette recherche de l'inscription, c'est la quête d'un sens au moment où tant de certitudes se dérobent sous nos pieds dans les discours établis de notre civilisation. Comme l'a noté Jacques-Alain Miller, le corps comme nature prend le lieu qu'occupait autrefois la garantie divine. "On peut penser que tout cela a son corrélat dans l'esprit de Dieu, et que tout ce que nous vivons y est enregistré. Il est très difficile de démontrer que c'est impossible, mais ça n'aide en

rien dans la pratique.” [Miller J.-A. et Etchegoyen H., *Silence brisé*, Entretien sur le mouvement psychanalytique, Agalma, Seuil, 1996, p. 33] »

« L’enjeu du dialogue avec les neurosciences sur l’incommensurable est de savoir jusqu’où nous pourrions soutenir “une théorie incluant un manque qui doit se retrouver à tous les niveaux, s’inscrire ici en indétermination, là en certitude, et former le nœud de l’ininterprétable” [Lacan, *Autres écrits*]. Ce nœud peut aussi s’énoncer de la façon suivante : Qu’est-ce qu’un discours qui se tient sans autre garantie que celle de l’interprétation même ? Qu’est-ce qu’un discours comme la psychanalyse qui tente de se passer des semblants de toutes les garanties que propose la civilisation à l’inquiétante question de ce que parler veut dire ? L’inscription et son impossible à garantir, sa naturalisation fait partie de ces semblants. Il s’agit, là aussi, de nous rassurer. Une fois pavlovisée, notre angoisse n’aurait plus lieu d’être. Nous pourrions alors faire silence au sein d’une animalité apaisée. »

## « Le sac de noeuds – Stimulations directes du nœud des pensées » 2011

*Lacan Quotidien*, n° 69

« Ouvrons notre “sac de nœuds”. On en trouve de toutes sortes. Surtout du côté des nœuds du cerveau et de l’âme qui ne cessent de se réécrire au gré des vraies-fausses avancées des neurosciences. Jean-Didier Vincent (JDV), ami de la psychanalyse, vient d’en donner une nouvelle version dans son *Bienvenue en Transhumanie* qui porte comme sous-titre « Sur l’homme de demain », ouvrage écrit en collaboration avec Geneviève Ferone. [...] Il y loge une variété de rêves des nœuds entre le corps et le cerveau, l’âme et la pensée. »

« Ceux-ci s’engendrent de l’opposition entre l’organe et la stimulation directe du cerveau qui semble autoriser un remède à l’organe défaillant. Rappelons-nous : pour Freud, l’appareillage du corps à la technologie se fait par l’amplification des organes. Il dit dans *Malaise dans la civilisation* : “Grâce à tous ses instruments, l’homme perfectionne ses organes – moteurs aussi bien que sensoriels –, ou bien élargit considérablement les limites de leur pouvoir. [Freud S., *Malaise dans la civilisation*, [1929], Paris, PUF, 1971, pp. 38-39] »

« Aujourd’hui, note très justement JDV, grâce à la réduction du fonctionnement du cerveau à une machine de Turing, l’organe n’est plus amplification, il est obstacle. “La seule barrière de communication entre le cerveau et la machine demeure nos sens avec leurs organes récepteurs qui servent d’intermédiaires. Si ces derniers sont absents par la naissance ou par la maladie, ils peuvent être remplacés par des appareils électroniques importés directement au contact des voies sensorielles à l’intérieur du cerveau” [Ferone G., Vincent J.-D., *Bienvenue en Transhumanie*, Grasset, 2011] ».

« Les travaux de Alim-Louis Benabib (ALB) vont dans cette voie. Il stimule électriquement les cerveaux des malades atteints de Parkinson, par des électrodes implantées profondément. En s'auto-stimulant, ceux qui souffrent de mouvements involontaires peuvent les réduire. Mais ALB veut aller plus loin. Il se fait fort d'amplifier les intentions de mouvement, les "gestes rustiques" [Philippe Jacqué, « Faire marcher les tétraplégiques », Les labos du futur, *Le Monde*, 11 août 2011]. Ces amplifications visent à mettre au point une chaise pour les handicapés permettant par la pensée, d'actionner un auxiliaire. Les tétraplégiques vont marcher grâce à un exosquelette motorisé nous promet le GIANT (*Grenoble Promotion for Advanced New Technology*). Les résultats effectifs autorisent des rêves qui pourraient virer au cauchemar. De la lecture dans le cerveau des "gestes rustiques" aux rêves de lire les pensées, le saut est déjà là ! La neurojustice frappe aux portes, se faisant forte de lire les pensées criminelles. Le peu de succès des "détecteurs de mensonge", tel que le montre l'histoire de l'espionnage, ne décourage pas les technophiles. »

« Distinguons ces rêves de lecture des applications pratiques de la recherche neurologique. Jacques-Alain Miller, dans *Le Point* (du 18 août 2011), en réponse à la question "Faut-il se réjouir de la puissance de la science ou en craindre les effets ?" répondait que "La science est une frénésie [...] cette frénésie, Lacan l'assimilait à la pulsion de mort. Nulle nostalgie n'arrêtera ça, nul comité d'éthique". La stimulation intracrânienne donnera sûrement des idées à des utopistes sociaux. Déjà elle sert à stimuler la dépression. L'humanité sera secouée par les rêves de la neuro-orthopédie comme elle l'a un moment été par le moment "psychiatrie cosmétique". Rappelez vous *Prozac Nation* d'Elisabeth Wrutzel, (1994), après *En écoutant le Prozac*, de Peter Kramer, (1993). Nous en sommes maintenant, près de 20 ans après, à la dénonciation des antidépresseurs par le *National Institute of Mental Health* aux USA, ne leur trouvant qu'une efficacité peu supérieure au placebo en dehors des indications strictes. Mais nous devons nous méfier de nous-mêmes autant que des sociomanes. Au-delà des médicaments stimulants ou des anti-dépresseurs sollicités *off-label*, il y aura des usages *off label* de la surstimulation. Les rêves de branchement direct homme-machine feront apercevoir en grosses lettres, la frénésie mortelle de l'accouplement du corps avec le savoir. Il faudra, pour la psychanalyse, aider à se réveiller des *Schwärmerei*, des exaltations, de l'époque. Kant avait les siennes. Pour traiter les nôtres, nous devons aider à lire les nœuds du corps et de l'âme de la bonne manière. »

« "L'inconscient, c'est la politique" », aujourd'hui » 2015

*Lacan Quotidien*, n° 518

« L'approche par le *parlêtre* permet de reprendre le commentaire de "l'inconscient, c'est la politique", à partir de l'inscription sur le corps, à partir de l'événement de corps. [...] C'est bien entendu l'universel du libéralisme contemporain qui a relancé la recherche de tout ce qui peut être qualifié de commun dans l'espace politique.

Le terme de *common decency* est orwellien, rappelons-le, mais au-delà des particularités de la perspective orwellienne, notons d'abord que l'événement de corps dont nous parlons n'affecte pas le corps en tant qu'organisme de l'individu, mais le corps du sujet du langage, d'emblée transindividuel. Le corps parlant vient toujours s'opposer au corps de l'individu. Il parle et témoigne du discours comme lien social qui vient s'inscrire sur le corps. »

« Dans la leçon du Séminaire XVI du 26 mai 1969 intitulée "Clinique de la perversion", comme dans celle du Séminaire XIV du 10 mai 1967 [...], Lacan s'élève avec force contre un certain usage des catégories de masochisme et de sadisme. Pour rendre compte de ce qui peut apparaître comme la passivité, la soumission, qui, comme le notait Primo Levi, pouvait saisir les victimes des camps, il n'y a pas à avoir recours à un masochisme. "Le jeu de la voix trouve ici son plein registre. Il n'y a qu'une seule chose, c'est que la jouissance ici [...] échappe. Sa place est masquée par cette domination étonnante de l'objet *a*, mais la jouissance, elle, n'est nulle part." Enfin notons que le "commun" qui vient s'inscrire dans le corps n'est pas réductible à une particularité au sens d'une partie d'un tout. C'est pourquoi la particularité "universaliste" peut s'inscrire dans le corps dans la dimension du "malaise", comme nous l'avons vu pour le malaise sur le blasphème. Le désir d'universel lui aussi suppose une inscription dans le corps, un événement de corps, ce qui surgit chez ceux qui réagissent à la seule proposition des multiculturalistes. Certains d'entre eux veulent renvoyer les universalistes à ce qui ne serait que mensonge idéologique permettant de persécuter des multiculturalistes particuliers. »

« Dernière réflexion, la croyance en l'événement de corps implique que nous n'avons le choix qu'entre la débilite de la croyance au corps et à l'imaginaire troué qu'il implique et le délire. Cette perspective clinique est en même temps hautement politique. Elle borne les prétentions du discours du maître. »

## *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance.* 2016

Navarin, Le Champ freudien

**p. 11 :** « Le paradoxe du discours de l'évidence *bio* est qu'il recourt à l'image du corps pour mieux faire disparaître le réel de jouissance. La forme du corps, son fonctionnement interne présenté comme son seul réel, ainsi que la multiplication de leurs images, fascinent et se donnent d'autant plus comme remèdes contre l'angoisse contemporaine que cette imagerie s'appuie sur des technologies innovantes. Le corps machine fait ainsi couple avec le corps image. Mais ne nous y trompons pas. La puissance du discours technoscientifique et des objets qu'il produit vise un réglage des jouissances par la scopie des corps. C'est ce que faisait autrefois le baroque de la Contre-Réforme catholique, quand il utilisait la

séduction de l'image des corps marqués par la jouissance pour opérer "la régulation de l'âme par la scopie corporelle" [Lacan J., *Sém. XX*, p. 105]. »

**p. 11 :** « Il nous faut tenir compte des deux faces du phénomène contemporain. D'une part, le corps se fait machine plurielle, sécable en unités toujours plus nombreuses et plus complexes (physiologique, génétique, épigénétique...). D'autre part, il se fait image unifiée, diffractant sa fausse unité sur les écrans les plus variés. Le paralogisme qui en découle consiste à proposer l'identification de l'être parlant à son organisme. »

**p. 11 :** « Les avancées des sciences biologiques permettent un remaniement du savoir sur le vivant et sur sa machinerie interne. Le corps-machine est mis en évidence par d'autres machines et cet appareillage prolonge le mouvement de longue durée par lequel l'homme, environné de machines, devient lui-même élément de la machine, de l'échelle nano à l'échelle macro. »

**p. 12 :** « Lacan actualisait [...] l'effet d'assujettissement à la technique relevé par Martin Heidegger. Selon ce dernier la caractéristique majeure de l'objet de la technique est qu'à mesure que l'homme croit être son maître, lui-même devient rouage du dispositif, le *Gestell*, ce qu'avec Lacan nous appelons être "le sujet de ces instruments". »

**p. 13 :** « À partir d'une relation vague telle que "le cerveau doit être impliqué dans la pensée", n'en vient-on pas à dire : le cerveau est la pensée ? Il suffirait donc que l'esprit doive à son fondement organique pour constater que nous ne sommes rien d'autre que ce *corps-organe*. "La science avec ses outils intimidants, donne chair au squelette de notre ontologie spontanée [...]. Quelle meilleure preuve de l'existence d'un phénomène qu'une image supposée fidèle de celui-ci ?" [Forest D., *Neurosepticisme*, Paris, Ithaque, 2014, p. 28] Une des propriétés fondamentales de l'image est de mettre sur le même plan des causalités qui peuvent être fort diverses. Las ! [...] C'est ainsi que certains psychologues et neuroscientifiques pensent pouvoir réduire la logique subjective de l'instant de voir et du temps pour comprendre à deux modalités du fonctionnement cérébral [Kahneman D., *Système 1, Système 2. Les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, coll. Essais, 2012]. Le neuro-essentialisme va jusqu'à nier, non seulement le niveau de la logique subjective comme telle, mais les processus cognitifs eux-mêmes. Il n'y aurait plus qu'à poser en court-circuit que "notre cerveau nous fait être qui nous sommes" [Forest D., *op cit.* p.12]. »

**p. 14 :** « Sous toutes ses formes, l'évidence des images du corps tend à faire oublier que nous sommes toujours confrontés à l'absence de ce qui pourrait répondre en tant que sujet à la jouissance. Lacan n'a d'ailleurs utilisé qu'une seule fois le terme de "sujet de la jouissance" [Lacan J., « Présentation des *Mémoires d'un névropathe* », 1966, *Autres écrits*, p. 215], soulignant par là l'antinomie entre les deux termes. Le paradoxe de la jouissance tient à ce qu'elle est, avant tout, trauma, en ce qu'elle fait trou dans le tissu des représentations du sujet. »

**p. 14-15 :** « L'expérience de la jouissance se présente à la fois comme présence d'Autre chose et comme absence d'une instance de perception et de représentation qui pourrait en répondre. Elle s'inscrit dans une série qui inclut l'extase, la transe ou "le ravissement", selon le mot de Marguerite Duras. Son lieu, c'est le corps. Dans l'extase, le sujet ne peut rien dire. Il est cela, sans image et sans représentation. Noter cette expérience, c'est noter l'élosion, sans omettre pour autant qu'il faut un corps pour jouir. L'extase est l'inverse de l'évidence du surgissement de l'image. Elle est manifestation d'un corps sans image d'où le sujet s'est absenté, hors de lui. »

**p. 15 :** « Du fait de l'évidence de l'image, *nous croyons avoir un corps*, autrement dit c'est un de nos attributs, mais il ne se confond pas avec nous. Cette croyance s'accompagne d'une division radicale, puisque ce corps-image est notre premier autre. C'est ce que Freud a mis en avant, soulignant l'importance du narcissisme et les pièges à l'occasion mortels, de la forme du corps qui font d'autant plus négliger les processus pulsionnels déterminant la jouissance. »

« Lacan [...] met l'accent sur la division du sujet et son image, et fait du narcissisme l'élément crucial de l'imaginaire. Pas de rapport à la forme du corps, à l'image du moi, sans la passion narcissique » [Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, p. 116]. »

**p. 15 :** « Dans ["Radiophonie"], le corps, s'il est toujours soutenu d'une division, à savoir celle qui passe entre *la chair* et le corps, est abordé dans un rapport à la jouissance d'avant l'image. L'opération de séparation entre la chair et le corps est issue de l'empreinte d'un moins-un fondamental. Pour l'être qui parle, et qui demande, le corps manque à inscrire toute la jouissance. Celle-ci restera en excès, dysfonctionnelle par rapport au corps. Lacan pourra dire que le corps comme surface d'inscription ne cesse de fuir. L'adoration de la forme du corps vient ensuite à l'être qui parle, comme le rêve d'une consistance qui se donnerait à lui, alors que le corps nous échappe. »

**p. 16 :** « Le corps est donc surface d'inscription en défaut par rapport au trauma de la jouissance. Mais, comme consistance mentale, il s' imagine comme un lieu où il ne manque de rien. Il se pense comme réceptacle des sensations "proprioceptives", et des affects qui lui viennent. Il devient alors le dépositaire de ce que Lacan appelle "l'idée de soi". Cette idée unifiante, cette consistance, relèvent, paradoxalement, du "mental", non du corporel. C'est pourtant le lieu de l'unité que les neurosciences recherchent dans les différentes régions du cerveau. »

« Antonio Damasio, par exemple, penche pour la localisation du fondement de la conscience dans le tronc cérébral. Pourtant cette hypothèse paraît prématurée. [...] La somme d'informations en jeu est telle que la puissance de calcul qui serait nécessaire fait obstacle à l'unification. Au lieu de l'unification improbable, [...] c'est le multiple qui l'emporte. Dès que l'on admet la multiplication modulaire, le module central devient introuvable. »

**p. 16 :** « L'unité introuvable du corps, Lacan veut l'inscrire, selon la logique des ensembles, comme l'ensemble vide. Finie la recherche du module central. Ce sera sur l'écriture de ce vide, point d'Archimède, que viendront s'accrocher les signifiants. »

**p. 17 :** « Le sujet est ainsi produit comme une absence, comme trou. Il est *troumaté* [Lacan, *Sém XXI*, lec. du 19 février 1974, inédit]. Pourtant il ne cesse de ne pas s'absenter, de vouloir (se) voir, de vouloir ressaisir le moment de sa disparition. C'est l'enjeu du scénario de jouissance, le fantasme, mélange de signifiants qui ont compté, d'images oniriques et d'expériences de jouissance du corps. Le sujet tente ainsi de s'approcher de la jouissance en la cristallisant dans un objet ou dans un scénario plus ou moins ritualisé. Mais cette tentative est sans cesse marquée par l'équivoque, le corps, ne disposant pas, en effet, de lieu stable pour accueillir la jouissance. Autrement que dans le rêve, mais tout aussi irréductiblement, le sujet se perd dans les places du fantasme et dans les actions qui s'accomplissent. Il est à la fois "la plaie et le couteau !/ [...] Et la victime et le bourreau !", comme l'écrit Baudelaire. Il est celui qui se torture lui-même, qui ne peut ressaisir sa jouissance qu'en étant celui qui fait l'expérience du *se jouir* [Lacan J., *Séminaire XX*, p. 26]. Il est l'*héautontimorouménos* [Lacan J., *Séminaire VI*, p. 530)] ».

**p. 18 :** « La logique phallique, de l'être et de l'avoir, permet à Lacan de souligner combien cette jouissance vient déranger le corps. Elle dérange la façon dont le corps "se jouit" autour des bords érogènes qui enserrant et que traversent les objets pulsionnels. Ces circuits pulsionnels, quant à eux, entraînent le corps hors de lui-même. [...] Cette marge d'extériorisation hors corps sera généralisée par le concept de l'objet *a* qui [...] reste une façon pour le corps de se jouir, tout en faisant le détour par l'Autre. Le corps comme ensemble vide se compte Un et les différents ensembles pulsionnels s'articulent à lui. »

**p. 18 :** « Pour rendre compte de la prise du corps dans les trois dimensions [...] de l'expérience, Lacan développe un instrument logique dérivé de la logique ensembliste [...]. Il baptisera la logique ainsi construite "logique de sacs et de cordes" [Lacan J., *Séminaire XXIII*, p. 146]. Celle-ci combine l'écriture ensembliste et ce qui peut se nommer Un dans chacune des trois dimensions R, S, et I. À partir de là, il présente des chaînes de "ronds de ficelle" qui pourront faire nœud et tracer les figures d'une écriture nouvelle. [...] Les signifiants viendront s'accrocher au corps, avec les équivoques propres à la langue. »

**p. 19 :** « La logique de sacs et de cordes de Lacan fait voir que la somme joycienne est articulée à une perte primordiale. Il fallait que quelque chose *ne se sente pas* dans le corps pour que l'artiste voue sa vie à le récupérer. [...] Lui, qui d'une certaine façon a perdu son corps, le récupère par la voix de Stephen-Bloom, personnage double [...]. Il circule d'ailleurs aussi bien entre les deux côtés de la sexualité [...]. L'épopée du corps aboutit à une écriture qui traverse les corps et les langues, faite d'équivoques qui sans cesse renvoient à ce qui ne peut trouver de dernier mot, de dernière identification. »

**p. 19 :** « Entre le corps comme ensemble vide et l'adoration de l'image qui le fait disparaître comme fausse consistance, un savoir sur le traumatisme de la jouissance peut se déposer. Ce n'est pas une représentation. Il permet de s'orienter par rapport au symptôme et de se tenir à distance des illusions de l'identification de l'être parlant à l'organisme. »

**p. 23 :** « "Radiophonie" [...] marque une césure particulière dans sa conception des rapports entre l'inconscient et le corps ».

**p. 41 :** « [Dans "Radiophonie"], le lieu de l'Autre n'est plus le lieu du discours qui prend en charge le désir éternisé du sujet. Le signifiant, en s'incorporant, cadavérise le corps. Celui-ci devient alors le lieu de l'Autre – vivant ou mort, le corps devient surface où s'accrochent les signifiants du sujet. Le symbole n'est plus seulement le "meurtre de la chose", il y a une double opération. Le signifiant produit le corps, le "signifiant négative la jouissance dans la chair et par là même le corps [...] comme cadavre s'en sépare [Miller J.-A., *De la nature des semblants*, leçon du 8 avril 1992]". Ce qui apparaît comme produit de l'opération n'est pas le sens, comme dans le "Rapport de Rome", mais la jouissance ».

**p. 159-160 :** « Joyce a inventé une voie qui lui était propre pour sortir du capitalisme. Il montre que les formes de vie du saint consistent à faire un pas de côté par rapport au marché. C'est ce que fait le psychanalyste aussi à sa façon. Il sort du marché, fait le déchet et fait payer aux autres, une dîme pour ça [...], au delà de l'évidence de la dimension des biens ».

« Plus il y a de voies d'escapades, plus on rit. On retrouve la voie de la farce. Et Lacan poursuit en mettant en cause le lien social dans le discours du maître qui tente, de façon très articulée et subtile, de persuader qu'il y a équivalence des corps, et donc, qu'ils peuvent être tous adjointés à l'objet du marché, à la plus-value. L'individualisme démocratique de marché, ou la fraternité par charité, de ce point de vue, se valent. Il s'agit d'ignorer la singularité de la jouissance en rabattant le problème sur la satisfaction des besoins et la justice distributive. »

« "Avoir un corps", c'est au contraire affirmer l'impasse de l'individualisme hédoniste, car un corps n'est pas réductible à un autre dans les sous-ensembles de sa jouissance. »

## « Lumière et élucidation »

Commentaire du film *Poétique du cerveau* de Nurith AVIV  
*Lacan Quotidien*, 2016, n° 559

« À la fin du Séminaire *L'Éthique*, après avoir écarté toute prétention de "science humaine", [Lacan] parle du désir qui anime la science accomplissant "toutes sortes de conquêtes" et en fait la forme même du désir de notre temps : "le désir de l'homme, longuement tâté, anesthésié, endormi par les moralistes, domestiqué par des éducateurs, trahi par des académies, s'est tout simplement réfugié, refoulé, dans la passion la plus subtile, et aussi la plus aveugle, comme nous le montre l'histoire d'Œdipe, la passion du savoir (p. 374)". Alors que Karl Popper voyait dans l'activité scientifique une communauté liée par un discours de vérité, Lacan fait de celle-ci le lieu du désir dans notre civilisation, avec ce corrélat qu'il s'agit d'une passion aveugle. »

« Yadin Dudai , qui dès son post-doc au Caltech a fait partie de l'équipe ayant mené les travaux pionniers sur l'analyse neurogénétique de la mémoire, pouvait définir ailleurs la mémoire comme la "rétention d'une représentation interne dépendant de l'expérience". Il nous présente ici, avec des mots clairs, la mémoire-activité, le contraire d'une conception de la mémoire-stockage ou enregistrement. Loin de tout aplatissement, de toute bijection entre une fonction psychique et une assemblée de neurones ou une zone neuronale, il souligne que le fait qu'un même ensemble de neurones serve à plusieurs fonctions a une double conséquence : une faiblesse et une force. Le fait que les mêmes neurones soient liés aussi bien à l'expérience passée, vécue au présent, qu'à l'avenir engendre notre débilite à nous souvenir. Mais justement, que notre souvenir change tout le temps, qu'il soit éminemment plastique et instable, est le fondement même de notre possibilité d'imaginer. Dans cette présence de l'ailleurs imaginable qu'il rend palpable, comment ne pas entendre une sensibilité mystique, au sens d'une sensibilité à la présence énigmatique de l'Autre, au cœur de l'activité scientifique ? »

« Laurent Cohen, qui a tant travaillé avec Stanislas Dehaene sur la "zone de la forme visuelle des mots", [...] transporte avec lui l'histoire des langues qu'a pratiquées sa famille – le grand-père spécialement en maniait une multiplicité étonnante. [...] Dans sa recherche sur la lecture et sur la zone exacte commandant l'alexie, on entend la passion familiale et la situation du sujet juif comme passeur de civilisation et de langue, confronté à la perte toujours menaçante. La science est ici ce qui délivre d'un destin. La médecine permet de mieux réparer et de redonner la possibilité de la grammaire à ceux qui l'ont perdue. Là où les choses se compliquent, c'est lorsque les enseignements neurologiques veulent s'étendre à tous dans des méthodes d'apprentissage "vraiment" scientifiques, c'est-à-dire dans l'air du temps cognitivo-comportemental. Les difficultés de S. Dehaene en témoignent. »

« Une photographie frappante de la synchronisation des rires entre mère et enfant dans un face à face joyeux permet de passer du miroir aux neurones-miroirs. Un des découvreurs de ceux-ci, Vittorio Gallese, veut passionnément trouver le fondement sûr du siège de l'empathie et du rapport au prochain – d'où le titre d'un

de ses principaux articles : *"A unifying view of the basis of social cognition"*. La recherche d'une telle vue unitaire du lien fondamental du rapport à l'autre est si "italien", si catholique, qu'elle a tout de suite trouvé un écho incroyable : ces neurones-miroirs allaient rendre compte d'une multitude de fonctions jusqu'à une unification de toute la cognition sociale ! On peut voir ce groupe de neurones du cortex prémoteur, qui commande le mouvement des doigts des singes, s'activer également chez un singe qui en observe un autre bougeant les doigts. Dès lors, à partir de l'observation, le chercheur ne cesse d'étendre la fonction de ces neurones : ils s'activent quand le corps agit, quand l'autre agit, mais aussi lorsque simplement un bruit évoque l'action ou permet de l'anticiper. On a cru tenir la base de l'empathie et donc du lien social et de la civilisation (Une conférence TED d'une star des neurosciences en témoigne par son titre ronflant : « Les neurones qui ont fait la civilisation » (Ramachandran V., conférence disponible *on line*)). L'engouement a été viral. Au cours des dix dernières années, la perspective unifiante des neurones-miroirs a néanmoins soulevé des débats vibrants. La difficulté de reproduction des expériences au-delà de gestes simples, puis des objections expérimentales, la production "d'empathie" malgré la lésion de ces neurones donc indépendamment d'eux, ont accentué les résistances envers cette causalité unique. On en vient maintenant à douter même de leur utilité, voire de leur existence chez les humains (Cf. Rose N. & Abi-Rached J. M., *Neuro. The new brain sciences and the management of the mind*, Princeton University Press, 2013, p. 147). On se méfie de "la facilité déconcertante avec laquelle il est loisible de former des hypothèses grandioses à leur sujet" (Forest D., *Neurocepticisme*, Ithaque, 2014, p. 16). »

« La chercheuse Sharon Peperkamp, qui vient d'Amsterdam [...], nous fait partager sa passion bilingue, elle qui passe si bien du hollandais au français. Elle parle avec émerveillement du talent de distinction des bébés bilingues, montre aussi leur force, leur souplesse devant les nouvelles tâches qu'entraîne un environnement nouveau. Ces qualités se manifestent avant même qu'ils sachent vraiment parler deux langues. Il y a ainsi présence de la langue avant le déploiement de la parole. Autant d'enseignements à méditer sur le bain de langage et son rapport à l'inconscient. »

« L'ambition du laboratoire de Noam Sobel est forte. Il veut trouver l'encodage neuronal qui permettrait, sans plus d'équivoque que pour la couleur ou le son, une transcription d'une structure physique en une perception – le fait que la reconnaissance des couleurs soit sensible aux variations culturelles et langagières ne l'arrête pas. Les progrès ont permis de prédire à partir d'une structure physique le caractère agréable ou pas d'une odeur. Ces succès sur ce plan fondamental l'encouragent à chercher la clef des comportements humains dans l'odeur, au point d'y trouver notamment les clefs de la synchronisation des femmes entre elles – il cherche à élucider scientifiquement une énigme qui passionne les hommes, eux qui ont tant de mal à se synchroniser avec les femmes. Du côté des hommes, il trouve une désynchronisation, celle que provoquent les larmes qui font baisser les taux de testostérone, leur donnant enfin un statut biologique précis alors qu'on ne savait que faire de ces larmes si encombrantes depuis l'âge baroque : elles sont le fondement d'un signal de Stop ! Quel geste magnifique de force accompagne son assertion ! Plût au ciel que cela fût ainsi. Que d'atrocités

pourraient être évitées si ce beau mécanisme biologique fonctionnait dans l'histoire effective ! On lit dans la détermination du chercheur le souci d'un Israélien confronté à la menace permanente d'agression, face à laquelle il n'y a pas de signal de fin. Le corps politique, au sens de Spinoza, qui pourrait incarner la recherche d'un processus au-delà du pur signal biologique fait d'autant plus cruellement défaut à l'entendre. »

« Chacun de ceux qui parlent [...] font entendre combien l'activité scientifique est indissociable des autres discours qui se tiennent dans notre civilisation et qui traversent les corps. Loin de donner des images d'un pays de la recherche scientifique séparé, le corps de Nurith Aviv fait lien entre ces positions d'une grande variété quant à la pratique des neurosciences qui soutient leur projet et leur usage des nouvelles techniques de la biologie. »

« Nurith elle-même nous donne un compte-rendu d'expérience de sa rencontre avec une de ces techniques. Eu égard aux odeurs, elle évoque là un symptôme curieux, qui lui est venu après avoir fait un film sur les langues, reliant odeurs et symptôme d'un picotement sur la langue. Il vient alors comme une manifestation de vie incongrue qui traverse toute la vie, depuis les odeurs de la pièce de l'enfance jusqu'à aujourd'hui. Le symptôme vient brouiller tout ce qu'il pouvait y avoir, jusque-là, de fil d'une chronologie apparente : la naissance, les soins maternels, l'apprentissage des langues, le goût de la lecture. L'IRM de la langue permet des images magnifiques, où Nurith Aviv fait une sorte de performance, mettant son corps en jeu. [...] Elle nous montre les images produites par son corps vu par l'Institut Weizmann. Ces images font partie du puzzle tomographique que la science produit dans son découpage du corps et du cerveau ; de même, les photographies proposaient autant de découpes des moments de la relation mère-enfant. »

« Et puis vient, [...] notre collègue François Ansermet qui, psychanalyste oblige, confie la clef de ce qui a fait l'origine de sa passion pour le déchiffrement des énigmes du raccord entre le désir de la mère, l'annonce du père et la naissance de l'enfant. Il trouve, dans le pays de l'enfance auquel il reste attaché, la racine de sa passion pour la recherche scientifique qui continue à soutenir son souhait d'inventer des dispositifs pour résoudre les impasses de la conception. Dans ces dispositifs complexes, viennent confluer les demandes multiples d'enfants, qui rendent palpables l'énigme de ce qui fait une mère. Nurith donne une place de choix au psychanalyste, entre la démonstration et le rêve. Une part de lui-même est dans la science, une autre dans l'interprétation, ce qui convient à celui qui doit aussi bien répondre avec efficacité aux souffrances périnatales que s'immiscer avec tact dans les énigmes du désir. Il parle en psychanalyste de l'inachèvement de la détermination biologique et de la place du rêve. »

« Nurith Aviv crée une nouvelle façon de représenter le rêve au cinéma. [...] Elle ancre délibérément le rêve dans une réalité avec l'aide même de l'imagerie

géographique, scientifique, et le recours aux nouvelles images produites par Google Maps. C'est l'envers de la facilité du flou onirique. L'auteure invente afin de nous donner à voir l'originalité de son rêve, car c'est un rêve énigme qui défie l'interprétation. [...] L'art documentaire rejoint le rêve lui-même et en donne les clefs les plus profondes. Le cinéma devient un instrument capable d'élucider les questions les plus brûlantes qui lui ont été posées dans les conditions de sa venue au monde. C'est une réponse donnée face à un réel. »

« La réalisatrice fait du documentaire un instrument souple, ductile, qui se prête à recueillir tous les discours, sacrés, profanes, scientifiques et à en faire une poétique de l'image au sens le plus fort. Une *poiesis*, une fabrication des images. [...]. La juxtaposition des discours et non leur totalisation produit le film lui-même. [...]. Nous voyons comment l'inconscient, à travers le rêve, se trouve comme un discours de plus qui aide à produire des images. [...] Tout ce qui peut parler participe à l'élucidation de l'énigme. »

## « Le corps parlant : L'inconscient et les marques de nos expériences de jouissance » 2016

*Lacan Quotidien*, n° 576

« L'accent mis sur le corps parlant s'inscrit dans les propositions du dernier enseignement de Lacan pour trouver quelque chose qui aille plus loin que l'inconscient. Plus exactement, il s'agit de se séparer de ce qui, dans le terme freudien d'"inconscient", est trop relié à la conscience, comme une sorte de négatif de la conscience. Alors que la conscience intéresse beaucoup la science cognitive, Lacan considérait que c'est ce qu'il y a de moins intéressant pour la psychanalyse. Sa préoccupation centrale au moment de son dernier enseignement est plutôt de cerner quelle est la modalité du réel auquel la psychanalyse a affaire. »

« Il est d'abord parti d'une refonte de l'inconscient freudien, déjà en le séparant de la conscience. C'était le tour de force de sa première reformulation de l'inconscient freudien : "l'inconscient est structuré comme un langage". C'était dire que le problème n'était pas de déterminer les relations de l'inconscient à la conscience comme telle, ni de distinguer le préconscient de l'inconscient. "L'inconscient est structuré comme un langage" veut dire qu'il est fait d'une certaine matière, celle des mots. Lacan peut dire ainsi que Freud est un *motérialiste* – jeu de mots entre mot et matérialiste. La matière de l'inconscient est donc faite de morceaux de langage. [...] Il y a la parole, d'un côté, et le langage, de l'autre. La parole fait irruption dans la matière du langage. Elle y fait irruption et, si l'on veut, elle ne cesse de le déformer, de le trouer, de le transformer. C'est ce que Lacan trouve central dans la découverte de Freud : l'inconscient freudien est un langage, mais un langage tordu foncièrement par le lapsus, la chose qui

échappe, par le mot d'esprit qui vient comme "en plus" [...] ou bien par l'acte manqué qui vient trouer les conduites répétitives ou les *habitus*, les répétitions chères aux comportementalistes. C'est par là que se manifeste une vérité. La matière de l'inconscient freudien se manifeste dans ce langage fait de fragments, de morceaux, d'irruptions, de ruptures. »

« Lacan, à mi-chemin de son enseignement, au milieu des années soixante, précise que le lieu de l'Autre, cet Autre de la structure, ce lieu dont il a exploré la logique n'est pas au ciel des Idées. Il n'est pas une sorte d'Esprit. Il le déclare: le lieu de l'Autre, c'est le corps. »

« Le lieu de l'Autre, c'est le corps en tant qu'il reçoit une marque [...]. Alors, si l'on rapproche cela de la première formulation de Lacan: "l'inconscient, c'est le discours de l'Autre", c'est ce qui se manifeste en nous de la vérité de ce langage matériel qui nous traverse. Si on remplace dans la formule l'Autre par le corps, alors l'inconscient est le discours du corps, de ce corps marqué, traversé par des affects, par des marques qui lui viennent de ce qu'il éprouve de ce qu'un dire le traverse. »

« Cet inconscient comme discours du corps n'a rien à voir avec la préoccupation contemporaine des "discours de sagesse" qui proposent, face à ce qu'ils considèrent comme l'abstraction de la culture, de revenir à des choses qui nous rapprocheraient de la nature, de notre organisme, qui nous permettraient "d'écouter notre corps, lequel nous parlerait directement" ».

« La perspective lacanienne ouverte par le corps parlant n'a rien à voir avec ces discours-là. [...] Elle prend en compte un corps qui jouit et qui est marqué par des passions, par des affects puissants – le plus puissant étant l'angoisse. [...] Le corps parlant n'est autre que ce corps marqué qui nous parle par ses irruptions dans la langue, dans le sens commun où s'est sédimentée la façon dont nous pensons parler la langue de manière commune. Le parlant du corps, c'est la façon dont le corps ne cesse de faire irruption par des significations personnelles, des significations de jouissance que nous donnons au langage qui nous traverse ».

# CHAMP FREUDIEN

ANSERMET François, MAGISTRETTI Pierre, *À chacun son cerveau*

Éd. Odile Jacob, 2004-2011

## « Inconscient »

**p. 45 :** « [...] Dans la littérature qui explore les frontières et les correspondances entre neurosciences et psychanalyse, trop souvent on fait du non-conscient et de la mémoire procédurale des équivalents de l'inconscient. Selon nous, le terme inconscient est à prendre au sens freudien\*. L'idée freudienne de l'inconscient va avec celle d'une série de traces et d'associations tout à fait singulières qui ne sont pas immédiatement accessibles à la conscience, si ce n'est à travers le rêve, les lapsus, les oublis ; les actes manqués et les autres formations de l'inconscient dont les significations peuvent être dévoilées par le travail psychanalytique\*\*. »

\*Op. cit. FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, (1900), in *Œuvres complètes*, IV, p. 668, Paris, PUF 2003. \*\*Cf. LACAN Jacques, « La Science et la vérité », *Écrits*, p. 868.

## Inconscient vs réalité

**p. 51 :** « Des stimuli internes peuvent marquer la vie psychique, au-delà de toute réalité, sans qu'un événement traumatique ait eu effectivement lieu. Un fantasme pourrait suffire à organiser les symptômes d'une névrose. La réalité psychique prend le pas dans la conception freudienne sur la réalité externe. Il est vain de chercher à tout prix l'événement en cause, d'autant plus qu'il n'existe "aucun indice de réalité" dans l'inconscient, même si c'est à ce niveau que les premières expériences sont inscrites et qu'il est "impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect".\* »

\*Op. cit. FREUD Sigmund, « Lettre à Wilhelm Fliess » du 14.08.1897.

## « Automatic nervous system »

**p. 105 :** « La dénomination anglo-saxonne du système neurovégétatif est très parlante : ce système est appelé *autonomic nervous system*. Le terme "autonome" décrit fort bien qu'il n'est pas sous le contrôle volontaire (à moins d'être un *yogi* qui a la capacité de contrôler sa motilité intestinale et son rythme cardiaque). En fait, ce système n'est pas aussi autonome que cela. On pourrait plutôt dire qu'il est "automatique", dans la mesure où il est activé par les stimulations du monde externe, non-contrôlables par la volonté, qui sont traduites par le biais des circuits neuronaux amygdaliens, en réponses somatiques sous le contrôle du système neurovégétatif. »

## Plasticité cérébrale, monde interne et inconscient

**p. 167 :** « Le processus de la plasticité transforme les signifiants liés à la réalité externe. Ceux-ci, pris dans une chaîne d'associations, vont vers d'autres signifiants qui ne correspondent plus aux signifiés de la réalité externe : la réalité interne s'est constituée. En d'autres termes, si, dans un premier temps, les mots, les lettres, donc le signifiant, correspondent au signifié de la réalité externe, c'est-à-dire à un objet ou une situation, par une bascule qui s'opère au niveau inconscient, le signifiant s'associe à une chaîne d'autres signifiants pour produire un nouveau signifié, ce qui veut dire que le même signifiant peut être associé à une réalité externe et, en même temps à un autre signifié dans la réalité interne en construction permanente, jusqu'à se couper du signifié initial qui s'en trouve tout à fait perdu. Dans le processus psychanalytique, la recherche de ces signifiants primordiaux sert à démasquer les signifiants constitutifs du monde interne. »

## Contingence et devenir

**p. 171 :** « Le devenir du sujet est le plus souvent envisagé à partir d'un point de vue rétrospectif, qui donne l'impression qu'une histoire se déroule dans la continuité suite à une série d'enchaînements causaux. La réalité du sujet est pourtant différente : potentiellement, il reste soumis à tout instant à l'imprévisibilité radicale de son devenir. »

## Scénario fantasmatique et inconscient

**p. 204-205 :** « Le scénario fantasmatique brouille tout accès direct à l'expérience par le processus même de sa formation [...] Le scénario fantasmatique est ainsi un réaménagement de traces qui servent d'"éléments constitutifs" (*building blocks*) à la réalité interne inconsciente. Ce qui implique que l'inconscient n'est pas un miroir de la réalité externe. Il introduit une autre logique que celle réglée par l'événement ou l'expérience vécue. La réalité interne inconsciente produit ses propres stimuli qui entrent en jeu dans l'action du sujet. Si l'inconscient n'est pas une reproduction directe de la réalité externe, il n'est pas non plus que le produit de mécanismes qui éloigneraient de la conscience des éléments de la réalité inconsciente comme le refoulement. L'inconscient est avant tout un réarrangement de traces dans un scénario fantasmatique, ces traces n'ayant plus de relation avec l'expérience externe qui les a générées. »

## L'inconscient en analyse : une logique de la réponse

**p. 206-207 :** « En se projetant dans une perspective thérapeutique, on peut dire que la cure analytique vise à rechercher, à "attraper" les signifiants [...] qui, en s'associant avec d'autres signifiants produisent une nouvelle trace inconsciente, pour devenir un des éléments constitutifs (*building block*) de la réalité interne inconsciente. [...] En identifiant ce signifiant à double face, situé à l'interface entre la réalité interne et la réalité externe, on ouvre un accès au scénario fantasmatique propre à la réalité interne inconsciente. [...] Le fait d'identifier un signifiant qui est à l'interface entre la réalité externe dont il est issu et la réalité interne dont il fait partie ne signifie pas nécessairement que l'on retrouve une causalité directe entre un élément du fantasme et la réalité externe. [...] Plutôt que d'être victime d'une causalité induite par les éléments de sa vie, le sujet, en identifiant ce signifiant, peut se libérer des contraintes du scénario fantasmatique et inventer ses propres

réponses, dont il est finalement responsable. La logique de l'analyse est donc plus une logique de la réponse qu'une logique de la cause ».

### **La réalité interne inconsciente**

**p. 213** : « Au bout du compte, ce survol des éléments constitutifs de la réalité inconsciente semblent indiquer que ceux-ci produisent en permanence des stimulations endopsychiques sans lien logique avec la réalité externe. Cette réalité interne inconsciente parasite les fonctions exécutives du sujet ou, par le biais du refoulement, réactive des états somatiques perçus par le sujet comme étant désagréables et difficiles à gérer, telles, par exemple l'angoisse et l'anxiété. [...] En tout cas, tous ces phénomènes montrent la place prépondérante de la réalité interne inconsciente dans la vie du sujet : les neurosciences doivent en rendre compte, s'ouvrant du même coup à un lien nouveau et nécessaire à ce qui fait le propre de la théorie et de la clinique psychanalytiques ».

### **L'organisation du fantasme comme sortie de l'impasse**

**p. 215-219** : « Le fantasme constitue une solution face à une situation complexe, pleine d'interrogations. Il permet de penser l'impensable, d'intégrer ce que Lacan saisit sous la catégorie du réel\*. Face au réel, l'enfant construit toutes sortes de fictions. Ainsi les théories sexuelles infantiles, qui subsistent sous forme inconsciente : il s'imagine fécondé par l'oreille, accouché par le nombril ou tout autre orifice. Ces théories sexuelles de l'enfant sont innombrables\*\*. Les fantasme est la solution que trouve l'enfant – l'enfant chercheur, selon la définition freudienne\*\*\*. Il pense à partir de ce qui l'entoure. Il pense à partir de son corps. Il pense à partir de ce qui fait énigme pour lui. [...] On comprend à quel point le fantasme est à la fois un scénario inscrit et contraignant mais aussi une solution – probablement la moins mauvaise –, une ruse pour se sortir d'une impasse impossible à penser. On voit aussi que c'est le principe plaisir/déplaisir et les états somatiques associés qui règlent certaines associations entre traces primaires sous forme d'un réseau de traces secondaires propres à l'organisation du fantasme comme sortie de l'impasse. »

\*Lacan définit le réel comme « le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation ». (Réponse au commentaire de Jean Hippolyte sur la Verneinung (1954), *Écrits* 1966.

\*\*FREUD S., « Les théories sexuelles infantiles », *La vie sexuelle*, pp.1 4-27, PUF, Paris 1969.

\*\*\* FREUD Sigmund, « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », p. 110, Gallimard, Paris 1987.

### **Un praticien de la plasticité**

**p. 224** : « [...] Ces développements pourraient nous amener à définir le psychanalyste d'une façon nouvelle comme un praticien de la plasticité, c'est-à-dire comme celui qui mise sur les potentialités de la plasticité pour ouvrir à nouveau le champ de possibles, sans rejeter ce qui était, mais au contraire en s'appuyant sur ce qui était pour permettre au sujet d'en faire autre chose ».

### **La question de la trace**

**p. 225** : « La question de la trace qui, au centre du phénomène de la plasticité, se situe bien à l'intersection entre neurosciences et psychanalyse, amenant à mettre

en série, comme on l'a fait dans ce livre trace synaptique, trace psychique et signifiant. À travers l'association des traces laissées par l'expérience et des états somatiques, les concepts psychanalytiques d'inconscient et de pulsion se trouvent ainsi avoir une résonance biologique. Ils se révèlent être des concepts fondamentaux dans deux domaines – psychanalyse et neurosciences – que nous avions pourtant posées au début de cet ouvrage comme étant sans commune mesure ».

## CAROZ Gil, « La victime réelle n'est pas martyr de l'inconscient »,

*Lacan Quotidien, n° 527*

« De l'inconscient, nous sommes tous des martyrs et nous nous distinguons par la façon d'en témoigner. [...] Quelle que soit la stratégie employée par le sujet pour aborder la rencontre traumatique entre le signifiant et l'organisme – la division, la certitude délirante, la métaphore, l'activisme ou le passage à l'acte – , le psychanalyste recueille par l'entretien clinique avec un sujet le témoignage de la blessure que les paroles ont laissée sur son corps, ainsi que le mode de jouissance qui s'est produit à cet endroit. »

« Lacan indique une affinité entre le martyr et le témoin. [...] L'acte et la parole convergent ici pour attester de la position du sujet. Mais la volonté de témoignage d'une victime de la contingence d'un réel sans loi traite d'un autre point. Il ne s'agit pas d'attester de la position du sujet, mais de reconquérir une zone où le sujet avait été absent, puisqu'il ne s'attendait pas à cette intrusion du réel hors programme. Il s'agit donc de nommer, de rendre compte, de relater, et ainsi circonscrire les bords d'un trou hors sens de ce qui a fait retour dans le réel parce qu'absent dans le symbolique. »

« Le psychanalyste s'y prête à cet exercice [...] qui dépasse la clinique, sans convoquer le sujet dans sa position de martyr de l'inconscient, au-delà de ce que le sujet dévoile de sa propre initiative. Entre la position de martyr de l'inconscient et la position de celui qui affronte une offense réelle, il y a une cloison qu'il s'agit de ne pas forcer. »

« Ces manifestations du corps, signes de la présence du sujet qui accompagnent le récit du témoin, confirment l'indication de Lacan que "dans tout ce qui est de l'ordre du témoignage, il y a toujours engagement du sujet" ».

**p. 27-28 :** « Le nom de Freud n'a pas à être solidaire de l'expérience scientifique relative à l'agitation neuronale. Nous rappelons les théorèmes d'incomplétude de Gödel: toucher le réel à partir de l'impossible à démontrer. Ici aussi les questions de limites sont en jeu : limite du symbolique, la pulsion concept limite. Tout ne peut pas s'écrire. Inutile de chercher l'inscription ou l'engramme dans le cerveau ou dans un prétendu inconscient neuronal. La causalité psychique, c'est la causalité d'un manque, d'une absence. »

« Freud, rationaliste, idéalise la science, sans jamais s'inquiéter du fantasme qui la soutient. Il s'agit, en effet, d'appliquer aujourd'hui la critique freudienne à l'illusion scientifique, aux fausses sciences, aux idéologies scientifiques. Une science peut avoir des affinités avec la paranoïa. Les constructions logiques sont psychotiques, selon Lacan qui s'éloignait, à la fin de son enseignement, de tout idéal mathématique, au profit d'une topologie du sujet. »

« C'est pourquoi il faut juger des objectifs et des finalités de la science pour la psychanalyse et non l'inverse. Inutile de passer le discours de Freud au tamis de l'épistémologie et du vérificationisme. Freud a ouvert une brèche dans le discours courant, un *hiatus* entre le savoir et la vérité. Lacan poursuit par la suspicion sur le fantasme de la science comme idéologie de suppression du sujet. À quelle politique est-elle soumise ? »

« Sur la science, Freud n'a pas vu les choses venir. Si la civilisation se confond avec le progrès des sciences, elle peut alors s'accommoder de la suppression du sujet. Or la psychanalyse ne souscrit pas à l'humanisme contemporain, tel que Jean-Claude Milner en restitue l'axiome : "Plus les hommes s'humanisent, plus ils s'égalisent, plus ils s'égalisent, plus ils deviennent semblables à des choses" (*La politique des choses*, p. 30). La démocratie verbale, qui veut l'égalité substantielle, plonge les êtres parlants dans l'espace du commensurable et du substituable. »

**p. 27 note 32 :** « Le positivisme freudien signifie athéisme et déterminisme psychique. Comme le dit Jones, si Freud "échappa à cette influence (celle de Brücke), ce ne fut pas en renonçant aux principes de Brücke mais en les appliquant empiriquement aux phénomènes psychiques, sans tenir compte, pour ce faire, de l'anatomisme..." in Gay P. *Un Juif sans Dieu*, Paris, PUF, 1989, p. 65. »

**p. 38 :** « Freud n'entre véritablement dans le discours analytique qu'avec le renoncement à l'alibi que constitue l'anatomie du système nerveux, à laquelle il s'intéresse pourtant depuis une bonne dizaine d'années. »

« Un rêve en témoigne qu'il tient pour pivot d'un changement de discours : c'est le rêve "Dissection de son propre bassin", de mai 1899. Sous le regard du vieux Brücke, Freud se voit imposer la tâche de disséquer son propre corps, à une

époque où, jusqu'en 1900, il publie encore des articles sur les paralysies cérébrales Infantiles. Dissection indolore dans le rêve relevant d'une inquiétante étrangeté : on le presse, au nom de la science, à témoigner en public de sa découverte, soit de ce que la science exclut. C'est le *Wo es war, soll Ich werden* de Freud à son corps défendant, c'est le cas de le dire ! »

**p. 39-40** : « Dans le rêve de Brücke, Freud fait le pont que le jeu de mot permet : il franchit la frontière entre le cerveau et l'inconscient. Telle est la véritable castration, la conquête de la psychanalyse, c'est un plus de savoir qui est une amputation d'être comme en témoignent les troubles cardiaques de cette époque et sa dépression épistémologique. L'analyse de Freud, ce n'est pas seulement son Œdipe et son complexe de castration [...], c'est aussi la désupposition d'un savoir fait pour masquer l'inconscient tout en lui transmettant l'Idéal pour y parvenir. Désupposition progressive, articulée et scandée par des noms propres : autant d'escabeaux escamotables marquant les étapes de sa *Bildung* ("formation").

C'est la série des Noms-du-Père du scientisme auxquels Freud s'est identifié. [...] Ils savent vraiment quelque chose, mais ferment la porte à l'inconscient. Fliess, au contraire l'ouvre. »

## FORBES Jorge, « Maktoub ? L'influence de la psychanalyse sur l'expression des gènes »

*La Cause freudienne*, n° 69

**p. 25** : « *Maktoub* est un vieux et confortable rêve de l'humanité : mon destin est écrit quelque part, et donc il ne me reste plus qu'à le connaître, qu'à l'accomplir. *Maktoub* retire la responsabilité du sujet sur son destin. L'humain a toujours cherché à savoir le lieu où était inscrite son histoire, de tout temps. Il l'a mis, hier dans les étoiles, ce qui l'a amené, et l'amène encore aujourd'hui à consulter des astrologues ; c'est aujourd'hui dans le génome, dans le séquençage des gènes humains, qu'il cherche le confort du *Maktoub*. »

**p. 27** : « Il n'y a pas de relation biunivoque entre le génotype et le phénotype, entre la carte génétique et son expression, connue comme "expression génique". Il existe un écart qui ne peut être comblé que singulièrement, non pas universellement – dans notre jargon – par des objets petit a. Nous avons ici un champ commun aux scientifiques, aux psychanalystes, et je le rappelle au passage, aux philosophes aussi, comme Hans Jonas et son *Principe Responsabilité*, principe nécessaire à la pensée éthique actuelle, en raison exactement des changements du lien social dans la mondialisation ».

« Nous avons créé un service de psychanalyse au Centre d'Études du Génome Humain, activité, apparemment pionnière dans le monde. [...] La première

recherche entreprise a été formalisée à partir [de] la souffrance relatée par les patients et par les généticiens. »

**p. 28 :** « Nous avons pu noter dans la pratique clinique ce que J.-A. Miller énonçait en proposant le thème de ces Journées, citons-le : “Quand elle donne sa pleine puissance, la psychanalyse fait, pour un sujet, vaciller tous les semblants.[...] (et, ajoutons, y compris ceux de la douleur) [...] Ce qui libère un signe d’ouverture, peut-être d’inventivité ou de créativité, qui est à rebours de la sentence du festin de Balthazar. Ce qui émerge au mieux, c’est un signe qui dit : “Tout n’est pas écrit”. Une objection au maître contemporain. »

« Tout n’est pas écrit [...]. Même quand c’est écrit dans le code génétique, il y a un *gap*, un écart entre l’écrit, le génotype [...], et son expression, le phénotype. Nous l’appelons : “l’expression génique”. »

**p. 29 :** « Citons le même texte de J.-A. Miller : “Cela définit la condition de possibilité même de l’exercice psychanalytique. Pour qu’il y ait psychanalyse, il faut qu’il soit licite, permis et c’est ce qui heurte les pouvoirs établis d’autres discours, de porter atteinte au signifiant-maître, de le faire déchoir, de révéler sa prétention à l’absolu, comme un semblant, et lui substituer à sa place ce qui résulte de l’embrayage du sujet de l’inconscient sur le corps, à savoir ce que nous appelons avec Lacan l’objet petit a.” »

GOMMICHON Xavier, « Voir le jouir »

*La lettre Mensuelle*, n° 297, p. 9-13

LEGUIL Clothilde, Intervention au Cours de J.-A. Miller – *L’Un tout seul* Leçon du 15 juin 2011

**p. 179 :** « Ce qui distingue fondamentalement le sujet de l’inconscient, comme sujet qui parle, du moi imaginaire, c’est que le sujet qui parle renvoie à l’être même en tant que désir, alors que le moi n’est qu’une image silencieuse permettant d’oublier le manque-à-être produit par le langage, c’est-à-dire effaçant la castration. »

« L’ontologie permet donc à Lacan de réduire le champ de la psychologie à celui de l’imaginaire, le champ du moi à celui de l’inertie, considérant le moi comme un objet parmi d’autres objets, et de rendre compte de l’être du sujet qui parle et de son désir comme excentrique à toute satisfaction. »

**p. 184 :** « Lacan peut définir l'inconscient comme du *non-réalisé* qui appelle une réalisation [...] ce qui le conduit à parler de ce qui est ontique dans la fonction de l'inconscient. C'est dire que l'inconscient pour Lacan en 1964 n'est pas à appréhender comme un être, mais comme un apparaître, comme un phénomène qui surgit pour disparaître et dont l'être n'est rien d'autre que ce surgissement. »

**p. 185 :** « Lacan [...] considère [...] que de la fragilité ontique de l'inconscient, on peut déduire une éthique, et même qu'il faut déduire une éthique. Le statut éthique de l'inconscient, c'est ce qui fait que le surgissement de la présence de l'inconscient appelle un acte, une réponse. C'est pourquoi le psychanalyste fait partie du concept de l'inconscient. C'est pourquoi l'inconscient qui se manifeste sans être rattrapé à temps disparaît aussitôt s'apparentant à la cause perdue. »

**p. 192 :** « Il y a plusieurs versions de l'inconscient [...]. Lacan comprend au départ le refoulement comme ce qui est resté... C'est quand même un inconscient traumatique [...] l'inconscient, ce sont les signifiants qui n'ont pas pu signifier ».

## WAJCMAN Gérard, *L'Œil absolu*

Éd. Denoël, 2010, 322 p.

**p. 26 :** « Projet gigantesque, cyclopéen, NeuroSpin est une machine IRM [...] d'une puissance inégalée. Cette imagerie utilise les propriétés magnétiques des noyaux des molécules. Elle emploie un aimant avec un champ magnétique élevé et homogène ainsi qu'un équipement électronique et informatique spécialisé. »

**p. 27 :** « Cette machine, grand instrument pour la biologie, sera, dit-on, capable d'appréhender l'anatomie dans ses moindres détails. Elle ouvre en particulier des possibilités nouvelles de recherche dans le domaine de l'imagerie cérébrale, pour l'exploration du cerveau dans son fonctionnement, les dépenses d'énergie, les flux de molécules. »

« Sur le site Internet de l'Institut un titre affiche le programme : *NeuroSpin – Comprendre le cerveau par l'image*. Un paragraphe précise le projet : "Comprendre le cerveau humain, son fonctionnement, son développement et ses dysfonctionnements constitue l'un des défis majeurs du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans cette quête du cerveau humain, la neuro-imagerie est devenue une approche instrumentale et conceptuelle majeure en ce sens qu'elle permet l'obtention, de manière atraumatique, d'informations *in vivo* et *in situ* sur la physiologie et le fonctionnement du cerveau." »

**p. 27-28 :** « Moyen d'aller voir nos pensées, l'IRM est une technique pour connaître leurs secrets. Finalement, NeuroSpin est une machine à extorquer l'intime, la machine que ce monde attendait. En pratique, cela signifie qu'on va aller regarder quelles sont les aires du cerveau qui s'allument quand il se passe telle ou telle chose, grâce à quoi sans doute on pourra déterminer exactement la couleur qu'il faut donner au paquet de lessive pour qu'on ait encore plus envie de l'acheter. Et quand on pourra voir passer la pensée, quand on pourra voir se former les idées, on aura assurément résolu un des plus grands mystères humains. »

**p. 29 :** « En dehors du peu d'espoir que ça nous laisse de voir un jour la pensée, l'IRM fonctionne et son utilité et son efficacité réelles ne sont pas sujettes à caution. »

**p. 29-30 :** « C'est pourquoi il importe de réfléchir à quelques effets induits par une telle imagerie, à ce qui constitue en quelque sorte son architecture conceptuelle. En chaque sujet, on va donc étudier le fonctionnement du cerveau. Avec l'IRM, même s'il s'agit du cerveau de la personne schizophrène, ce qu'on va ainsi étudier c'est le "cerveau schizophrène", c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de "son" cerveau ou de "mon" cerveau mais "du cerveau", un cerveau universel, le cerveau de tous les gens normaux ou le cerveau de tous les schizophrènes. La science étudie ainsi le cerveau comme un attribut du "pour tous". C'est en quoi elle fonctionne dans l'universel. C'est-à-dire que le sujet, dans sa singularité, n'est pas même évacué : il n'entre pas dans le système. En cherchant à rendre le corps transparent, c'est le sujet qui est rendu transparent, absenté, fondamentalement exclu. Finalement, il faut dire que l'imagerie médicale rend le sujet invisible. Étonnante conséquence. [...] On idolâtre l'image, et cette idolâtrie de l'image fait route avec l'idolâtrie du corps, idolâtrie scientifique d'un corps supposé détenir le secret de lui-même, du sujet. Hors du corps, point de salut scientifique. »

**p. 33 :** « De voir plus on en vient à penser qu'on peut tout voir, et que tout peut se voir, que tout le réel est visible, et, partant, qu'il n'y a que ce qui est visible qui est réel. »

« Sauf qu'il y a là un saut. Du désir humain de voir à l'idée que tout peut se voir, ce saut est celui accompli par un positivisme pour lequel l'homme serait soluble dans le visible, entièrement objectivable. Le réel de l'homme est visible, donc son corps, ses neurones, ses comportements, qui sont ce qu'il y a de plus visible en l'homme, sont ce qu'il y a en l'homme de plus réel. »

**p. 34 :** « Que les sujets sont réductibles à leur image, tel est le principe de la transparence. Il s'agit en somme, *de comprendre l'homme par l'image*. Pas par ce qu'il dit, par exemple. Mais le sujet est-il réductible à quoi que ce soit ? »

« Ce qu'il faut ainsi penser, c'est ce qui fonde cette croyance, cette nouvelle culture du voir, c'est-à-dire en vérité ses illusions, les fantasmes sur quoi sont édifiés ses principes, la logique de ce fantasme, ses mécanismes et ses dangers. »

La tâche revient à dessiner l'avenir de cette illusion. Montrer que l'Œil absolu est un fantasme, la transparence une idéologie trouble, une croyance, malgré ce que le scientisme veut faire croire. La transparence prend une dimension politique, menaçante. Parce qu'il n'y a pas de danger plus grand qu'une illusion qui rêve de devenir réalité. »

**p. 44-45 :** « Il y a menace sur l'intime. »

« Le territoire de l'intime pourrait se définir simplement : c'est la possibilité du caché. Qu'il y ait, face au monde, un lieu du sujet, un lieu qui soit son lieu, où il puisse se soustraire au regard de l'Autre, à sa volonté de transparence, c'est-à-dire à sa volonté de réduire l'homme à une chose, livré entièrement dans sa vérité à son regard extralucide. »

« L'intime est le lieu où l'homme ne serait pas cet être diaphane. Un lieu aussi où le sujet hors de tout regard peut se regarder lui-même. Tel est le cœur double de l'intime : pouvoir se soustraire au regard omnivoyant, et se regarder soi-même. »

**p. 45-46 :** « L'intime est aussi le lieu où le sujet se regarde interrogativement, et où il se fait énigme, où il apparaît qu'il n'est pas transparent à lui-même, où se manifeste sa part d'ombre. Cette part fermée au regard de l'Autre reste opaque à son propre regard. Se découvre qu'il y a en lui quelque chose de plus intérieur que son intimité. Saint-Augustin nommerait cela « Dieu » : *"Tu autem eras interior intimo meo"* ("Mais, Toi, tu étais plus intérieur que l'intime de moi-même"). Reste que cette chose extérieure à moi qui serait intérieure à ma propre intimité pourrait parfaitement convenir à l'inconscient. En admettant ainsi cette topologie bizarre où le "plus intérieur" du sujet serait extérieur au sujet, le plus intime en dehors de l'intimité, le plus "soi" hors de soi. Mais n'est-ce pas ainsi que le langage est pour chacun ? Le plus intime et le plus extérieur en même temps ? »

**p. 46 :** « Quoi qu'il en soit, si le plus intime est hors de soi, l'intime se dessine comme un lieu, non de pure liberté, mais de vérité, c'est-à-dire où le sujet surgit dans son opacité, son irréductible division. Ce qui explique que, pour être un lieu de secret et d'ombre, l'intime puisse être aussi un lieu de pudeur. »

« Le désir de transparence qui arraisonne aujourd'hui le monde se réalise en volonté d'extorquer l'intime, d'arracher sa vérité au sujet. C'est-à-dire que c'est non seulement une violence, mais une illusion. Dangereuse. Au regard de quoi le sujet n'a à lui opposer que son droit au caché. »

**p. 47 :** « Que l'ombre reste dans l'ombre, c'est le droit des sujets. Il est d'autant plus nécessaire de le proclamer qu'il est plus que menacé, mais directement attaqué. Sous les impératifs de la transparence, les territoires de l'intime tendent chaque jour à se réduire un peu plus, leurs frontières à s'estomper. L'œil universel réclame sa part, et sa part est sans cesse grandissante. »

## ZENONI Alfredo, « Note sur la volonté de faire science »

Quarto, 1994, n° 56

**p. 101 :** « “ Produit d’une opération qui concerne strictement le savoir ”, le sujet de la science n’est pas à confondre notamment avec l’individu ni avec le savant, éventuellement lui aussi sujet d’une idéologie ou d’une croyance comme n’importe quel autre individu. Sa place, comme un chaînon qui manque, comme un vide, est plutôt à situer à l’endroit, logiquement et mathématiquement cernable, de l’impossibilité de sa suture. C’est là où se produit l’impossible résorption de l’énonciation dans l’énoncé, où le savoir ne peut se recouvrir lui-même, ne peut “se savoir” (inexistence du métalangage, impossibilité pour un système de propositions de trouver en lui-même la proposition qui garantit sa validité, etc.) qu’est la situation en exclusion interne à la science de ce qui est à proprement parler le sujet sur lequel opère la psychanalyse : celui qui sous le terme d’“Inconscient” a fait son irruption dans la pratique de Freud, à partir du moment où ses idéaux scientifiques et son esprit de rationalité le poussèrent à aller un peu au-delà du désir de guérir et à suspendre l’exercice du pouvoir que lui accordait le transfert. »

« Le défi qu’a à relever la psychanalyse n’est pas celui de sa “scientificité” ou de sa transformation en science “dure”, car la question qui se pose n’est pas celle de savoir si la psychanalyse pourra un jour être comptée parmi les sciences [...] mais bien celle de savoir si dans le champ même de la science la place pourra être faite non pas à l’“humain”, dont la science n’a cure, mais au sujet, soit à ce qui échappe, démonstration à l’appui, à l’auto-recouvrement du savoir scientifique lui-même. »

## ZULIANI Éric, « Les plis du cerveau et l’esprit »

<http://www.causefreudienne.net/les-plis-du-cerveau-et-lesprit/> 2010

« La théorie des nerfs, la constitution des tableaux cliniques, la psychologie expériences en neurosciences – qui prennent appui notamment sur les fameuses images IRM et s’adjoignent la statistique – suturent allègrement ».

« Comment étudier l’anatomie cérébrale fonctionnelle de processus cognitifs aussi complexes que le jugement moral ? Dans le cadre d’une expérience, le sujet est installé seul, dans l’environnement confiné et ultra-sophistiqué de l’appareil d’imagerie par résonance magnétique (IRM). L’expérience consiste alors à lui faire exécuter une opération mentale qui repose dans la vie quotidienne sur l’observation directe d’interactions sociales. L’équipe de Joshua Greene, du département de psychologie de l’université de Princeton, est la première à avoir tenté l’expérience en 2001. Les chercheurs ont eu recours à un matériel existant,

les dilemmes moraux, couramment utilisés par les nouveaux philosophes de la morale. Par exemple, le dilemme du levier. Un tramway se dirige vers cinq personnes qui seront tuées s'il poursuit sa route. La seule façon de les sauver est de tirer un levier qui déviara le tramway sur d'autres rails mais qui tuera alors une personne se trouvant sur son chemin. Dans cette situation que feriez-vous ? Deuxième exemple : le dilemme du pont. Là aussi, le tramway menace de tuer cinq personnes. Vous vous trouvez à côté d'un inconnu assez corpulent sur un pont surplombant les rails et situé entre le tramway et les cinq personnes qu'il menace de tuer. Dans ce scénario, la seule façon de sauver ces personnes est de pousser l'inconnu du pont sur les rails. Il mourra si vous le faites, mais son corps arrêtera le tramway avant qu'il n'écrase les cinq autres personnes. Pousseriez-vous cet homme à la mort pour protéger les autres ? »

« Rappel de la recette : vous demandez ainsi à la personne de régler mentalement ces dilemmes, vous enregistrez dans le même temps son activité cérébrale et vous obtenez le morceau de cervelle qui correspond à votre moralité. On prendra ici la mesure – c'est le cas de le dire ! – du *modus operandi* mis à nu et révélant la loufoquerie des détours que "l'expérience scientifique" fait prendre à ce qu'elle veut mesurer. Pour croire à de telles mesures, il faut vraiment fermer les yeux sur bon nombre de pétitions de principe. Soulignons ici comme "un petit problème" qui concerne très précisément l'idée que l'on se fait de la langue : dans les réponses, peut s'insinuer le mensonge, ce qu'on pourrait appeler la mauvaise foi. Ce biais-là, justement, n'est pas pris en compte. Nous arrivons, ainsi, à un paradoxe assez saisissant où la psychologie croit en un réel de la parole rationnel : le dire ne ment pas. À l'inverse, dès son "Esquisse d'une psychologie scientifique" à propos d'un cas de phobie, Freud peut parler de *proton pseudos* (premier mensonge) : il reconnaît que le sujet qui parle ment, que le symptôme ment, c'est-à-dire tente de dire une vérité, que le mensonge est inclus dans la parole elle-même, du fait de la structure du langage. C'est en incluant ce point qu'il invente, alors, une pratique qui ne fait pas l'impasse sur cette donnée. »

« Mais il y a autre chose à l'orée de la découverte freudienne. Freud, à la fin du dernier cas de ses « Études sur l'hystérie » – le cas Élisabeth Von R. – s'interroge sur un phénomène. Il s'agit d'une hallucination de sa patiente. Elle lui raconte qu'elle est tourmentée par une vision : celle de ses deux médecins – Breuer et Freud – pendus à deux arbres voisins. L'analyse de Freud qui consiste simplement à contextualiser l'hallucination : depuis quand vous tourmente-t-elle, repérant que lui et Breuer ont refusé quelque chose à cette patiente la veille, devine que cette hallucination est une réponse à ce refus. Traduction, alors, de Freud : "Ces deux-là se valent, l'un est le pendant de l'autre !" Il note au passage que le cas d'Élisabeth von R. a requis le fait d'avoir beaucoup d'esprit. Mais surtout, se demandant comment se forment ces hallucinations, il précise : "Peut-être a-t-on tort de dire que la patiente crée de pareilles sensations (hallucination) par symbolisation ; peut-être n'a-t-elle nullement pris le langage usuel comme modèle, mais a-t-elle puisé à la même source que lui." Pour Freud, il n'y a pas deux langages, il n'y a pas de symbolisme. C'est dans l'usage même de la langue commune que s'opère un dédoublement, une faille, au fond, entre le dire et le vouloir dire. Aussi peut-on dire que Freud a fait exister l'inconscient contre et à partir du "langage usuel", c'est-à-dire contre et à partir de ce que Lacan a pu appeler diversement : le mur du langage, les propos d'autobus, le discours courant et objectivant, le sens commun et établi, la parole vide, etc. À ce titre, la voie de l'esprit est toujours à faire exister

en tant qu'elle crée une disjonction entre langage usuel et langue particulière. En contre-point de l'esprit qui est donc à la racine du discours analytique, nous avons, du coup, en creux la définition de la débilité qui se dessine : la débilité, c'est d'être sourd ou de faire taire ce qui peut s'entendre dans ce qui se dit : là, il y a toute une veine de l'éducation cognitive qui considère que la seule question qu'un enfant doit se poser est de savoir ce qu'il a le droit de faire ou pas. »

# AUTRES CHAMPS - CONTROVERSE

AGID Yves, « Ce qu'il se passe dans notre cerveau quand on tombe amoureux »

[https://www.huffingtonpost.fr/yves-agid/ce-quil-se-passe-dans-notre-cerveau-quand-on-tombe-amoureux-a-21713563/?utm\\_hp\\_ref=fr-cerveau](https://www.huffingtonpost.fr/yves-agid/ce-quil-se-passe-dans-notre-cerveau-quand-on-tombe-amoureux-a-21713563/?utm_hp_ref=fr-cerveau)

« Ce qui est étonnant, c'est que le sentiment amoureux semble justement géré par de si petites, et si anciennes, structures cérébrales. De façon intuitive, on pourrait se dire: le sentiment amoureux est si complexe, si subtil, qu'il sollicite essentiellement le cortex cérébral – un territoire plus récent qui contrôle les activités mentales les plus subtiles de l'homme, soit les comportements non automatiques, comme la conscience. En réalité, pas du tout. Tomber amoureux relève plutôt de la subconscience, c'est-à-dire de la faculté cérébrale qui nous permet d'agir, de penser et de ressentir des émotions de façon non consciente, donc automatique. D'une certaine façon, nous nous comportons donc comme des animaux... Chez les humains, il convient cependant de nuancer. Dans tous les cas, c'est le cerveau qui déclenche l'amour... »

CONDEMI Silvana et SAVATIER François, *Dernières nouvelles de Sapiens*

Flammarion 2018

## **Hominisation, culture et « toilettage linguistique »**

**p. 27 :** « La culture a fait émerger la lignée humaine en accélérant l'évolution de certaines lignées australopithèques factrices d'outils vers d'avantage de bipédie et d'efficacité dans l'exploitation du territoire. L'augmentation de la stature et du volume cérébral atteste de l'enclenchement de ce mécanisme d'hominisation, qui a produit des groupes sociaux humains plus grands, entretenus par un "toilettage linguistique" ».

## Une grande partie de la cognition des primates sert l'adaptation sociale de l'individu

**p. 36 :** « Pour fonctionner, un groupe de primates doit en effet investir constamment dans les soins corporels mutuels (épouillage, par exemple), lesquels établissent et maintiennent les liens inter-individuels. Chez les chimpanzés, ce toilettage social occupe plus de 16 % du temps. Après avoir extrait une loi empirique des données concernant tous les primates actuels, les chercheurs\* ont élaboré un modèle décrivant le phénomène au sein de la lignée humaine. Ils parviennent ainsi à la conclusion que le toilettage social dépasse 20 % du temps chez les australopithèques, puis augmente jusqu'à atteindre 45 % chez *H. Neanderthalensis* et *H. Sapiens*. Or, nous le savons bien, nous ne passons pas la moitié de notre temps à nous épouiller les uns les autres, d'autant que le groupe social avec lequel nous communiquons comprend typiquement des centaines de personnes (s'agissant des relations que nous entretenons), voire beaucoup plus (si l'on inclut celles que nous n'entretiens pas) ! Par quoi, d'après les chercheurs, avons nous remplacé le toilettage social ? Par le langage, moyen d'"épouiller symboliquement" beaucoup de gens à la fois ! »

\* AIELLO Leslie et DUNBAR Robin, université de Londres, 1993.

## Augmentation du volume cérébral et du coefficient d'encéphalisation

**p. 34-36 :** « Or, qu'observe-t-on ? Une augmentation de la stature s'est effectivement produite dans la lignée humaine [...]. Elle s'est en outre accompagnée d'une croissance du volume cérébral [...]. Ainsi, un mouvement général de hausse de la capacité crânienne jusqu'à un optimum biologique s'est produit, jusqu'au cerveau de *Sapiens* et celui de Néandertal, qui semble représenter un maximum avec près de 1700 centimètres cubes. Certes, mais les éléphants ont un plus gros cerveau que le nôtre et ne sont pas plus intelligents pour autant. Pour juger de l'augmentation des capacités cognitives qui ont accompagné l'augmentation du volume cérébral, il faut raisonner sur le coefficient d'encéphalisation, c'est-à-dire sur le rapport poids du cerveau / poids du corps. Chez le gorille, ce rapport est de 1/230 ; il est compris entre 1/90 et 1/180 chez les chimpanzés, mais il n'est que de 1/45 chez les humains actuels ».

## La culture a modifié notre biologie

**p. 39 :** « La culture a modifié notre biologie, laquelle a évolué pour rendre possible [...] plus de culture. Ce phénomène s'observe d'abord dans notre reproduction, devenue de plus en plus coopérative après avoir poussé puis dépassé les limites obstétriques primates ; elle s'observe ensuite dans notre physiologie favorisant un stockage des graisses au service d'un gros cerveau, dont l'émergence nous a poussé à exploiter les animaux gras et les plantes énergétiques, que nous avons ensuite domestiqués. ».

## Le cerveau de *Sapiens*

**p. 40-42 :** « Notre évolution a en effet poussé le développement de notre boîte crânienne à sa limite biologique, puis au-delà de ce qui semble physiologiquement possible, tant pour le corps des femmes que sur le plan du métabolisme. Nous savons tous que l'accouchement est en général douloureux et souvent dangereux pour la femme *Sapiens*. [...] Cela s'explique facilement : le volumineux cerveau

humain suppose une grosse tête, qui chez nos nouveaux-nés passe difficilement à travers le canal pelvien. Il en a résulté une sélection des lignées humaines dans laquelle les os crâniens des bébés à naître ne sont pas soudés, de sorte qu'une certaine déformation de la tête facilite le passage. Une fois engagée, la tête du bébé *Sapiens*, légèrement trop grosse, doit par ailleurs effectuer une rotation avant de pouvoir descendre le canal pelvien. Toutefois, cela ne suffit pas : aucune naissance ne serait possible si le développement n'était ralenti *in utero*, car si nos bébés naissaient au même stade que leurs cousins chimpanzés, leur tête serait trop grosse pour passer. Ils naissent en fait avec un crâne et un cerveau encore inachevés, presque absurdement immatures par rapport à ce qui est le cas chez les autres espèces animales. Une fois le bébé né, la taille du cerveau continue à augmenter pendant les sept premières années, alors que le petit humain n'est plus isolé dans l'utérus, mais entouré par ses proches. Ainsi, le cerveau humain achève son développement alors que l'enfant est déjà sous l'influence de la vie sociale. Pour parfaire le développement cérébral, l'humanité remplace les bains utérins par le bain social. Une particularité qui explique en partie notre impressionnant essor cognitif, puisqu'il se poursuit jusqu'à ce que notre cerveau contienne de l'ordre de 86 milliards de neurones, à comparer à seulement 6 milliards chez notre cousin chimpanzé. La véritable couche pensante, le néocortex, c'est-à-dire la couche cérébrale externe représente 33 % du volume cérébral chez les humains contre seulement 17 % chez les chimpanzés. Du reste, la croissance du cerveau humain se poursuit jusqu'à environ 25-30 ans et notre cerveau subit à tout âge un remodelage constant en fonction du vécu. »

### **Le rôle des grands-mères dans le développement lent du cerveau humain**

**p. 43-44 :** « Le développement lent du cerveau humain n'est pleinement possible que si les parents vivent longtemps : loin de certaines femelles poissons qui pondent couramment 500 000 œufs la plupart mangés par des prédateurs, la stratégie de reproduction humaine consiste à allier faible nombre de naissances et fort investissement parental. C'est pourquoi, des millions d'années durant, la culture humaine a joué un rôle crucial dans l'élevage des enfants, lequel, progressivement, a été complété par de plus en plus d'éducation. En fait, notre reproduction est coopérative : les enfants peuvent en effet être pris en charge à certains moments par d'autres femmes, par les frères et sœurs – ils bénéficient alors de l'éducation déjà acquise par la fratrie – voire par les hommes, mais surtout – quand elle est là – par la grand-mère\*. [...] Fortes d'un riche savoir-faire utile à la survie des bébés, les grands-mères se sont ainsi investies depuis très longtemps dans l'élevage de leurs petits-enfants. Cet investissement aurait été si efficace en terme de survie des bébés, qu'il a sélectionné des lignées humaines dont les femmes cessent d'être fertiles longtemps avant de mourir, ce qui explique en grande partie ce phénomène proprement humain qu'est une très longue ménopause (les guenons meurent généralement assez vite après leur entrée en ménopause). »

\* recherches de CASPARI Rachel, université Central Michigan.

### **Bipédie et redistribution du corps**

**p. 53 :** « La bipédie a libéré la main. Son évolution, sous l'influence de la culture, notamment de la fabrication d'outils, en a fait une véritable machine-outil programmable dont les prouesses sont spectaculaires ; des milliers de capteurs et

une énorme partie du cerveau servent à la guider. Toutefois, la bipédie a aussi entraîné une redistribution de l'ensemble du corps, qui nous permet de courir ; et courir nous a fait perdre nos poils ».

### De la main à la parole

**p. 68-70** : « Nous l'avons évoqué, la main libérée par la bipédie, en nous aidant à saisir, à évaluer, à transformer et à façonner des objets, a puissamment contribué à notre cognition. Il faut y ajouter son rôle dans la naissance du langage, né de la nécessité de coordonner le groupe (pré)-humain doté d'une culture, puis de l'avantage de se parler pour renforcer le lien social. [...] Aujourd'hui encore, tout humain désirent renforcer une émotion communiquée par la parole a le réflexe d'agiter les mains, voire de faire des gestes précis, modulant le signifié. Nous nous servons en outre couramment de la main pour, en quelque sorte, parler. [...] Que cette activité soit complexe et très codifiée comme chez les Italiens, ou plus simple chez d'autres peuples, force est de constater qu'elle est spontanée et organisée, comme le langage. [...] Chez les primates, le langage symbolique est survenu par le corps (menacer, exprimer sa soumission, etc.) et s'est très vite prolongé par la main et par des vocalises (signaler de loin, alerter, etc.). C'est sur cette base que chez nous, humains, les vocalises ont fini par prendre la forme sonore de mots, en d'autres termes de symboles acoustiques. Au cours de ce processus, l'appareil phonatoire nécessaire a progressivement évolué. Voilà un caractère proprement humain indiscutable : le langage symbolique corps-main-sons typique des primates s'est dissocié chez nous en langage corporel, langage manuel et langage articulé, que nous sommes les seuls primates à savoir employer indépendamment les uns des autres ».

## DEHAENE Stanislas, Leçons inaugurales du Collège de France, *Vers une science de la vie mentale*

Collège de France, Fayard

**p. 13** : « Une science de la vie *mentale*, qui tente d'énoncer des lois générales de la pensée, un domaine intime et subjectif que l'on aurait pu penser inaccessible à la méthode scientifique ».

**p. 14** : « "mettre l'âme humaine en équations" ».

**p. 21** : « Une large part de la psychologie cognitive consiste ainsi à tenter d'inférer les algorithmes de la pensée. »

**p. 22** : « Il n'y a donc pas de compartimentation étanche entre biologie et psychologie. »

**p. 25** : « L'imagerie vise avant tout à décomposer l'architecture fonctionnelle des représentations mentales et offre un accès plus direct aux mécanismes de la pensée [...]. Au psychologue cognitif qui aime soigner ses outils, l'imagerie cérébrale fournit le plus aiguisé des scalpels. »

p. 28 : « Nous portons en nous un univers d'objets mentaux dont les lois imitent celles de la physique et de la géométrie. »

p. 35 : « La présence de compétences numériques chez le nourrisson, avant même l'acquisition des premiers mots, souligne la possibilité d'une pensée abstraite sans langage. »

p. 42 : « Il existerait donc des "neurones détecteurs de nombres" ».

p. 52-53 : « Dans les années soixante, les psychologues Stone et Laming postulent que le cerveau humain utilise cette règle d'échantillonnage séquentiel. [...] L'intérêt de ce modèle est d'expliquer en détail la variabilité des décisions humaines. »

p. 59 : « Conformément au projet défini dans *L'homme neuronal*, la variabilité et l'illusoire libre-arbitre des décisions humaines se rattachent à des mécanismes neuronaux simples dont la dynamique gouverne notre comportement. »

p. 65 : « De fait, l'IRM chez l'enfant montre que la région occipito-temporale acquiert progressivement son expertise pour les chaînes de lettres entre six et douze ans. Elle figure également de façon prééminente parmi les régions dont l'activité est anormalement faible chez les enfants dyslexiques. »

p. 79 : « Ces phénomènes permettent d'identifier des bases cérébrales objectives de la conscience subjective. »

p. 82 : « À l'avenir, la démonstration d'une relation de causalité, et *in fine* d'identité, entre états neuronaux et états mentaux conscients passera par l'utilisation de techniques d'interférence avec l'activité cérébrale. »

p. 84 : « Cette activité spontanée est dramatiquement altérée dans la dépression et la schizophrénie, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives de compréhension des maladies psychiatriques. »

p. 86 : « Je mesure pleinement l'immense chance que nous avons de vivre un temps où les avancées conjointes de la psychologie et de la neuro-imagerie cognitives laissent entrevoir de rendre enfin visible, comme à crâne ouvert, l'invisible de la pensée. »

DEHAENE S. et LE CUN Yann, « Le choc des cerveaux »

*Le Point*, Octobre 2018 (Extraits)

[https://www.lepoint.fr/sciences-nature/dehaene-et-le-cun-le-choc-des-cerveaux-11-10-2018-2262162\\_1924.php?utm\\_term=Autofeed&utm\\_medium=Social&utm\\_source=Twitter&Echobox=1539768114#xtor=CS1-32-%5BEchobox](https://www.lepoint.fr/sciences-nature/dehaene-et-le-cun-le-choc-des-cerveaux-11-10-2018-2262162_1924.php?utm_term=Autofeed&utm_medium=Social&utm_source=Twitter&Echobox=1539768114#xtor=CS1-32-%5BEchobox)

*Le Point : Qu'est-ce que l'intelligence ?*

*Stanislas Dehaene* : « C'est la faculté d'un organisme à s'adapter à son milieu grâce à la représentation qu'il se forge du monde extérieur. C'est une définition suffisamment large pour concevoir une forme d'intelligence chez les plantes, à partir du moment où celles-ci ont des représentations internes de l'heure, de la journée ou des saisons. »

*Le point: En quoi est-elle liée à la conscience ?*

*Yann Le Cun* : « Je suis très sceptique et dubitatif sur la nature de la conscience, et je ne crois pas que ce soit nécessairement lié à l'intelligence. »

*S. D.* : « La part du traitement conscient dans le cerveau – les informations que notre cerveau juge les plus importantes – est limitée, car il y a énormément d'intelligence intuitive, sensorielle qui échappe totalement à notre conscience. Prenez les mathématiques : il y a une forme d'intuition, d'accumulation progressive de savoirs qui échappe à la conscience. »

*Le Point: Quelle est l'étape essentielle que doit opérer l'intelligence artificielle ? Se doter d'émotions ou bien imaginer ?*

*S. D.* : « Chez les enfants, il y a une économie de la donnée qui n'existe pas chez les machines actuelles... Le cerveau humain peut agir avec très peu de données, or il manque la structure initiale pour l'apprentissage des machines. Je pense qu'on ira beaucoup plus vite lorsqu'on introduira des intuitions du monde physique, comme elles peuvent exister chez le bébé. Acquérir le langage de la pensée est également essentiel ».

« Ce qu'on ne sait pas encore faire apprendre aux machines, c'est à imaginer et à prévoir. L'apprentissage de modèles prédictifs du monde pour planifier intelligemment, c'est ce sur quoi je travaille principalement. »

*Le Point : L'IA peut-elle avoir une influence sur l'évolution de notre propre intelligence ?*

*S. D.* : « Du point de vue génétique, notre cerveau va évoluer beaucoup moins vite que n'évoluent les machines. Cela dit, on peut imaginer toutes sortes d'hybrides, d'interfaces cerveau-machine. Un collègue néerlandais prévoit d'implanter chez les aveugles une interface avec 20 000 électrodes pour créer des sortes d'images dans le cerveau dans un but thérapeutique. Nous allons parvenir à "interfacer" le cerveau avec des dispositifs d'IA, et la combinaison des deux sera extrêmement intéressante. »

« Ce sera une question délicate de savoir si on les utilise aussi pour le cerveau bien portant... Je ne suis pas sûr que cela devienne un jour acceptable. Acceptera-t-on de soumettre le cerveau de nos enfants, en plein développement, à de telles interventions ? Je pense qu'il faut avoir cette réflexion de manière extrêmement encadrée et éthique pour éviter des dérives trop importantes. »

*Le Point* : Est-ce que vous vous posez la question de l'existence ou non d'un créateur de la vie ?

S. D. : « Le créateur de la vie est un algorithme qui s'appelle l'évolution darwinienne, comme l'explique le philosophe des sciences cognitives Dan Dennett. »

## FOUCAULT Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*

Paris, Tel Gallimard, 1972

**p. 195-196** : « Mais dès lors comment serait-il possible d'assigner à la folie une place fixe, de dessiner pour elle un visage qui n'eût pas les mêmes traits que la raison ? Forme hâtive et involontaire de la raison, elle ne peut rien laisser apparaître qui la montre irréductible. Et lorsque Vieussens le fils explique que "le centre ovale" dans le cerveau est « le siège des fonctions de l'esprit », parce que "le sang artériel se subtilise au point de devenir esprit animal" et par conséquent que "la santé de l'esprit en ce qu'elle a de matériel, dépend de la régularité, de l'égalité, de la liberté du cours des esprits dans ces petits canaux", Fontenelle refuse de reconnaître ce qu'il peut y avoir d'immédiatement perceptible et de décisif dans un critère si simple, qui permettrait aussitôt de partager les fous et les non-fous. »

## FOUCAULT Michel, « La vie : l'expérience et la science »

*Dits et écrits*, II, Paris, Gallimard

**p. 1590** : « L'histoire des sciences ne peut se constituer dans ce qu'elle a de spécifique qu'en prenant en compte, entre le pur historien et le savant lui-même, le point de vue de l'épistémologue. Ce point de vue, c'est celui qui fait apparaître à travers les divers épisodes d'un savoir scientifique "un cheminement ordonné latent" : ce qui veut dire que les processus d'élimination et de sélection des énoncés, des théories, des objets se font à chaque instant en fonction d'une certaine norme ; et celle-ci ne peut pas être identifiée à une structure théorique ou à un paradigme actuel, car la vérité scientifique d'aujourd'hui n'en est elle-même qu'un épisode ; disons tout au plus est-elle provisoire. Ce n'est pas en prenant appui sur une "science normale" qu'on peut retourner vers le passé et en tracer valablement l'histoire ; c'est en retrouvant le processus "normé" dont le savoir actuel n'est qu'un moment sans qu'on puisse, sauf prophétisme, prédire l'avenir. »

**p. 1591** : « De Bichat à Claude Bernard, de l'analyse des fièvres à la pathologie du foie et de ses fonctions, un immense domaine s'était ouvert qui semblait promettre l'unité d'une physiopathologie et un accès à la compréhension des phénomènes morbides à partir de l'analyse des processus normaux. De l'organisme sain, on attendait qu'il donne le cadre général où les phénomènes

pathologiques s'enracinaient et prenaient, pour un temps, leur forme propre. Cette pathologie sur fond de normalité a, semble-t-il, caractérisé pendant longtemps toute la pensée médicale. Mais il y a, dans la connaissance de la vie, des phénomènes qui la tiennent à distance de toute la connaissance qui peut se référer aux domaines physico-chimiques ; c'est qu'elle n'a pu trouver le principe de son développement que dans l'interrogation sur les phénomènes pathologiques. Il a été impossible de constituer une science du vivant sans que soit prise en compte, comme essentielle à son objet, la possibilité de la maladie, de la mort, de la monstruosité, de l'anomalie et de l'erreur. On peut bien connaître, avec de plus en plus de finesse, les mécanismes physico-chimiques qui les assurent ; ils n'en trouvent pas moins leur place dans une spécificité que les sciences de la vie ont à prendre en compte, sauf à effacer elles-mêmes ce qui constitue justement leur objet et leur domaine propre. »

**p. 1593-1594 :** « À la limite, la vie – de là son caractère radical – c'est ce qui est capable d'erreur. Et c'est peut-être à cette donnée ou plutôt à cette éventualité fondamentale qu'il faut demander compte du fait que la question de l'anomalie traverse, de part en part, toute la biologie. À elle aussi qu'il faut demander compte des mutations et des processus évolutifs qu'elles induisent. Elle également qu'il faut interroger sur cette erreur singulière, mais héréditaire, qui fait que la vie a abouti avec l'homme à un vivant qui ne se trouve jamais tout à fait à sa place, à un vivant qui est voué à "errer" et à "se tromper". »

« Et si on admet que le concept, c'est la réponse que la vie elle-même a donné à cet aléa, il faut convenir que l'erreur est la racine de ce qui fait la pensée humaine et son histoire. L'opposition du vrai et du faux, les valeurs qu'on prête à l'un et à l'autre, les effets de pouvoir que les différentes sociétés et les différentes institutions lient à ce partage, oui, tout cela n'est peut-être que la réponse la plus tardive à cette possibilité d'erreur intrinsèque à la vie. Si l'histoire des sciences est discontinue, c'est-à-dire si on ne peut l'analyser que comme une série de "corrections" comme une distribution nouvelle qui ne libère jamais enfin et pour toujours le moment terminal de la vérité, c'est que là encore l'"erreur" constitue non pas l'oubli ou le retard de l'accomplissement promis, mais la dimension propre à la vie des hommes et indispensable au temps de l'espèce. »

## HEIDEGGER MARTIN, Que veut dire « penser » ?

1958, Essais et conférences Gallimard

**p. 157 :** « [La science] ne pense pas, parce que sa démarche et ses moyens auxiliaires sont tels qu'elle ne peut pas penser – nous voulons dire penser à la manière des penseurs. Que la science ne puisse pas *penser*, il ne faut voir là aucun défaut, mais bien un avantage. Seul cet avantage assure à la science un accès possible à des domaines d'objets répondant à ses modes de recherche ; seul, il lui permet de s'y établir. La science ne pense pas, cette proposition choque notre conception habituelle de la science. Laissons lui son caractère choquant,

alors même qu'une autre la suit, à savoir que, toute action ou abstention de l'homme, la science ne peut rien sans la pensée. »

## HUSTVEDT Siri , *La femme qui tremble. Une histoire de mes nerfs.*

Paris, Actes Sud, 2010

**p. 13 :** « Confiante, armée de fiches, je parcourus du regard la cinquantaine d'amis et collègues de mon père qui s'étaient rassemblés autour du sapin de Norvège commémoratif, me lançai dans ma première phrase et fus prise de tremblements violents à partir du cou. Mes bras battaient l'air. Mes genoux s'entrechoquaient. Je tremblais comme en proie à une attaque. Etrangement ma voix n'en était pas affectée. »

**p. 206 :** « Où tracer la limite ? Les scientifiques ont l'habitude de parler de niveaux – le niveau neural et le niveau psychologique. Ils se servent d'une métaphore spatiale. Tout en bas se trouvent les neurones. Un cran plus haut la psyché. Nous grimpons à une échelle qui n'est pas sans ressemblance avec la chaîne de la vie, à l'époque médiévale. Le visible existe au degré inférieur, le psychique au deuxième. Il est possible de voir un neurone. Pas vos pensées. Les neurones sont-ils plus réels que les pensées ? Les scientifiques parlent fréquemment de représentations neurales. Comment les neurones représentent-ils les choses ? Une représentation, c'est une image ou un symbole d'autre chose. Comment cela fonctionne-t-il ? Y a-t-il une strate cerveau et au-dessus une strate esprit, et les deux sont-elles en quelque façon reliées ? »

**p. 209-210 :** « L'IRM NE REVELE RIEN. Mon cerveau a un aspect normal : ni grosseur, ni tumeur, ni diminution. [...] Je suis à présent suivie par une neuropsychiatre et par une neurologue, mais ni l'une ni l'autre ne peut me dire qui est la femme qui tremble. »

**p. 212 :** « Quand le *New York Times* titre "L'hystérie est-elle une réalité ?", cela conforte l'opinion conventionnelle : ce qu'on peut voir, c'est réel et physique. Ce qu'on ne peut pas voir, c'est irréel et mental. Ou, plutôt, la plupart des scientifiques conviennent que ce qui est mental est en réalité physique, mais ne peuvent pas décrire comment cela marche. [...] Quel que soit le cas, à un "niveau" plus prosaïque, il n'existe aucune relation de cause à effet simple et identifiable pouvant éclairer ce qui, exactement, ne va pas en moi, pas de mouvement linéaire d'une chose à une autre, mais un nombre de facteurs susceptibles de jouer un rôle ou non dans les divagations du chemin de la femme qui tremble. »

**p. 214 :** « Ce qu'est un "moi" demeure l'objet de controverses. Le neurologue Jaak Panksepp assure que les humains ont un moi fondamental que l'on peut situer dans le cerveau, un moi mammalien, hors langage, mais essentiel à un état de conscience éveillée.[...] Antonio Damasio lui aussi suppose un moi fondamental,

bien qu'il diffère un peu de Panksepp quant à sa localisation exacte. L'un et l'autre conviendraient que cet être fondamental n'est pas le moi autobiographique, pas la personne qui dit ou écrit "je me souviens". »

**p. 226 :** [c'est la dernière phrase du livre] « En mai 2006, je me suis levée sous un ciel bleu sans nuage et j'ai commencé à parler de mon père, qui était mort depuis plus de deux ans. Dès que j'ai ouvert la bouche, je me suis mise à trembler violemment. J'ai tremblé ce jour-là, et puis j'ai tremblé à nouveau d'autre fois. Je suis la femme qui tremble. »

## LE BLANC Guillaume, *À La recherche de son âme*

Paris, Gallimard Jeunesse, 2011

**p. 38-42 :** « Certains envisagent l'esprit comme une fonction naturelle, et la pensée comme une sécrétion du cerveau. De même qu'il existe une fonction digestive étudiée à partir de la physiologie de l'estomac, il existe une fonction mentale qui doit être étudiée à partir d'une biologie du cerveau. C'est la science désormais qui veut percer le secret de notre moi caché. L'imagerie médicale a permis de localiser des zones cérébrales et de comprendre que ce ne sont pas les mêmes qui sont activées en fonction des activités mentales. La pensée serait ainsi une activité cérébrale, matérielle, que l'on peut étudier comme une fonction naturelle, complexe, mais où il serait possible de se repérer. La science a très largement recours au modèle de l'ordinateur pour envisager les connexions neurales comme des combinaisons internes à un programme.

Mais il ne peut s'agir là que d'une comparaison. Le simple fait que le cerveau puisse produire un ordinateur prouve leur différence. Ce n'est pas le seul problème. Le cerveau serait-il l'ultime explication pour rendre compte de notre monde intérieur ? Peut-on remplacer la croyance dans l'âme par la vérité du cerveau ? Cette question a été posée dans un dialogue célèbre entre le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux (1936) et le philosophe Paul Ricoeur (1913-2005). »

« À l'idée que l'exploration biologique du cerveau doit permettre d'expliquer le mécanisme de la pensée, Ricoeur objecte que personne ne fait à proprement parler l'expérience de son cerveau. Le cerveau n'a pas de statut propre. À titre d'organe, il ne peut même pas être rapproché de l'organe main que je peux toucher, car précisément, je ne peux pas le toucher. Il s'impose à moi depuis une imagerie. Je fais l'expérience de mon corps quand je marche, que je fais du sport, je peux le mobiliser dans divers registres d'expression, de sensation, de sexualité. Éprouver son corps, c'est le faire varier dans des attitudes, des postures. Il en est de même avec la pensée : je peux la prononcer à haute voix, ou bien l'écrire, la communiquer ou la garder pour moi, la laisser intacte ou la corriger. Voilà ce que je ne peux précisément faire avec mon cerveau. Comment faire dépendre ce dont je ne peux faire l'expérience, la pensée, l'imagination, de ce qui échappe à toute expérience, le cerveau ? »

## REY Olivier, *Une folle solitude*

Seuil, Paris, 2006

**p. 169-170 :** « Étudie-t-on *tout* ce qu'on pourrait étudier ? Certainement pas. Et même lorsqu'on pense regarder le monde de façon purement objective, on est sensible à certaines choses plutôt qu'à d'autres, on se pose certaines questions et pas d'autres. L'erreur est de confondre l'objectivité de la science vis-à-vis d'un objet d'étude, avec l'objectivité de la science dans la sélection de ses objets d'étude. En ce sens la science est tout sauf neutre. Comme elle passe pour l'être, ses orientations sont très peu discutées, comme si celles-ci allaient de soi, s'imposaient par l'évidence. »

« Concernant les disciplines en prise plus directe avec le réel de l'expérience, ce ne sont pas, quoiqu'on en dise, ce réel qui y prescrit seul les questions, mais aussi les visées qu'on a sur lui. »

« Faute d'une analyse *a priori* des motifs qui inspirent la recherche, ceux-ci peuvent être étudiés *a posteriori*, à partir des résultats. À cet égard, les développements scientifico-technologiques récents sont passionnants. Certains auteurs ont avancé que les anciens n'avaient pas d'inconscient. Car ce que les modernes dépassent ou refoulent, eux le mettaient dans leurs mythes – d'où l'intérêt que ces mythes revêtent pour nous. Il se peut toutefois que l'inconscient des Modernes, enclos dans les replis du psychisme d'où il est si difficile à extraire, se donne aussi à lire, à ciel ouvert, dans les orientations de la science et de la technologie moderne. On croit volontiers que c'est l'inconscient qui s'empare des découvertes scientifiques pour les faire servir à ses fins. Mais l'inconscient ne fait pas que s'emparer des produits de la science, il les provoque aussi. »

## RICOEUR Paul, *Ce qui nous fait penser – La nature et la règle*

Éd. Odile Jacob, 1998  
(Entretiens avec Jean-Pierre Changeux)

**p. 54-55 :** « Mon cerveau ne pense pas, mais tandis que je pense il se passe toujours quelque chose dans mon cerveau. Même quand je pense à Dieu ! De cette hypothèse de travail, qui rend possible, un échange d'informations et d'arguments entre philosophes et scientifiques, je tirerai une maxime, non de complaisance, mais de concession : face à des connexions bien établies, le scientifique s'autorise lui-même – ou plutôt est autorisé par le consentement tacite de la communauté scientifique – à introduire dans ses modèles explicatifs des explications mixtes abrégées qui démentent le dualisme sémantique (référence au corps et à l'âme chez Descartes). Ainsi le scientifique s'autorise-t-il à dire que le cerveau est "concerné" par tel ou tel phénomène mental, qu'il y est

“impliqué”, qu’il est “responsable de”. Je ne suis plus à pointer, dans les textes que j’ai lus, les multiples expressions de ce discours mixte. Pour le philosophe, grand lecteur de textes scientifiques, c’est un devoir d’ajouter la tolérance sémantique à la critique sémantique ; de ratifier pratiquement ce qu’il dénonce sémantiquement. Il s’agit en effet de confusions qui marchent, parce qu’elles recouvrent des corrélations abusivement transformées en identifications. Le discours des neurosciences est jalonné de telles expressions raccourcies, de tels courts-circuits sémantiques. »

## SOLLERS Philippe, *La liberté du XVIII<sup>e</sup>*

### « Mon cerveau et moi »

« De temps en temps, mon cerveau me reproche d’avoir tardé à lui obéir ; d’avoir sous-estimé ses possibilités, ses replis, sa mémoire ; de m’être laissé aller à l’obscurcir, à le freiner, à ne pas l’écouter. Il est patient, mon cerveau. Il a l’habitude des lourds corps humains qu’il dirige.

Il accepte de faire semblant d’être moins important que le cœur ou le sexe (quelle idée). Sa délicatesse consiste à cacher que tout revient à lui. Il évite de m’humilier en soulignant qu’il en sait beaucoup plus long que moi sur moi-même. Il m’accorde le bénéfice d’un mot d’esprit, et prend sur lui la responsabilité de mes erreurs et de mes oublis. Quel personnage. Quel partenaire.

“Sais-tu que tu ne m’emploies que très superficiellement ?”, me dit-il parfois avec le léger soupir de quelqu’un qui aurait quelques millions d’années d’expérience.

Je m’endors, et il veille. Je me tais, et il continue à parler. Mon cerveau a un livre préféré : *l’Encyclopédie*. De temps en temps, pour le détendre, je lui fais lire un roman, un poème. Il apprécie. Quand nous sortons, je lui fais mes excuses pour toutes les imbécillités que nous allons rencontrer.

“Je sais, je sais, me répond-il, garde-moi en réserve”.

J’ai un peu honte mais c’est la vie. J’écrirai peut-être un jour un livre sur lui. »

## WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*

**6372** : « Ainsi [les Modernes] se tiennent-ils devant les lois de la nature comme devant quelque chose d’intouchable, comme les Anciens devant Dieu et le Destin. »

« Et les uns et les autres ont en effet raison et tort. Cependant les Anciens ont assurément une idée plus claire en ce qu’ils reconnaissent une limitation, tandis que dans le système nouveau, il doit sembler que *tout* est expliqué. »

Et pour conclure, une petite note anecdotique...

« Le Britannique ALAN TURING mathématicien surdoué, célèbre pour avoir déchiffré les codes nazis, appelait le cerveau "petit tas de porridge tiède"...»

[*Le Vif*, Belgique, "Dossier Neurosciences", 23 août 2018]